

N° 53 : JUIN 1961

N° SPÉCIAL : 5 NF

CRAPOUILLOT

DIRECTEUR : JEAN GALTIER-BOISSIÈRE



FAUX GÉNIES FAISEURS ET VRAIS MÉCONNUS

ACHARD (MARCEL), BARRAULT (JEAN-LOUIS), CLAUDEL, DANINOS,
DUTOURD (JEAN), GIDE, GUTH (PAUL), MAUROIS, SAINT-JOHN PERSE,
ROPS, SAGAN (FRANÇOISE), SARTRE, VALÉRY, etc.

JEAN GALTIER-BOISSIERE

MÉMOIRES D'UN PARISIEN

TOME I

Une famille parisienne au XIX^e siècle — Enfance à l'Ecole alsacienne
Jeunesse au Quartier latin et à Montmartre — La caserne des Lilas
La Grande Guerre : En rase campagne : (« la Fleur au fusil ») - Dans les tranchées : (« Hiver à Souchez »)
A l'arrière : (« Loin de la riflette »).

« Avec sa taille de grenadier et ses façons de demi-solde toujours en guerre, non contre des moulins mais bien plutôt contre des meuniers, l'homme n'avait plus à grandir et savait déjà manier la plume, tantôt comme une trique, tantôt comme une épée de Tolède. On rejoint ici l'écrivain de *la Fleur au fusil* et *Hiver à Souchez*, le soldat de la classe 1911 que sept années, et quelles! passées sous les armes devaient conduire pour le reste de sa carrière au commandement de son *Crapouillot*. Pour la suite, cher Jean Galtier-Boissière, dernier survivant des combats à visage découvert, feu à volonté, avec vos souvenirs et votre implacable mémoire, sur tous les engagés, les enrégés, les encagés et tous les accroupis qui composent les nouvelles républiques des Lettres où il ne se trouve plus de Zola pour écrire, seul, son *J'accuse!* ».

Jean FANGEAT : *le Dauphiné libéré*.

« Nous aurions la conscience plus tranquille touchant les chapitres où les premiers combats de 1914 sont relatés avec une verve et une véracité étonnantes. Même le terrible Norton Cru, l'auteur de *Témoins*, cette critique minutieuse des livres de guerre, a salué en eux un document de premier ordre. Quant aux peintures satiriques que Galtier-Boissière peint de l'arrière, de la province, d'un dépôt d'infanterie plein d'embusqués et de froussards, elles sont demeurées très piquantes, bien que leur amer parfum se soit forcément un peu évanoui. Il est probable que tout écrivain digne de ce nom pose une empreinte trop personnelle à la réalité qu'il veut décrire. L'idéal, pour le chroniqueur, serait donc de n'avoir ni sensibilité ni talent. De quoi regorge, au contraire, Galtier-Boissière, dont les férociétés vengeresses cachent souvent l'émotion ».

André THÉRIVE : *Ecrits de Paris*.

« C'est d'abord le premier tome des *Mémoires d'un Parisien*, un Parisien de la place de la Sorbonne, allié aux Cocteau, et qui a passé toute sa vie à vociférer contre l'armée, la justice, les hommes en place dans ce fameux *Crapouillot* dont tant de numéros accablants sont devenus introuvables. Ce premier tome ressuscite les années 14. De quel ton! Du Montéhus et du Courteline. Humour et révolte. Cela fait du Galtier-Boissière. Une lecture qui nous remet devant l'insondable bêtise de la guerre ».

Jean BERGEAUD : *l'Effort algérien*.

« L'intérêt et l'originalité de ces souvenirs tiennent à leur désintéressement. Jean Galtier-Boissière ne s'en est pas fait accroire. La guerre, pour lui, est ce qu'elle est : une sorte de sauvagerie innocente. Il ne l'embellit pas, non plus qu'il ne la calomnie. Il la constate, il l'enregistre. Et justement, dans la mesure même où il se soumet à cette technique de l'évidence, il porte sur la guerre et les soldats un regard neuf. Neuf, parce qu'enfin débarrassé de la littérature qui l'encombraient, parce qu'il le rend à l'observation quotidienne et aux scrupules de sa tendresse. L'héroïsme, le courage ou la peur ne montent pas ici à la tribune : ils s'expriment sans éloquence, sans faire des embarras — comme ils peuvent, pour tout dire, dans les chansons de route, dans les chansons gaillardes et même parfois en faisant le silence.

» Dans les tranchées comme à *Crapouillot*, Jean Galtier-Boissière n'a pas cessé de faire un salut amical au naturel ».

Pol VANDROMME : *le Rappel de Charleroi*.

Un livre où l'on respire à pleins poumons!

Joseph BÉRARD : *Bel-Abbès Journal*.

Un fort volume in-8 de 412 pages : 16 NF (avec port recommandé : 17,90 NF)



A PARAÎTRE EN SEPTEMBRE

TOME II

LA VIE MOUVEMENTÉE DU NON-CONFORMISTE « Crapouillot » et de son directeur, de 1919 à 1938 : ses polémiques, ses saisies, ses procès. Toute la vie parisienne, littéraire, journalistique et artistique entre les deux guerres.

DU MÊME AUTEUR :

HISTOIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918

Nouvelle édition CLUB, fort in-8 de 600 pages illustrées, tirage de luxe, reliure toile.

Prix : 39,50 NF (avec port recommandé : 41,90 NF)

FAUX GENIES

FAISEURS ET MÉCONNUS



Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir en voyage au Brésil

SOMMAIRE

GIROUETTES DE LA GLOIRE, par *André Thérive* : page 2. — UN GRAND MÉCONNU : LOUIS MÉNARD, par *Pierre Dominique* : page 9. — A LA BELLE ÉPOQUE, DES PONTIFES AUX RIGOLOS, par *Pierre Labracherie* : page 16. — ALAIN-FOURNIER, par *Pierre Darrigrand* : page 23. — QUATRE BEST-SELLERS DE LA GRANDE GUERRE, vus par *Norton Cru* : page 24. — LE PRIX GONCOURT, par *Michel Perrin* : page 33. — LA N.R.F., par *Lucien Farnoux-Reynaud* : page 37. — MARC STÉPHANE, par *René-Louis Doyon* : page 40. — DANIEL-ROPS, par *Charles Blanchard* : page 41. — SAINT-JOHN PERSE, par *Pierre Darrigrand* : page 42. — FRANÇOISE SAGAN, par *Charles Blanchard* : page 43. — LUCIEN REBATET, par *Pierre Darrigrand* : page 44. — ANDRÉ MAUROIS, par *Michel Perrin* : page 46. — L'ESPRIT DE PICABIA, par *Michel Perrin* : page 47. — JEAN-PAUL SARTRE, par *Lucien Farnoux-Reynaud* : page 49. — DANINOS, PAUL GUTH, DUTOURD, par *Pierre Darrigrand* : page 52. — ANDRÉ ROUYEYRE, par *Pierre Dominique* : page 55. — MARCEL ACHARD, par *Ben* : page 57. — ALBERT PARAZ, par *G. Allary* : page 58. — JEAN-LOUIS BARRAULT, par *Ben* : page 60. — ALEXANDRE VIALATTE, par *G. Allary* : page 61. — QUATRE-VINGTS ANS de MALDONNE, par *Robert Poulet* : page 63.

GIROUETTES DE LA GLOIRE

PAR ANDRÉ THÉRIVE

D'HABITUDE, quand on veut réformer les préjugés et réparer les erreurs d'une génération, on en appelle à la postérité. C'est pourtant un postulat bien arbitraire que d'admettre la clairvoyance et l'équité de celle-ci. Elle n'est pas mieux informée que les contemporains, elle a simplement une cuirasse plus épaisse d'indifférence ou d'ignorance. Pis encore, elle est soumise à des servitudes qui ne valent pas mieux que celles de la publicité ou du journalisme : les servitudes pédagogiques. En termes moins nobles, la tyrannie, d'ailleurs débonnaire, que font peser les professeurs et les auteurs de manuels ou de morceaux choisis sur des foules d'écoliers, d'étudiants, qui acceptent la hiérarchie du passé qu'on leur propose avec autant de discipline que les snobs acceptent les hiérarchies du présent d'après les racontars de salons et les caprices de la mode.

Nous sera-t-il permis de rappeler qu'il suffit d'une inscription aux programmes littéraires de licence ou d'agrégation pour qu'aussitôt un auteur de jadis ou de naguère soit promu à la gloire? Cette gloire dure deux ou trois ans; ensuite l'auteur ainsi déterré retourne au sépulcre. De notre temps on voyait resusciter ainsi Minutius Felix (polémiste chrétien du III^e siècle) ou bien Du Bartas, ou même ce pauvre Sully Prudhomme qui venait de mourir et dont tout le monde se moquait déjà à la cour comme à la ville. Il serait amusant de suivre ces petites révolutions de palais dans la chronique universitaire depuis trente ou quarante ans. Mais ce n'est pas notre propos. Nous allons porter nos regards sur des époques plus lointaines où l'impartialité s'exerce aisément; elles offrent à l'exploration un champ de ruines et de décombres, sans parler des dieux morts roulés dans une pourpre mangée aux mythes.

IL faut malgré tout, lorsqu'on relate les changements dans l'opinion, tenir compte des changements dans la culture. Ceux-ci sont imputables à des circonstances sociales, disons pompeusement sociologiques, ou politiques; mais la littérature dépend forcément de la cité; la cité obéit à des forces matérielles, économiques ou militaires. Vous pensez bien que, si nous n'avons plus tous sur notre table de nuit un Horace ou un Boèce, c'est au fond à cause de la Révolution française qui a modernisé, laïcisé, popularisé l'enseignement. Lorsqu'il existait en France cinq cent

mille personnes sachant lire, dont les trois quarts avaient sucé le latin dès l'enfance, la gloire des classiques de l'Antiquité était évidemment sans rivale.

Louis XVIII, monté sur le trône, lisait Horace comme un bréviaire. Il est possible que M. Lebrun ou M. Poincaré lui-même n'en savaient pas plus sur l'ami de Mécène qu'au temps de leur bachot, et n'avaient plus remis le nez dans ses *Odes* ni dans ses *Épîtres*. Pareillement Boèce, qui pendant des siècles a fait les délices à la fois des stoïciens et des chrétiens. On lisait Boèce comme nous lisons (théoriquement) Pascal. Aujourd'hui, même dans les boîtes des quais, où pourrait-on se procurer l'œuvre de ce philosophe? Il demeure probablement des fervents de ses nobles écrits, mais comme il y a des gens qui ont lu Baruch et qui, après La Fontaine, vous murmureront : « Avez-vous lu Baruch? » Le regretté Aubault de la Haute-Chambre racontait qu'au régiment, où il tirait au chose, il fut sauvé par un major qui partageait avec lui une grande connaissance et admiration pour Bombast de Paracelse. Les touristes de Salzbourg qui saluent la tombe de celui-ci à côté de celle de la famille Mozart ont ouï dire qu'il avait

créé un « homoncule » dans une bouteille. De même nombre de gens de lettres modernes ont entendu dire qu'un certain philosophe romain, Sénèque, s'est ouvert les veines dans sa baignoire et qu'il fut un héros de la lutte contre le fascisme. Quant à lire ses *Lettres* ou ses *Traité*s (qui d'ailleurs sont fort amusants), comme nos aïeux le firent du XV^e au XVIII^e siècle, serviteur!...

Une des décadences les plus émouvantes est celle d'Ovide, qu'un récent roman, doté puis dépouillé du prix Goncourt, a remis en vedette (oh! pas trop...). Ovide a été considéré pendant dix-sept cents ans comme un poète gigantesque. On apprenait ses vers par cœur; on en composait des centons, c'est-à-dire des plagiats fragmentaires; on en extrayait des maximes morales ou psychologiques, dont plusieurs traînent encore dans les pages roses du *Petit Larousse* : « Je vois le bien et je fais le mal », ou bien : « Le chaos primitif était grossier et désordonné »... Eh bien! tout le monde tient maintenant Ovide pour un auteur plat et banal, qui heureusement a laissé un *Art d'aimer*, savamment et galamment libertin, et qui se trouve cité parfois dans les traités élémentaires de mythologie, à propos d'aventures un peu sexy qu'il relate des immortels dans l'Olympe ou sur terre. A Constantza, Roumanie, où il est mort en exil, il a sa sta-



tue, au pied d'une grande mosquée, et bien qu'il ait haï, vitupéré et maudit ce rivage de la mer Noire. Les statues ne prouvent jamais rien. On m'a assuré qu'à Boulogne-sur-Mer, où Sainte-Beuve a son buste comme dans notre Luxembourg, les pêcheurs et les maraîchers disent couramment : « *L'étot ben laide, cette sainte-là...* »

Nous n'oserons pas peser dans nos tristes balances ce que la gloire de Virgile a pu réellement devenir depuis le déclin de l'humanisme. Quelques lycéens ont pâli sur cent vers des *Eglogues* ou de l'*Enéide* et en ont gardé un souvenir horrifié. Par flemme ils ont, bien entendu, acheté des traductions, qui les ont rasés outre mesure. Il est certain que l'*Enéide* nous paraît aujourd'hui assommante, malgré quelques épisodes sur Didon, sur Nisus et Euryale, les « amicaux silences de la lune ». « *Infandum, regina, jubes...* » qu'on récitait de force à treize ans, mais qu'on a plutôt retenu par l'entremise de parodies bouffonnes. « Le père Enée jouait de l'alto comme un taureau ou comme un ours. » Heureusement qu'à Mantoue, Virgile a aussi sa statue, affreuse, en style 1880, et que Dante l'a rendu assez célèbre, non par le début de la *Divine Comédie* (*tu duca, tu signore e tu maestro*), mais par le tableau de Delacroix où ces navigateurs de l'enfer ont l'air aussi penauds que des voyageurs du métro.

Remarquez que la gloire classique n'est pas forcément un handicap pour les grands hommes. Homère est resté vraiment célèbre; d'abord parce qu'il n'a pas existé, ensuite parce que, si l'*Illiade* a des longueurs, l'*Odyssée* est très amusante, et qu'on peut la lire au sortir de l'enfance comme un roman d'aventures, pittoresque, bien goupillé, plein d'images qui restent en mémoire.

La prophétie de Chénier à son propos : « Et depuis trois mille ans Homère respecté... » n'a pas encore menti. Tandis que toutes les prévisions qu'on faisait jadis sur d'autres immortels sont devenues bien douteuses ou paradoxales. Nous avons comparé jadis certaines œuvres illustres du passé aux mammouths, parce que ce sont des colosses admirables qu'on accepte fort bien de laisser ensevelis sous la boue et le goudron de steppes inexplorées.

La liste des « mammouths » serait éloquente, désolante. Vous êtes obligé, si vous passez pour lettré, de connaître et de vénérer les noms de Lucain, d'Apollonius de Rhodes, de Klopstock, de Milton, de l'Arioste, du Tasse, de Camoëns. Mais personne d'entre vous, personne n'a lu ni voulu lire la *Pharsale*, les *Argonautiques*, le *Paradis perdu*, la *Messade*, le *Roland furieux*, la *Jérusalem délivrée*, ni les *Lusiades*. Ajoutons vite le *Mahâbhârata* hindou et le *Kalevala* finlandais que nous ne cesserons jamais d'admirer ni d'ignorer, et qui seront pratiqués, tel le *Mystère des foules*, de notre ami Paul Adam,

*Quand les poules, poules, poules,
Quand les poules auront des dents.*

On se consolera en pensant que le champ de la culture s'est élargi de façon effrayante en notre siècle et qu'il faut, outre les connaissances techniques, acquérir une perspective de tous les pays, de tous les continents, dont nos aïeux se passaient bien. Songez qu'il y a deux cents ans rien de l'Amérique, rien de l'Asie, rien de la Russie même ne figurait dans le programme de la littérature universelle. Or, comme la tête humaine ne peut tout contenir, il est fatal que nous devenions tous, tôt ou tard, des spécialistes, donc des « primaires » les uns par rapport aux autres. La culture générale a peut-être fait son temps. Et l'« honnête homme », qui se piquait de tout et ne connaissait rien à fond, est très probablement devenu un homme fossile.



*C'est ce diable parleur, dont le fameux mente.
A trouvé chez les Rois plus d'honneur que d'argent;
Bien que depuis vingt ans tout le monde l'admire,
Il n'est point de mortel qui parle comme lui.*

GUEZ DE BALZAC

DANS la catégorie des « mammouths », il faut réserver une place pour Ossian. Nul ne connaît plus Ossian, dont heureusement quelques pages (assommantes, hélas!) sont citées dans *Werther* à propos de bottes. Eh bien! Ossian a été aussi apprécié que Virgile et qu'Homère. Le XVIII^e siècle en a fait ses délices. Les rois de Suède s'appelèrent Oscar et de belles dames Malvina à cause d'Ossian. Le lieutenant Bonaparte avait Ossian dans sa cantine. Peu importait qu'un barde poilu et velu nommé Ossian eût composé ces poèmes dans une île calédonienne, ou qu'un érudit, Macpherson, les eût fabriqués astucieusement. Tout le romantisme naissant, toute la soif d'exotisme, de barbarie, de sublime brutalité, se délectaient à Ossian. Nous proposons au milieu du XX^e siècle de mettre Ossian au programme d'un « Quitte ou double ». Ce sera aussi

gratiné qu'un concours sur les pharaons de la trente et unième dynastie.

En passant nous venons d'évoquer Goethe, puisque *Werther* est un de ses chefs-d'œuvre et en France le seul connu, à cause de l'opéra-comique naturellement, Paul Valéry, qui fut astreint par métier à célébrer le grand Goethe en Sorbonne, à propos d'un centenaire, se vantait de n'en avoir jamais lu une ligne. Ce qui, au demeurant, comme aurait dit certain critique, est la meilleure condition pour garder l'impartialité. Goethe offre sans doute pour la France le meilleur exemple d'une survie officielle de l'auteur sans aucune fidélité à l'œuvre. Sans les flonflons de *Mignon* et de *Faust*, la foule même cultivée ne connaîtrait quasi rien de ses écrits et pourtant reconnaîtrait sa gloire. Il est vrai que les péripéties d'une existence temporelle, des aventures sentimentales, une forte personnalité, valent autant pour l'immortalité que des bouquins dans les bibliothèques. Nous retrouverons cette loi de l'histoire à propos de Chateaubriand.

Nous voici encore au XVII^e siècle. Dans le firmament d'alors, un astre brillait de mille feux : le célèbre Pibrac, magistrat gascon, auteur des *Quatrains* éducatifs que chacun apprenait comme l'Evangile, ou plutôt comme la table de multiplication... Ces quatrains sont d'une platitude insigne, pour le fond et pour la forme. Nous les mettons à peu près au niveau des vers mnémotechniques sur les sous-préfectures ou le carré de l'hypoténuse. Mais Pibrac est demeuré longtemps au pinacle de la gloire littéraire. Il était sûrement, voilà trois cents ans, plus pratiqué que Montaigne.

Sous Louis XIII, la royauté de la République des lettres était attribuée sans conteste à M. Guez de Balzac, l'« unique éloquent », le maître de tous les précieux, le paragon des épistoliers et des moralistes. Que reste-t-il de lui? Rien. Sauf des pages de prose pompeuse où les philologues cherchent des truffes, à l'instar de certains animaux bien dressés... Et M. d'Urfé? Quand on songe au renom qu'avait l'*Astrée*, on est envahi de la même mélancolie qui saisit Marius sur les ruines de Carthage. Et l'on se prend à croire que la plus grande malchance qui puisse advenir à des écrivains, c'est d'être admirés par des confrères qui les dépasseront et les feront oublier. Tous les grands hommes du XVII^e siècle avaient été les fidèles de vieux pontifes classés; puis ils sont devenus, eux, les vrais classiques et les ont rejetés aux ténèbres extérieures.

En revanche, Ronsard et la Pléiade, qu'ils avaient oubliés ou reniés, sont revenus en pleine lumière, tandis que Malherbe, qu'on supposait les avoir vaincus, n'a conservé qu'une renommée modeste dans la pénombre, comme poète, non comme théoricien, bien entendu. Et ici, il faut encore spécifier que certaines gloires sont réservées à des animateurs qui ne sont point des créateurs, à des critiques, à des polémistes. Boileau, homme gaillard et audacieux, a certes écrit des vers charmants; on ne le

connaît plus que comme régent du Parnasse, et les professeurs ont persuadé leurs élèves que c'était un cuistre redoutable dont on doit répéter le nom avec une horreur sacrée. Curieuse façon de devenir immortel!



SCARRON

Nous aurions tendance à croire que les vrais romanciers et les vrais poètes d'avant le classicisme étaient les moins connus, en tout cas les moins respectés. Nul n'a envie de rouvrir Gomberville, La Calprenède, ni Mlle de Scudéry. En revanche on peut sans dommage mettre le nez dans Charles Sorel, dans Scarron, même dans Furetière, qui eut la gloire de se voir exclure de l'Académie française. Le pauvre Chapelain, bien qu'il fût doté de puissance officielle par l'Etat et distributeur de pensions, a été aussi discuté de son vivant qu'après sa mort; il est vrai que, à cause de Boileau, il s'est conservé comme une sorte de momie dans les bandelettes du ridicule.



FRANÇOIS MAYNARD

Ces noms fameux étant cités, il faudrait rappeler à nos contemporains que le succès quantitatif n'a jamais favorisé, même au grand siècle, les écrivains de premier ordre. Pradon et Quinault furent aussi estimés que Racine, et les moutures des *Amadis*, des vieux romans de chevalerie, meublaient les librairies encore plus que les rééditions de Rabelais. Un auteur dévot, Jean de Bernières, a été le best-seller de l'époque où nous ne voyons plus que Pascal. Son *Chrétien intérieur* servait de « saganerie » à toute la bonne société.

Admirons donc la chance que de simples chroniqueurs, comme Tallemant des Réaux, de simples poètes secondaires, comme Racan et François Maynard, ont eue de faire surface après l'immense naufrage de toute une littérature à succès. Ils auraient été bien surpris si on leur avait dit : « Vous vivez au siècle classique! » Mais La Fontaine aussi, probablement, qui serait d'ailleurs enchanté d'apprendre que ses *Contes* sont devenus aussi prisés que ses *Fables*, et que, malgré sa gloire pédagogique, il est pour nous un symbole des aimables bohèmes, des doux libertins, des gentils esprits gaulois...

LE XVIII^e siècle a subi des coupes moins sévères, à condition qu'on ne classe pas dans le même secteur toutes les œuvres de chaque écrivain. Voltaire est bien resté le « roi Voltaire », mais ses tragédies sont retombées au néant. Rousseau lui-même, dont la vie est passionnante en soi et la personne très humaine, survit par le rousseaïsme, par ses *Confessions*, par ses *Correspondances*, par quelques essais, et non par *Julie* ou par *Emile*. Chose curieuse, il lui est arrivé la même destinée qu'à Fénelon, auteur sublime des *Lettres spirituelles*, auteur fadasse de *Télémaque*, auteur oublié de *Mémoires* et de *Traité*s théologiques ou pédagogiques, et qui n'a pas laissé d'être aimé comme une sorte de précurseur par les tenants de l'esprit moderne. A cet égard, ce prélat et Jean-Jacques sont toujours sur les autels clandestins de la démocratie. Tant pis ou tant mieux? On est libre d'en juger.



FÉNELON

MAIS comment exprimer la pérennité imprévue d'écrivains que l'on n'eût pas osé prôner il y a un siècle et demi ou deux siècles? Nous voulons parler des conteurs libertins et, dans une classe plus noble, de Restif de La Bretonne ou de Choderlos de Laclos. Celui-ci fit sensation dans le monde, celui-là scandale dans la plèbe littéraire; personne n'eût prévu que, pour des raisons très diverses, ils monteraient au premier rang. Encore moins le « divin Marquis », dont le renom n'est pas, avouons-le, purement esthétique. Mais citons un exemple moins dangereux. Un polygraphe éhonté, d'ailleurs aventurier équivoque, est devenu un des



L'ABBÉ DELILLE

plus grands écrivains français : l'abbé Prévost, qui eut le génie de traiter, pour la première fois, sérieusement, le thème de la pépée dangereuse, de la petite femme fatale, de la *vamp* qui perd le bon jeune homme...

S'il y a des champs Elysées pour les gens de lettres



immortels, ils doivent philosopher un peu tristement sur leur fortune. Voltaire trouve amer qu'on admire *Candide* et non point *Zaïre*, l'abbé Prévost qu'on exalte sa *Manon Lescaut* et non sa *Marguerite d'Anjou* ou sa *Grecque moderne*. Quant à MM. Lebrun-Pindare, J.-B. Rousseau, Delille, Saint-Lambert, ils trouvent sans doute saumâtre que le *Vert-Vert* de M. Gresset ou les badinages de M. Parny aient éclipsé leurs odes, leurs élégies, leurs géorgiques...

Plus probablement encore, ils se demandent pourquoi un citoyen André Chénier est monté au zénith, lui qui ne fut publié que sous la Restauration. Il est bon, soit dit en passant, de ne pas placer sa gloire en viager, et excellent de se faire guillotiner, fusiller ou tuer au champ



LE POÈTE JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU

d'honneur. Nous en trouverions des preuves intéressantes parmi les écrivains du xx^e siècle.

Tous les auteurs de l'Encyclopédie ou de ce qui en a suivi les campagnes ont bénéficié de leur importance historique, c'est-à-dire politique. Mais Helvétius, Grimm, Condorcet, qui les lit parmi ceux qui les honorent? Dide-



GRESSET

rot lui-même, si éloquent et si vert, était par bonheur Denis Diderot, l'amant de Mlle Volland, et non pas seulement le philosophe matérialiste ou l'esthéticien sentimental. Il est resté sur la brèche comme polémiste, comme moraliste ou immoraliste. Même si on ne le lisait plus guère dans le texte, il resterait vivant.

Le siècle du romantisme nous réserve le même genre de surprises, en ce sens que nombreux y sont les maîtres dont le magistère ne suppose pas forcément des disciples. Comment nier par exemple que *les Ruines* de Volney soient une œuvre de première importance? On ne les trouve que dans les boîtes des quais. Les Allemands eurent à Paris, en 1940, l'idée saugrenue de les publier en feuilleton dans le premier journal qu'ils firent paraître pour les Français vaincus! Ils auraient aussi bien recouru au *Jeune Anacharsis* de Barthélemy, ou à l'*Histoire romaine* de Rollin. A vrai dire, Volney a



ANDRÉ CHÉNIER

ressuscité naguère parce qu'on a découvert son œuvre d'orientaliste, d'éducateur, de militant antichrétien. Là encore, on le voit, l'homme de lettres ne trotte qu'en sous-verge dans un attelage où d'autres personnes sont fièrement montées et mènent le train.

Ce sera une règle pour les temps modernes : la littérature joue un rôle secondaire dans l'histoire des lettres. Parce que les luttes foraines, entendez du forum, les subversions sociales, les guerres, les sautes de régimes obligent les écrivains à participer à la vie publique. Leur vie privée, pittoresque ou scandaleuse, et leur action poli-

tique, heureuse ou malheureuse, feront le plus clair de leur renommée.



VOLNEY

C'est ce qui nous permet de trouver Mme de Staël peu lisible comme romancière, très diffuse et bavarde comme essayiste, d'une douteuse sincérité comme épistolière, et cependant une grande dame des lettres. Hélas ! oserions-nous dire que le vicomte de Chateaubriand lui-même a bien fait de suivre sa carrière amoureuse ou diplomatique et d'écrire ses *Mémoires* ; car ni *les Natchez* ni même *René* n'auraient perpétué son nom ? Le *Génie du christianisme*, fatras d'idées justes et de vues naïves, où le plus pénible désordre risque de cacher une intelligence fine et une sensibilité pénétrante, le *Génie* reste un très grand événement de l'histoire morale de la France, de l'Occident. Êtes-vous bien sûrs de l'avoir lu, d'avoir envie de le lire ?

Dans le camp opposé, on ne peut nier que la même partialité joue en faveur des écrivains « de gauche », pour user de la nomenclature politique. Paul-Louis Courier était fort peu de chose de son vivant : les salons, les académies, ignoraient le vigneron de la Chavonnière, et même les demi-soldes avaient peu de considération pour cet officier déserteur. A présent, comme il figure un champion du libéralisme et de la libre-pensée, son talent a repris la place qui lui est due.

Disons, pour être juste, que s'il eût été un pompeux et pédant doctrinaire au lieu d'être un piquant libelliste, sa renommée serait platonique. C'est le cas de Lamennais qui, à vrai dire, était encore « à droite » quand P.-L. Courier vivait et écrivait « à gauche » : malgré la célébrité immense de cet abbé, ultramontain au point de devenir hérétique, et théocrate au point de devenir démagogue, malgré l'action exercée tour à tour par son *Essai sur l'indifférence* et par ses *Paroles d'un croyant*, les écrits de Lamennais semblent peu lisibles et sont fort peu lus. Ce qui ne diminue aucunement son « immortalité subjective », si l'on emploie le terme positiviste pour désigner l'amour et le respect que des vivants vouent à des défunts.

C'est que, malgré tout, il ne faut pas trop se démoder dans le style et l'éloquence. Demandez aux réactionnaires les plus fiefés s'ils admirent Bonald et Joseph de Maistre : ils diront oui, avec des mines extasiées. Allez ensuite fouiller leur bibliothèque, et voyez si ces maîtres y figurent, même sous une docte poussière... Inversement, Béranger reste fort célèbre, mais personne ne chante plus ses chansons, qui furent les livres saints du bonapartisme, puis du républicanisme. La destinée de Béranger est vraiment extraordinaire. De son vivant, il

jouissait d'un prestige égal à celui de Voltaire, supérieur à celui de Hugo. Même Goethe le considérait comme un écrivain génial, et presque tous les libéraux d'Europe comme un prophète.

Or voilà qu'il a pris place dans notre hiérarchie littéraire entre Nadaud et Mac Nab, à la rigueur entre Désaugiers et M. Prévert. Aucun snobisme ne s'est constitué à son propos, alors qu'il existe un snobisme d'Eugène Sue et de Paul de Kock, supposés des précurseurs naïfs du surréalisme, de *Fantômas* ou de Duranty (redécouvert par le diabolique Jean Paulhan, mais sans trop de suc-



BÉRANGER

cès). Seul le charmant Henri Monnier bénéficie d'un snobisme efficace, à quoi ont contribué aussi bien André Gide que les populistes et les surréalistes. Henri Monnier paraît aujourd'hui un des auteurs importants de son siècle, tandis que Murger — et c'est justice — ne semble plus qu'un médiocre impossible à tirer de sa médiocrité.

Revenons aux grands hommes, dont les femmes célèbres sont une classe importante. Nous constaterons que c'est encore leur figure personnelle, leur vie privée, leurs amours, qui les ont maintenus en vedette. Oui, Benjamin Constant, Lamartine, George Sand, Musset, Vigny, qu'il n'est pas question de rétrograder, ni de dépriser, tous bénéficient grandement d'être non des écrivains seulement, mais des héros de romans biographiques, d'offrir



STENDHAL

des thèmes d'érudition, des sujets de psychologie. Le seul Stendhal est aussi pratiqué dans ses œuvres qu'admiré dans sa personne. On sait combien il pâtissait, de son vivant, de l'injustice de ses contemporains, disons du grand public, car ses pairs l'estimaient fort. Quand il prédisait sa rédemption pour la fin du siècle, il était bon prophète, mais il se vengeait ainsi d'une relative indifférence que nous reprochons maintenant à tous les critiques universitaires ou académiques de 1840.

Quant au père Dumas, qui ne fut ni élu à l'Académie ni étudié en Sorbonne, c'est la postérité, elle aussi, qui l'a hissé définitivement sur le pavois, parce qu'il a gardé un immense succès populaire et parce qu'il fut un personnage pittoresque, un peu margoulin, un peu galéjeur, plein de génie mais dénué de scrupules, brasseur d'affaires et forçat de la plume... Comme... (nous osons à peine écrire le nom) comme Balzac.



ALEXANDRE DUMAS PÈRE

Oui, comme Balzac à qui les Sainte-Beuve réservaient de méprisantes indulgences et peu de flatteuses attentions; dont un Doudan, secrétaire de Broglie, ne faisait état que comme d'un pauvre feuilletoniste empestant la basse eau-de-vie et l'huile de quinquet. Si Balzac a pris la place de Balzac, on peut dire que le temps où il a vécu a mal préparé cette promotion.



BALZAC

On pourrait en dire autant de Baudelaire, dont l'apothéose était presque imprévisible il y a un demi-siècle encore. Rappelez-vous les idioties monumentales que Brunetière a écrites sur lui. Cherchez un peu ce que disent de Baudelaire les manuels de Doumic et de Lanson, composés vers 1900, et qui ont instruit, si l'on peut dire, des générations de potaches. Doumic le passait entièrement sous silence, sans doute pour des raisons de moralité. Lanson le classe avec Louis Bouilhet et Sully Prudhomme, après Banville, avant Eugène Manuel et Coppée (mais Manuel était inspecteur général de l'Instruction publique et Coppée avait un habit vert). Comme le grand historien Lanson consacrait six lignes à Verlaine, une ligne et demie à Mallarmé, « artiste incomplet, inférieur, qui n'est pas arrivé à s'exprimer », on voit ce que les jugements de cour, même inscrits sur peau d'âne, valent cinquante ans plus tard.



*On ne peut demander de l'admiration à la Vie
en une minute exquise et sur le Champ d'acier,
Pas plus que la jeunesse, dans l'onde d'un soufflant,
C'est le penchant du vent. C'est un petit bijou.*

François Coppée

FRANÇOIS COPPÉE
dessin d'Ernest Lajeunesse

En 1880, on n'avait encore pour Flaubert et pour les Goncourt qu'une estime réticente, parfois une horreur sacrée. On professait sur Dumas fils, sur Catulle Mendès, sur Sardou, les mêmes opinions qu'avaient, même sans les exprimer, les Villemain et les Scherer. Augier et Dumas junior paraissaient de grands sociologues et de profonds moralistes, Ponsard avait semblé un nouvel Euripide, Octave Feuillet un Laclos du noble faubourg. Tous ces gens-là ne pèsent plus rien au prix de Labiche qui eut le front de n'être qu'un vaudevilliste, mais dépeignit les mœurs de la bourgeoisie philipparde ou badinguiste avec une ironie délicate et une exactitude scrupuleuse.



MALLARMÉ
par Gauguin

De même que les petits romantiques Charles Nodier ou Aloysius Bertrand sont devenus bien plus proches de nous que les monstres sacrés d'avant 1850, de même les francs-tireurs du second Empire occupent presque seuls, encore vivants, le grand champ couvert de morts sur qui est



JOSEPH MÉRY,
médaillon de Jean Oberlé pour *la Chasse au chastre*
dans la collection des Chefs-d'Œuvre particuliers.

tombée la nuit, au moins une noble pénombre. Pour préciser cette idée générale, pensez au vicomte d'Arlincourt qui a enthousiasmé les gens de 1830, à Mme Cottin dont les romans firent pleurer des millions de jeunes femmes bien élevées, à Elisa Mercœur qui, vers 1850, était reconnue comme un grand poète lyrique... Et placez en regard Gérard de Nerval, qui n'était même pas nommé par nos professeurs, Joseph Méry, le Sterne provençal qui semblait à Sainte-Beuve un boulevardier sans consistance, Edmond About, qui resta voltairien lorsque la mode en était passée, Louis Ménard, sans qui la génération parnassienne n'aurait eu ni son esthétique, ni sa philosophie, ni son érudition, et dont (par parenthèse) vous cherchiez en vain le nom dans les anciens manuels universitaires.

D'où il faut conclure que la justice littéraire n'existe pas au temporel et que, au spirituel, elle n'est jamais sans appel. Cette incertitude est d'ailleurs fort consolante pour les historiens, au moins pour ceux qui ne sont jamais sûrs de s'être informés aux meilleures sources, et pour les vrais amateurs de lettres, qui se constituent dans leur

bibliothèque ou librairie personnelle un petit panthéon de dieux reniés, de demi-dieux méconnus, qui comptent seuls à leurs yeux. Après tout, il n'est pas nécessaire que la



LA COMTESSE ANNA DE NOAILLES
née BRANCOVAN

table des valeurs soit fixe et invariable. A l'époque où l'on élisait à Paris une reine des reines destinée à parader pour la mi-carême sur un char de triomphe municipal, le sort tombait toujours, sinon sur la plus moche des blanchisseuses, du moins sur la plus insignifiante des demoiselles de la Halle. Et les autres en étaient ravies. « Car, disaient-elles, si c'était forcément la plus belle, ce serait décourageant pour nous toutes. »

La gloire littéraire est un concours du même genre. Elle est proclamée sur des tréteaux officiels qui, au fond, sont fragiles ou truqués. Elle est décernée et entretenue, presque clandestinement, par de petits cercles initiatiques, pour qui l'admiration c'est l'affection personnelle et la dévotion sincère.



ANDRÉ THÉRIVE
par Carlo Rim



Bois de Delatousche pour *Prologue d'une révolution*, de Louis MÉNARD

UN GRAND MÉCONNU

LOUIS MÉNARD

PAR PIERRE DOMINIQUE

DANS l'excellente étude qu'il a consacrée à Louis Ménard, Philippe Berthelot, qui était l'intelligence même, pour éclairer la figure de son auteur écrit :

« Au début de la Renaissance, pendant que l'interminable concile de Trente s'épuisait à fixer les points les plus délicats du dogme catholique, quelques cardinaux lettrés, souriant de cette vaine théologie, disaient : « Il » faudra bien revenir aux dieux d'Homère. » Ménard pensait de même. »

Il aurait volontiers, comme Ronsard et ses amis de la Pléiade, sacrifié un bouc à Dionysos, étant l'adversaire-né de ceux qui s'enferment, se fortifient dans une religion précise, quitte à mourir de faim derrière leurs murailles. Il baignait dans l'esprit religieux universel, et si la Grèce lui était chère au point d'emplir son existence, ce n'était pas seulement à cause de cette beauté formelle dont elle avait été l'inoubliable prêtresse — et qui jamais ne fut remplacée — mais parce qu'elle se montrait indulgente à l'homme au point de donner aux dieux nos faiblesses.

La Grèce historique est ouverte de toutes parts dans l'espace; elle l'est vers l'Italie; vers notre Occident; par l'entreprise d'Alexandre, vers les Indes; et jusqu'au cœur de la Russie, par Byzance; dans le temps elle s'en va, à travers la Crète, embrasser la Phénicie, l'Égypte et la Chaldée, puis elle se retourne vers nous comme la plus parfaite des mères et des institutrices et ne meurt, sous

les coups des Barbares, qu'après nous avoir mis au monde, nourris et enseignés. Mais allez voir faire comprendre cela à des bipèdes qui n'ayant d'ailleurs jamais lu Eschyle, Aristophane et Platon sont à genoux sinon à plat ventre devant la loi du nombre.

Louis Ménard sentait profondément la noblesse, la grandeur, de l'esprit hellénique. Il vivait de l'amour de cette Grèce antique où son contemporain Gobineau voyait le plus haut point de notre civilisation qu'il définissait — contrairement à ce que croient ceux qui ne l'ont pas lu — la rencontre et la conjonction d'une des cinq branches aryennes venues du Pamir et de l'esprit sémitique, celui, surtout, de la vieille Égypte.

De cet amour, Louis Ménard fit sa vie et même, on le le verra, le fondement de sa politique. Point de vue très particulier, si particulier que voilà peut-être une des raisons, dans un monde qui devient de plus en plus béotien — américain, veux-je dire — de l'oubli dans lequel est tombé ce grand esprit.

MAIS, d'abord, à grands traits, sa vie.

Il était né, en 1822, rue Git-le-Cœur qui est, comme on le sait, une petite rue non loin de Saint-Séverin, perpendiculaire à la Seine, très étroite et très ancienne. Son grand-oncle, Desenne, édita le *Vieux Cordelier* de Camille Desmoulins, ce Camille qui avait, avec si peu de caractère, tant d'esprit et de vivacité, qui mourut si mal tout en pleurs et criant après sa Lucile,

et qu'on voudrait n'avoir pas connu pour le mieux aimer. Lui, Ménard, entra à l'Ecole normale, mais n'y resta que quelques mois. Déjà il se déroba aux disciplines courantes. C'est qu'il avait, croyait-il, mieux à faire qu'à enseigner. Il était l'auteur d'un *Prométhée délivré*, en vers, qu'il fit éditer à ses frais. Baudelaire, de deux ans son aîné et son ami — les deux jeunes gens s'étaient connus à Louis-le-Grand — ne le trouvait pas si mal, ce *Prométhée*. Ménard n'était pas, loin de là, de la taille de Baudelaire, mais il aimait passionnément la poésie, avec ce besoin qu'il eut toute sa vie de frapper sa pensée en vers. Baudelaire avait d'ailleurs une telle confiance dans la finesse de son goût et la solidité de son jugement que ce fut chez Ménard, au 3 de la place de la Sorbonne, qu'il fit la première lecture de ses *Fleurs du mal*.

La curieuse destinée de Louis Ménard lui procura bientôt l'amitié d'un autre des grands poètes qui remplissent le siècle, Leconte de Lisle, qui, inconnu encore lui aussi et ne parvenant pas à sortir de l'ombre, lui écrivait un jour :

« Tu me dis que personne n'a lu tes vers si ce n'est moi. Voilà une magnifique raison ! Qui diable a lu les miens ? Toi et de Flotte. Au surplus, qu'est-ce que cela fait à tes vers et aux miens ? Tu sais bien que tout ceci rentre dans l'ordre commun. »

Je donnerai plus loin un exemple de la poésie de Louis Ménard. Ne marchons pas trop vite à la suite d'un homme qui néglige les sentiers battus. (Et voici peut-être encore une des raisons de l'oubli dont je parlais plus haut. La foule, par peur imbécile de se perdre, ne fréquente, elle, que les sentiers battus et, autant qu'elle le peut, restreint même ses marches et démarches à tout ce qui est macadamisé.) Quand Louis Ménard est lassé de la littérature, il peint. Il peint « avec distinction », dit Philippe Berthelot. Il vit alors à Barbizon. Il fréquente Dupré, Troyon, Rousseau. Ainsi, une fois de plus, s'oppose-t-il à la foule, car la foule, soucieuse d'être éclairée par des étiquettes précises, veut qu'on soit ceci ou cela, marchand de parapluies ou professeur de physique expérimentale, quelque chose dont la définition puisse tenir en un mot, deux ou trois au plus, sur les feuilles de l'état civil ou du percepteur à l'indication : « votre profession ».

PEU après qu'il eut publié ses premiers vers, Louis Ménard avait connu Renan et Marcelin Berthelot. Ces esprits éminents trouvaient plaisir à l'avoir en leur compagnie, à s'entretenir avec lui. Est-ce la rencontre du grand savant qu'était Berthelot qui orienta Louis Ménard vers la chimie ? Il se mit à l'aimer « comme une maîtresse ». Et assez furieusement pour lui faire un enfant. Avec Florès Domante, en effet, il inventa le « collodion ». Bien entendu, il fut dépouillé de son invention par un Américain qui avait appliqué la découverte de Louis Ménard — toujours ces bedaux et sacristains de la science sur les talons des créateurs — au traitement des plaies, et il fallut toute l'insistance et toute l'autorité de Marcelin Berthelot pour rétablir la vérité. Louis Ménard découvrit aussi la nitromannite, à l'époque le plus puissant explosif connu. Et il avait coutume d'en garder un petit flacon sur sa table de nuit, moins pour avoir la ressource de se faire sauter que comme souvenir amusant. Il cherche aussi, croyant à la transmutation des métaux, à fabriquer du diamant, avec Paul de Flotte, révolutionnaire et garibaldien qui, lui, prétendait fabriquer de l'or. Ménard cherchait à obtenir la cristallisation du carbone par la décomposition lente des matières organiques. Il y fallait beaucoup de patience. Un jour de Flotte, voulant mettre de l'ordre dans leur capharnaüm, trouva les petits tubes de Ménard encombrants et les jeta aux ordures.

— N'as-tu pas vu quelque chose de particulier dans l'un d'eux ? demanda le pauvre inventeur désolé.

— Si, une espèce de cristal.

— Criminel, s'écria Ménard, c'était du diamant.

Mais le mal était fait.

LA période « chimique », si l'on peut dire, s'achève en 1848. Louis Ménard, à vingt-six ans, est alors saisi par le démon de la Révolution. Il s'exalte comme devant l'aube attendue, manifeste en faveur de la République, proclame sa foi sociale, et quand M. Cavaignac, général républicain lui aussi s'il vous plaît, massacre ceux qui, n'ayant pas de pain, inscrivaient sur leurs drapeaux : *Du pain ou du plomb*, il publie des vers « vengeurs » dans le *Peuple* de Proudhon. Puis, bientôt, toute une série d'articles qui seront réunis en livraisons et après cela en un petit volume sous le titre : *Prologue d'une révolution*. Ce pourquoi il sera condamné le 7 avril 1849 à quinze mois de prison et dix mille francs d'amende. Et s'exilera pour ne pas moisir dans les prisons du dictateur.

Qu'est-ce que *Prologue d'une révolution* ? Un pamphlet ? Un essai ? Un livre d'histoire ? Tout cela à la fois, une chronique passionnée, forte d'une documentation précise, écrite par un témoin trois à six mois après les événements. Lorsque Louis Ménard écrit des dialogues philosophiques par exemple, sa langue correcte, élégante, est bien à lui et bien facile à distinguer, avec parfois ces obscurités qui la chargent de mystère. Dans *Prologue d'une révolution*, on dirait qu'il ne veut que rapporter les événements sans chercher le moindre effet. Cette sécheresse de la phrase, ce dépouillement du récit, sont voulus sans doute. La tragédie est telle qu'elle ne supporterait pas la moindre recherche littéraire. Et c'est justement ce qui fait la beauté de cet écrit qu'aucun de ceux qui, par la suite, ont parlé des journées de Juin n'a pu ignorer. Il s'est imposé à eux comme il s'imposerait encore aujourd'hui aux lecteurs de bonne foi si l'on voulait bien le relire. « Monument, disait Péguy, de la perpétuelle utilisation du peuple par la bourgeoisie, de la perpétuelle déception du peuple par la bourgeoisie, du perpétuel massacre du peuple par la bourgeoisie. » Je cite :

« ... Depuis le commencement de l'insurrection, on avait appelé à Paris les gardes nationales de la province : il en vint des pays les plus éloignés. Le fédéralisme qui avait failli étouffer la République de 93 venait de porter un dernier coup à celle de 48. La plupart des gardes nationaux étrangers qui se jetaient ainsi sur Paris ignoraient pourquoi on les avait appelés : quelques-uns entraient au cri de « Vive Napoléon ! » et croyaient qu'il s'agissait de rétablir la monarchie. La haine des campagnes contre le peuple de Paris put se donner une libre carrière. Un épisode caractéristique de cette sorte d'invasion de barbares se passa sur le quai des Tuileries : des gardes nationaux de la banlieue, voyant passer un homme en blouse, l'arrêtèrent et voulurent le fusiller ; un représentant l'arracha de leurs mains et chercha à leur expliquer qu'il y avait à Paris des hommes en blouse qui n'étaient pas des insurgés ; mais à peine les eut-il quittés que l'homme fut repris et fusillé.

« ... Des gardes nationaux de province furent chargés de la garde des Tuileries. Il y avait environ un millier de prisonniers dans le souterrain étroit de la terrasse du bord de l'eau. De tous les prisonniers, ce furent ceux-là qui souffrirent le plus. On leur donna du pain et de l'eau, mais en quantité si insuffisante que quelques-uns burent leur urine. L'air méphitique et irrespirable de ce caveau forçait les prisonniers à s'approcher des soupiraux pour chercher un peu d'air. Alors les sentinelles tiraient par les lucarnes. Il y en avait un qui racontait qu'il avait été pris au moment où il allait chercher un médecin pour sa femme, surprise par les douleurs de l'enfantement ; songeant qu'il l'avait laissée seule sans secours, il s'écria : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! » et, mettant sa tête dans ses mains, il s'accouda sur la lucarne : alors une balle le frappa à la tête, et sa cervelle jaillit sur le mur.

« Les blessés et les morts tombaient dans la boue sanglante et pestilentielle qui montait jusqu'à la cheville des prisonniers. On amena parmi eux un vieillard qui pleurait et disait qu'il n'était pas insurgé, et qu'il était venu à Paris pour voir son fils ; alors un garde national lui déchargea un coup de fusil sur l'épaule, un autre l'abattit d'un second coup de fusil et un troisième l'acheva d'une balle, en disant : « Je pourrai au moins dire que j'ai tué un » moineau dans sa cage. » Le cadavre resta deux heures sur l'escalier.

« Plusieurs gardes nationaux voulurent prendre la clef du caveau qui était entre les mains du gardien ; un chef de bataillon de la ligne s'y opposa et menaça de les balayer avec son bataillon

s'ils persistaient. Ils se retirèrent; mais le soir, vers onze heures, on fit sortir deux cents prisonniers en leur disant : « Mes amis, » on va vous donner de l'air. » On sait que c'était le mot d'ordre. Ils marchèrent trois par trois, avec quatre gardes nationaux de chaque côté. La colonne se dirigea vers le quai par le guichet du pavillon de Flore; mais, à la hauteur du pont, elle tourna à gauche et rentra au Carrousel par le guichet de l'Orangerie. Lorsqu'elle fut arrivée entre le phare et l'hôtel de Nantes, elle s'arrêta : les gardes nationaux s'écartèrent de quelques pas, abaissèrent leurs fusils et font feu. Une horrible mêlée commence : les prisonniers tombent, et les gardes nationaux continuent à tirer; plusieurs dans l'obscurité furent atteints par les balles de leurs camarades, malgré la recommandation qui leur avait été faite de ne pas tirer les uns sur les autres et que plusieurs prisonniers avaient entendue.

» Aussitôt l'alarme est donnée, et onze postes voisins prennent les armes. Les soldats de la garde marine qui composaient l'un de ces postes tirèrent sur le groupe de prisonniers et de gardes nationaux. Ceux des prisonniers qui ne purent se relever furent achevés à coups de baïonnette; les autres essayèrent de fuir, mais toutes les issues étaient gardées; à chaque porte, ils étaient reçus à coups de fusil; quelques-uns se rendirent à un officier de la garde nationale, et, malgré les gardes nationaux qui voulaient les fusiller, ils furent conduits dans les caves du Palais national et dans les caveaux d'où ils sortaient. Quatre parvinrent à se cacher dans les chantiers de bois qui sont auprès du Louvre; quand le jour fut venu, des femmes les dénoncèrent à des gardes nationaux qui les lardèrent à coups de baïonnette. Cette exécution dura une demi-heure; ils étaient déjà morts, mais on les frappait toujours. Le lendemain, on versa du sable sur la place pour couvrir le sang. »



On dirait que Louis Ménard parcourt la rue sanglante. Ces restes de barricades, ces maisons trouées et, surtout, l'instant de la répression, quand les chiens ont le droit de dévorer la viande de la bête abattue. Ici, un cadavre. Là, un autre. Là, tout un monceau. Presque à mi-voix, il dit la peur, la haine, l'horreur, le goût du meurtre, l'homme reculant vers les âges barbares, vers l'époque des grands carnages, et cela au nom de la loi, de la défense de la société, du christianisme même.

Comme on comprend que Cavaignac et les autres triomphateurs qui, pendant l'agonie lente des misérables, donnaient des bals, n'aient pas accepté que cette voix s'élevât bien longtemps! Le pouvoir a la terreur panique des hommes libres. Il leur donne toujours à choisir — nous en savons quelque chose — entre la mort, la prison, l'exil ou le silence. C'est sa façon de croire qu'on trompe l'histoire aux yeux aigus. Le pouvoir est un imbécile.

Dès que Louis Ménard est en Belgique, il fréquente les milieux révolutionnaires. Il lit de ses vers à Karl Marx qui s'emballa, les fait traduire en allemand et publier sous le titre *Adrasté* dans la *Rheinische Zeitung*. Ces vers, Louis Ménard les réunira quelques années plus tard, avec une longue préface de lui. Voici un de ses sonnets *Thérapeutique* :

*J'ai lu, je ne sais où, la légende amoureuse
De Raymond Lulle. On dit qu'un jour il rencontra
Une femme fort belle et l'amour pénétra
Dans son cœur calme et vint troubler sa vie heureuse.*

*Il quitta, comme Faust, la route ténébreuse
De l'austère science et son amour dura,
Jusqu'au jour où l'objet qu'il aimait lui montra
Son sein que dévorait une lèpre hideuse.*

*Miroirs de volupté, beaux lacs aux flots d'azur
Où se cache toujours quelque reptile impur,
Ange d'illusion, démons aux corps de femme,*

*Sirènes et Circés, qu'il est triste le jour
Où, pour guérir nos cœurs des poisons de l'amour,
Vous nous montrez à nu la lèpre de vos âmes.*

Une première lecture suffit pour se rendre compte qu'ici la profondeur de pensée l'emporte sur la perfection formelle. Et voilà peut-être la raison de l'admiration de Karl Marx. Je note cependant que Leconte de Lisle, Hérédia, Anatole France, rendaient justice à Louis Ménard; n'empêche que ce caractère sévère qui est celui de tout poème philosophique est peut-être une des raisons de l'oubli dont nous recherchons les causes. Pour ne pas parler de Louis Ménard, la foule, à Gérard de Nerval, par exemple, préférera toujours Déroutède et le snob (*sine nobilitate*) Paul Géraudy.

Il envoya son volume à tous les grands hommes du moment. Aucun ne lui répondit, mais, des années plus tard, il découvrit sur les quais l'exemplaire qu'il avait adressé à Vigny, recouvert des annotations du poète. Vigny aurait-il pris la peine d'annoter si les vers ne lui avaient pas semblé bons?

Il n'est d'ailleurs pas défendu de croire que le poète de la *Mort du loup* retrouvait dans les vers de Louis Ménard un écho, un reflet des siens, et que les pensées des deux hommes se rencontraient au bord d'un désespoir métaphysique où Vigny se laissait sombrer tandis que Louis Ménard, accroché à l'hellénisme, se sauvait par une synthèse hardie recouvrant toutes les mythologies connues et toutes celles à venir.

Cependant l'amnistie a permis à Louis Ménard de revenir à Paris. Est-ce l'amitié de Renan qui, l'orientant de nouveau vers les lettres, fait de lui un docteur ès lettres avec une thèse sur *la Morale avant les philosophes*, laquelle fait scandale. Il s'en faut de peu qu'on ne l'écarte. On lui permet de la soutenir et c'est un triomphe. Mais il voudrait que l'Université l'envoie en Grèce. Elle s'y refuse. Alors il se rejette sur la peinture et court de nouveau en forêt de Fontainebleau. J'avoue n'avoir pas vu de ses toiles et je me garde de juger le peintre. Mais je sais qu'il peignit un jour une *Centauresse* qui fut refusée au Salon officiel, mais fit quelque bruit au Salon des refusés. Le philosophe Renouvier la vit, l'acheta pour deux cents francs et la mit en bonne place dans son cabinet. Ce fut le seul tableau que vendit jamais Louis Ménard, mais, en revanche, songeons que cette toile devint l'objet de la contemplation d'un philosophe, le support de ses rêves. Bonne preuve, je le dis en passant, que dans sa peinture comme dans ses écrits Louis Ménard accordait plus à la pensée qu'à la forme. Ce n'était pas la ligne, la couleur, la lumière, qui touchaient Renouvier, mais le sujet et la façon — peut-être érotico-mystique — de le traiter, et voilà bien la force de Louis Ménard. Voilà aussi peut-être une des raisons — j'y reviendrai — de sa défaite devant une trop légère et trop futile postérité.

Qu'on ne le croie pas cependant perdu pour la littérature, l'histoire, la critique de la religion, de la philosophie. Il s'attarde alors à l'étude de la civilisation grecque. En 1863, il publie *le Polythéisme hellénique*. L'Académie le couronne pour son *Hermès Trismégiste*.

« Il faut voir là (dans l'*Hermès Trismégiste*) les derniers monuments du paganisme, dit Philippe Berthelot. Ils font comprendre comment le monde a pu passer de la religion d'Homère à la religion chrétienne. » Renan, sollicité de donner une préface, l'écrivit avec joie. Il commença, songeant aux difficultés qu'il avait eues lui-même avec ses *Origines chrétiennes* :

« Il est plus facile de raconter la fin d'une religion que les origines... »

— Vous croyez? dit Ménard.

— Peut-être avez-vous raison, dit Renan.

Et il rectifia :

« Il n'est pas plus facile de raconter la fin d'une religion que d'en raconter les origines... »

Et sans doute en effet la difficulté est aussi grande. Une religion qui naît a toujours une mère et celle qui finit est toujours la mère de quelque chose. C'est, en définitive, toujours une histoire d'accouchement.

O n peut croire, à cet instant, que Ménard est fixé. Ses théories sur l'hellénisme ont frappé bien des esprits. Il atteint à une véritable réputation. Entre-temps il a écrit les *Lettres d'un mort, opinions d'un païen sur la Société moderne*, où les idées foisonnent avec d'étonnants commentaires sur la Révolution française, la mort du roi, la Terreur, mais qui toutefois heurteraient trop l'opinion courante pour pouvoir être éditées en France. Elles ne le seront qu'en Belgique, dans une revue d'avant-garde.

Mais voici la guerre, la défaite, l'invasion, le siège de Paris. Louis Ménard se retrouve malade en Angleterre, quand éclate la Commune. Ah! son désespoir! Il s'exalte, il flétrit les massacreurs et surtout les lâches qui permettent le massacre. Mais c'est bien autre chose qu'il aurait voulu faire. Et son absence de Paris entre le 18 mars et le 28 mai 1871 est, en un sens, à jamais regrettable. Sans doute n'aurait-il été, humaniste et philosophe, et peu apte au maniement du fusil, qu'un observateur, mais quelle « observation » de la Commune il nous aurait laissée! Aurait-il été fusillé? Quelle mort! Songeons à tous ces écrivains et journalistes médiocres — je ne parle pas de Vallès, bien entendu — qui n'ont survécu que parce qu'ils ont participé au mouvement. Pour Ménard, c'eût été une apothéose et la haute louange de la postérité. Il est vrai que les *Réveries d'un païen mystique* n'étaient pas encore écrites. Dieu ou le diable font bien ce qu'ils font.

Quoi qu'il en soit, brûlé par la passion politique, il ne cachait pas son horreur de la répression. On a de lui à ce sujet une lettre admirable à Michelet où il précise les responsabilités « Vous flétrirez, lui dit-il, les vrais coupables, ceux qui ont repoussé toute tentative de conciliation : l'un (Thiers), parce qu'on n'est assuré du pouvoir que quand on a sauvé la société; les autres (les généraux), pour venger l'empereur et l'empire sur la ville révolutionnaire; enfin et surtout les plus odieux de tous, ceux de la gauche, nos représentants, nos élus (Louis Blanc), qui sont restés là, muets, cloués sur leurs bancs par l'intérêt et par la peur, pendant le plus épouvantable massacre qui soit dans l'histoire... »

Michelet répondit des phrases banales; Ménard vit ses amis s'écarter de lui; il se rejeta dans la solitude. Et ce fut dans son coin de vaincu qu'il écrivit son meilleur livre avec le *Prologue*, les *Réveries d'un païen mystique*. Là encore, quel dédain des mœurs, des habitudes, des goûts du public! On lui demande de la prose ou des vers, car le public est ainsi fait qu'il distingue, comme le boucher du charcutier, le prosateur du poète. Louis Ménard écrit un livre mêlé de vers et de prose, et dans cette prose on trouve tout : contes, légendes, dialogues. « Le Diable au café », qui en forme le premier chapitre, fut publié sous le nom de Diderot et trompa plusieurs, car il est écrit tout à fait dans le goût du XVIII^e et ne manque ni d'esprit ni de cynisme, avec ce ton aisé et railleur pour parler du diable (ce qui revient à parler de Dieu) dans lequel Diderot est passé maître. La scène se passe au Procope, café que fréquentait Diderot (que fréquentèrent après lui Marat, Danton, bien d'autres) et qu'on essaie aujourd'hui de faire renaître. Voyez ce début :

« Je ne sais pas qu'il existe mais je crois bien l'avoir rencontré au café de Procope. Il y vient souvent et ne parle à personne; seulement, quand il y a une conversation animée, il est toujours de ceux qui font le cercle pour écouter. Sa figure n'a rien d'extraordinaire; il ressemble à tout le monde et je n'aurais pas fait attention à lui si je ne l'avais vu tenant à la main un petit écrit que j'avais publié le matin même. Je suis toujours bien disposé pour quiconque lit mes œuvres, fût-ce l'ennemi du genre humain... »

Peut-on rêver début plus ingénieux, plus charmant? Et c'est alors le dialogue le plus éblouissant du monde. Quelques répliques :

Moi. — Mais vous qui connaissez tout le monde, y compris vous-même apparemment, vous n'avez pas le droit d'être sceptique.



LOUIS MÉNARD A BARBIZON

Lui. — Que vous importe ce que je suis, pourvu que je vous réponde?

Moi. — Je ne puis discuter sans savoir au nom de quoi on m'attaque; vous me connaissez et je ne vous connais pas; la partie n'est pas égale : prenez une étiquette.

Lui. — Mon cher monsieur, il n'y a dans le monde que des rapports et tout dépend du point de vue. Pour mon père, je suis un fils; pour mon fils, je suis un père; pour mon domestique, je suis un maître; pour le roi, je suis un sujet qui paie l'impôt sans l'avoir voté; pour mon ennemi, je suis un scélérat; pour mon ami, je suis un homme avec lequel on ne se gêne pas; pour vous qui me faites l'honneur de discuter avec moi, je suis un adversaire; appelez-moi donc l'Adversaire : voilà l'étiquette demandée.

Moi. — Cela ne se dit pas Satan, en hébreu?

Lui. — L'hébreu est une langue morte; soyons de notre temps; vous voyez bien que je n'ai pas le pied fourchu... »

Au surplus, à dater de ce moment où Louis Ménard va franchir le cap de la soixantaine, je passerai, si l'on veut bien, la parole à Maurice Barrès. Car Barrès estimait grandement, on va s'en apercevoir, Louis Ménard. Comme Anatole France d'ailleurs qui copia sa personne humaine pour en faire son *Sylvestre Bonnard* et tira de la légende de saint Hilaire (encore un chapitre des *Réveries*) l'admirable *Thaïs*. Barrès, pour revenir à lui, aimait ceux que le sort avait injustement frappés, les poètes morts jeunes, Paul Tellier dont il éleva le « Tombeau », les astrologues et alchimistes tant soit peu lucifériens tel Stanislas de la Gualita, ou encore les hérésiarques comme les Baillard. Il aima en Louis Ménard le grand écrivain injustement délaissé. Il lui consacra le premier chapitre de son *Voyage de Sparte* et revint à la charge dans la belle préface qu'il donna à une réédition des *Réveries d'un païen mystique* (1908), sept ans par conséquent après la mort de l'homme étonnant dont je parle. En suivant Barrès, qui est un guide excellent parce qu'il a connu et fréquenté Louis Ménard, je pourrai retracer les dernières trente années de celui-ci, années républicaines au cours desquelles les républicains et les socialistes ne le comprendront pas plus que les autres. Et comment des partisans pourraient-ils comprendre un philosophe?

Barrès cependant, jugeant les *Réveries*, les tient pour une manière de chef-d'œuvre. « *Ce petit volume, dit-il, mêlé de prose et de vers, d'une dialectique allègre et d'un goût incomparable, un des honneurs du haut esprit français, assailli par le vulgaire et par les étrangers, peut servir de pierre de touche pour reconnaître chez nos contemporains le degré de sensibilité intellectuelle.* »

Mais voyons Ménard devant une classe du lycée de Nancy en 1880, devant de jeunes philosophes dont Maurice Barrès.

« Au lycée de Nancy, en 1880, écrit Barrès, M. Auguste Burdeau, notre professeur de philosophie, ouvrit un jour un tout petit livre : « Je vais vous lire quelques » fragments d'un des plus rares esprits de ce temps. » C'étaient les *Réveries d'un païen mystique*. Pages subtiles et fortes qui convenaient mal pour une lecture à haute voix, car il eût fallu s'arrêter et méditer sur chaque ligne. Mais elles conquièrent mon âme étonnée. »

« Avez-vous remarqué, poursuit Barrès, que la clarté n'est pas nécessaire pour qu'une œuvre nous émeuve ? » Critique ? Non. Presque toute poésie est obscure au moins par ses prolongements. En prose ou en vers, l'écrivain véritable est un magicien. Rousseau, Chateaubriand, Barrès, sont des magiciens. Ils charment, ils enchantent, au vieux sens des mots. Louis Ménard charmait, enchantait.

« Le prestige de l'obscur, dit encore Barrès, auprès des enfants et des simples est certain. Aujourd'hui encore, je délaisse un livre quand il a perdu son mystère et que je tiens dans mes mains une pauvre petite pensée nue.

» Les difficultés de la thèse de Ménard, l'harmonie de ses phrases pures et maigres, l'accent grave de Burdeau qui mettait sur nous une atmosphère de temple, son visage blême de jeune contremaitre des ateliers intellectuels, tout concourait à faire de cette lecture une scène théâtrale. »

Et encore : « Le polythéisme mystique de Ménard tombait parmi nous comme une pluie d'étoiles. J'ai horreur des apports de hasard ; je voudrais me développer en profondeur plutôt qu'en étendue. Pourtant je ne me plaindrai pas du coup d'alcool que nous donna, par cette lecture, Burdeau. Depuis vingt années, Ménard excite mon esprit. »

Aucun de ceux qui ont parlé de lui n'en a parlé avec plus de précision — et, pour une part, d'amour — que Barrès qui n'avait pas que le goût de la chair odorante un peu pourrie même sous l'élégance des formes, mais, par un autre côté de sa nature, celui des êtres désincarnés. C'était un peu, ce fut plutôt un peu, sur la fin, le cas de Louis Ménard dont, semblait-il, Barrès aimait la si particulière figure humaine telle qu'elle nous demeure présente sur la toile de son neveu Emile-René Ménard. « De petits yeux, dit Barrès, d'une lumière et d'un bleu admirables au milieu d'un visage ridé, un corps de chat maigre dans des habits râpés, des cheveux en broussaille : au total, un vieux pauvre animé d'une allégresse d'enfant et qui éveillait notre vénération par sa spiritualité. Nul homme plus épuisé de parcelles vulgaires. Si j'aime un peu l'humanité, c'est qu'elle renferme quelques êtres de cette sorte que d'ailleurs elle écrase soigneusement... »

Ce portrait, j'ai essayé de le retrouver au Luxembourg où je l'ai bien souvent admiré au temps de ma jeunesse. Il n'est plus là. Il dort dans quelque cave. Comme celui qu'il représente, et peut-être pour les mêmes raisons, il a laissé la place, à côté de beaux artistes, à un certain nombre de faiseurs.

« Je montais parfois, dit Barrès, l'escalier de sa maison de la place de la Sorbonne. J'évitais que ce fût après le soleil couché, car, sitôt la nuit venue, en toute saison, il se mettait au lit, n'aimant pas à faire des dépenses de lumière. Il occupait à l'étage le plus élevé une sorte d'atelier vitré où il faisait figure d'alchimiste dans la poussière et l'encombrement. On y voyait toute la Grèce en moulages et en gravures qu'il nous présentait d'une

main charmante, prodigieusement sale. D'autres fois nous faisons des promenades le long des trottoirs. Il portait roulé autour de son cou maigre un petit boa d'enfant, un mimi blanc en poils de lapin. Peut-être que certains passants le regardaient avec scandale, mais, dans le même moment, il prodiguait d'incomparables richesses, des éruditions, des symboles, un tas d'explications abondantes, ingénieuses, très nobles, sur les dieux, les héros, la nature, l'âme et la politique : autant de merveilles qu'il avait retrouvées sous les ruines des vieux sanctuaires. »

Et Barrès le loue de ne pas avoir fait carrière. Voilà bien le grand mot lâché. Sans doute, par là, Barrès entend la recherche à laquelle excellèrent et excellent encore tant d'écrivains dans le décrochage d'un siège à l'Académie, de la grand-croix de la Légion d'honneur et du prix Nobel. Louis Ménard n'a jamais rien recherché, ni des académies ni des croix. Il n'a pas cherché à être couvert d'honneurs, en deux mots à se pousser. Il n'a pas tenté de grimper aux barreaux de l'affreuse échelle qui conduit, paraît-il, à la célébrité, à ce qu'on appelle la célébrité. Il ne se souciait pas d'avoir à faire le coup de poing contre la pègre littéraire.

D'ailleurs, il n'aurait pu, seul, pas plus qu'un autre, accéder au plus haut. Avec tout son immense talent et même avec toute l'obstination du monde, s'il l'avait eue et employée à cela, il ne l'aurait pas pu. L'écrivain, pour que ses contemporains le proclament grand, il faut qu'il fasse autre chose que de bons livres ; il faut que des voix amies crient et proclament son nom ; il lui faut un salon, un café, un parti, un journal. *Vae soli !* Malheur au solitaire ! Ménard ne se faisait point d'amis utiles ; il ne donnait point pour qu'on lui donnât ; il était bien de gauche, mais à sa façon qui scandalisait les partisans et politiciens de gauche ; il n'avait nul souci de ce que Fernand Divoire devait appeler la stratégie littéraire. Il écrivait peu, d'ailleurs. Par devoir : le *Prologue*, ou alors, par plaisir, et cela coulait de source : les *Réveries*. Il



FERNAND DIVOIRE

par Carlo Rim

n'écrivait pas pour le public. Jamais on ne le vit chercher à plaire. Sa forme n'était point la forme à la mode et son style n'était plus celui de son temps. Il s'y permettait enfin de ces obscurités — Barrès l'a dit — qui enchantent les artistes, mais qui lassent le grand nombre. Un écrivain aristocratique, en somme, « un fils de roi », comme disait Gobineau, qui était, lui aussi, de la confrérie. Mais tous les fils de roi ne sont pas reconnus. Il en est qui vivent frustrés de leur héritage et dont l'invisible couronne est ignorée du passant.

Barrès dit encore, en notant la satisfaction que Louis Ménard ressentit sur la fin de sa vie quand le conseil municipal de Paris le chargea de faire un cours d'histoire universelle à l'Hôtel de ville : « *Louons les gens d'esprit qui firent agréer Ménard par une majorité d'anticléricaux et de socialistes bien incapables de le juger.* » (La majorité eût été cléricale et réactionnaire que c'eût été la même chose.) « *En réalité, poursuit Barrès, les idées sociales et religieuses du vieil hellénisant ne pouvaient satisfaire aucun parti; même elles devaient déplaire gravement à tous les élus de quelque coterie qu'ils fussent, car le programme politique de Ménard, c'est avant tout la législation directe et le gouvernement gratuit qu'il emprunte aux républiques de l'Antiquité. Ménard méprisait de tout son cœur notre prétendue démocratie* »... « *Je resterai dans l'opposition, m'écrivait-il un jour, tant que nous ne serons pas revenus à la démagogie de Périclès...* » (Nous y sommes aujourd'hui, sans Périclès, il est vrai.) C'est une des raisons que j'ai de dire que Louis Ménard, venu à la littérature avec un quart de siècle de retard quant au style, est sans doute venu au monde très en avance sur son temps pour ce qui est de la politique. En tout cas il ne pouvait que choquer ses contemporains, du moins mal se faire entendre d'eux.

« Si l'on voulait donner au dogme républicain de la fraternité une forme vivante et plastique, écrivait-il, on ne pourrait trouver image plus belle que celle du Juste mourant pour le salut des hommes. »

Et, en effet, il n'y en a pas, mais l'Eglise emprisonne le Christ comme le vêtement le corps, et les socialistes reculent devant le vêtement troué et sali. Et d'autre part la République se détourne du Nazaréen pour s'engouer d'une déesse Fraternité qui n'est qu'un plâtre mort.

« A l'Hôtel de ville, dit encore Barrès, il justifiait les miracles de Lourdes et le lendemain faisait l'éloge de la Commune. Le scandale n'allait pas loin parce que personne ne venait l'écouter. »

Le temps où vivait cet étrange esprit ressemblait au nôtre. D'ailleurs tous les temps se ressemblent en ce sens que dans tous les temps le commun des hommes est composé d'énergumènes qui entendent se classer, porter un uniforme. Louis Ménard n'en avait point. Le commun veut marcher sous un drapeau. Louis Ménard n'en a jamais connu, car le drapeau de la Révolution, ce drapeau rouge dans lequel, lors de la Commune, il voyait un signe de ralliement, groupa alors un monde très divers de pensées et de sentiments. N'ayant point de parti, d'Eglise ou de journal avec lui ou derrière lui, pas même une revue, un groupe, une coterie, un salon, un café, il ne pouvait manquer d'être bousculé, et comme ce sont nos amis qui parlent de nous le plus souvent pour que nous parlions d'eux et qu'il n'avait que peu d'amis, de ceux qui ne parlent guère et pas très haut, il était condamné à ce qu'on ne parlât pas de lui.

BARRÈS oppose volontiers le panthéisme indulgent et compréhensif de Louis Ménard, son acharnement à rapprocher les dieux les uns des autres, son goût de la synthèse, à cette espèce de haine du christianisme, du catholicisme surtout, qui anime Leconte de Lisle. C'est que, même dans le domaine religieux — les guerres de religion ne sont-elles pas les plus inexpiables?

— Leconte de Lisle était un partisan, avait, comme on dit, ses idées, lesquelles étaient assez proches de celles de Hugo et donc de celles qui triomphent au café du Commerce. Louis Ménard révérait toutes les formes de religion, n'étant vraiment lié par aucune. Le jeu, car au fond c'était un jeu, qui consistait à s'éprendre du polythéisme, à le ressusciter, à redonner chair et sang aux vieilles divinités grecques, signifiait au premier chef que les religions sont comme les hommes : elles naissent, vivent et meurent. (Mais elles font des enfants qui, souvent, se détournent de leur mère.) Cette religion vaut bien la vôtre, voilà ce qu'il dit aux tenants des religions d'aujourd'hui. Surtout comprise comme la comprenaient les philosophes de l'Antiquité qui s'étaient accommodés de polythéisme, ayant découvert la profondeur de ses symboles et la puissance de ses mythes.

Barrès note encore ce mot de Louis Ménard : « *Je ne puis être chrétien qu'à la condition d'être protestant, car je tiens absolument à garder mon droit illimité de libre examen et d'interprétation.* » D'accord, mais chrétien tout de même, ce païen mystique (chrétien comme il serait bouddhiste et tout ce qu'on voudra), et puis est-il si protestant que cela — en tout cas pas puritain, grand Dieu! — tout près comme on le voit de mettre la Vierge sur les autels?



MAURICE BARRÈS
par André Rouveyre

Cette largeur de pensée d'ailleurs explique que cet ancien collaborateur du journal de Proudhon, cet ami des ouvriers des journées de Juin, cet admirateur de la Commune, collabora à la *Cocarde* de Barrès (septembre 1894-mars 1895) où l'on défendait les thèses nationalistes, fédéralistes et même à l'occasion, en vertu du programme nationaliste et socialiste de Nancy (1889), les thèses socialistes. Louis Ménard y donna notamment une belle étude : « Les classes dirigeantes et les ennemis de la Société ». Sur le plan de la politique comme sur tous les autres plans, il était incapable de se cantonner dans une position partisane et de nier la part de vérité qui se trouvait en face.

CRAPOUILLOT rappelle ses derniers numéros à grand succès qui sont adressés sur demande, franco de port :

LES BEAUX MARIAGES : 5 NF ; luxe : 12 NF — LES INSTITUTEURS : 5 NF ; luxe : 12 NF — ERREURS JUDICIAIRES : 5 NF ; luxe : 12 NF — HISTOIRE DE L'AMOUR EN FRANCE, en 2 numéros : 10 NF ; luxe : 24 NF

En présence de cette immense richesse — les livres de Louis Ménard sont une mine d'idées et de point de vue originaux — Maurice Barrès s'est posé la question de ce qu'il faut bien appeler son échec :

« J'ai bien des fois, dit-il, cherché à comprendre ce véritable scandale qu'est l'échec de Louis Ménard. Comment l'un des esprits les plus originaux de ce temps, à la fois peintre et poète, érudit et savant, historien et critique d'art, admiré de Renan, de Michelet, de Gautier, de Sainte-Beuve, a-t-il pu vivre et mourir aussi complètement inconnu du public? »

Barrès donne quelques raisons dont l'une au moins ne mérite pas d'être retenue, celle relative à la banalité du nom. Certes il y a beaucoup de Ménard en France, mais que de Bourget, de Drumont...! Barrès, au surplus, en a donné de meilleures. Ajoutons notre obole à la pluie d'or du père de *Bérénice*. J'insiste sur cette constitution d'un esprit qui projette sa lumière de tous côtés, d'un esprit si l'on peut dire en étoile, ce qui ne pouvait qu'inciter Louis Ménard à se disperser.

Il se peut, si l'on préfère, qu'il y ait eu plusieurs hommes en Louis Ménard et que le vieux solitaire de la place de la Sorbonne l'ait senti, l'ait admis, puisque lorsqu'il avait assez de la peinture il clouait dans des caisses toiles et pinceaux et n'en parlait plus, n'y pensait plus. De même, quand il avait assez de la littérature, vers ou prose, histoire ou dialogue philosophique. Alors c'étaient ses livres qu'il mettait en caisse. Les gens malins, que transporte moins le goût d'écrire ou de peindre que la volonté de figurer dans le musée Grévin des lettres ou de la peinture sous une étiquette précise, s'amputent délibérément : ils tuent une, deux, trois des personnes qui parfois les composent et se présentent ainsi comme des êtres simplifiés sur la tête desquels on peut poser une couronne de papier doré. Louis Ménard, lui, avait bien essayé de temps en temps de mettre sous clef l'un des Ménard : Ménard le peintre, Ménard le poète, Ménard l'helléniste, Ménard l'insurgé, Ménard l'historien, Ménard le critique d'art, Ménard le philosophe; il n'y parvenait guère et peut-être se trouvait-il heureux de n'y point parvenir, heureux de sa multiplicité. Il apparaissait alors comme une de ces idoles hindoues avec quatre bras et quatre jambes. Mais les Français ne comprennent pas ce genre de dieux ni ce genre d'écrivains. La foule occidentale les prend pour des monstres.

ENFIN, une explication plus simple : Louis Ménard n'attachait aucune importance à ce que pouvait penser le lecteur. Ce fut ainsi qu'il prétendit publier et publia des articles et des livres en écriture simplifiée (sa dernière toquade). « Il fit des sacrifices, dit Barrès, pour qu'on réimprimât les « *Réveries* » en orthographe simplifiée. » Et Barrès ajoute : « Il y a du défi au public dans cette extrémité d'un homme de grand goût gâtant son œuvre à plaisir. »

Un homme qui ne va pas au-devant du public, mais qui même, délibérément, le heurte, qu'il lui est donc difficile de s'imposer; n'empêche que le *Prologue* est là, et les *Lettres d'un mort*, et les *Poèmes*, et les *Réveries*, et une dizaine d'autres livres intéressants et riches et curieux, ou même admirables, et qu'il y en a bien assez dans tout cela pour assurer la pérennité à ce grand esprit et à son œuvre, submergés l'un et l'autre, recouverts jour après jour par les hautes marées de l'arrivisme et de la médiocrité.

Honneur des « *filis de roi* » que d'être foulés aux pieds des esclaves. L'ombre amassée sur le nom de ce solitaire ne saurait faire oublier qu'il a enseigné cette chose étonnante que tous les dieux sont vrais parce qu'ils sont tous des reflets de la pensée humaine, des projections de l'homme sur le ciel. Doctrine pacifiante s'il en est une. Louis Ménard l'a exprimée en vingt endroits de son œuvre. Je note au hasard, dans les *Lettres d'un mort* :

« En même temps que les croyances de l'Orient pénètrent en Grèce, la philosophie grecque envahit l'Orient. De la Judée, placée sur la limite des deux mondes, sort le dogme nouveau qui doit être la synthèse du passé. Il naît de la philosophie grecque, comme le polythéisme était né de la poésie; la Parole de Platon, cette lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, en qui se confondent la raison divine et la sagesse humaine, c'est l'Homme-Dieu, il s'incarne dans le sein d'une vierge; la pureté de l'âme engendre la divine vertu. N'est-ce pas le génie de la Grèce, ce souffle créateur, ce Saint-Esprit aux ailes de colombe qui la féconde sans la flétrir? »

Et plus loin :

« Comme Héraclès avait délivré le Titan ravisseur du feu des vautours du Caucase, le Christ délivre des chaînes du péché et de l'empire de la mort la race d'Adam, coupable d'avoir volé les fruits de l'arbre de la science. »

Si cela ne fait pas rêver les hommes d'aujourd'hui, c'est qu'il n'y a plus, parmi eux, trop abrutis sans doute par le travail quotidien, de rêveurs.



LOUIS MÉNARD
Bois de Delatousche
dans *Prologue d'une révolution*,
récente édition illustrée.

A LA BELLE ÉPOQUE DES PONTIFES AUX RIGOLOS

par Pierre Labracherie

Paul Bourget
romancier et psychologue

ENRROULONS avec respect « dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts » les pontifes de 1900, les représentants d'une littérature en haut de forme dont se détournent nos contemporains sans chapeau. Ces grands hommes s'appelaient Paul Bourget, François de Curel, Paul Adam ou Paul Hervieu, etc. Salonnards et distingués, ils habitaient dans les quartiers chics, portaient gibus et monocle, recevaient les chroniqueurs mondains dans de spectaculaires cabinets de travail. Celui de Paul Hervieu est « clair et tiède », un feu de bois flambe dans la cheminée. Le célèbre écrivain est assis devant une petite table chargée de coupures de journaux. On aperçoit par la fenêtre « les arbres dépouillés de l'avenue du Bois ». Tout le long des murs la bibliothèque « aligne ses planches d'acajou où se pressent les livres les plus divers ». Paul Adam reçoit dans un grand salon clair de l'avenue du Trocadéro. Paul Bourget, à ses débuts, fait choix d'un logis demi-teinte dans un coin discret du faubourg Saint-Germain, à l'étage supérieur d'un hôtel Louis XV, rue Monsieur. Rien de tapageur ni d'excentrique : tapis épais, fauteuils profonds, guéridons à thé, blagues à tabac, cannes, lorgnons, collection de gilets brochés, pas un sou de dettes !

Ces chers maîtres n'étaient donc ni des réfractaires, ni des bohèmes, ni des écrivains maudits. La grave *Revue des Deux Mondes* les proposait à l'admiration des classes dirigeantes, en dépit des petites revues du quartier Latin, brûlots éphémères qui égratignaient parfois la carcasse des bâtiments de haut bord battant pavillon national. La littérature étrangère, à peu près inconnue, ne troublait point le conformisme bourgeois. Les collections illustrées à quatre-vingt-quinze centimes répandaient dans les bibliothèques des gares et dans les librairies des plus lointaines localités les romans des auteurs recommandés par les journaux. Aux gens de la bonne société ils offraient, sous le couvert de l'analyse psychologique, le spectacle rituel des adultères mondains, perpétrés dans d'élégantes garçonnières.

Ces amours coupables se déroulaient dans un décor regardé par les écrivains à la mode comme l'expression même du luxe et du raffinement. Beaucoup d'étoffes et de rideaux. Les portes disparaissent sous des tentures naturellement « lourdes ». Sur les meubles « anglais » reposent des « faïences pâles ». Les chrysanthèmes, les tulipes, les iris, exhalent des parfums « capiteux » et alanguissent les âmes. Au milieu de la pièce, un monsieur marche fiévreusement, attendant une dame. Il entend, enfin, un roulement de fiacre dans la rue. C'est elle ! La voici en robe de velours saphir, garnie de zibeline, le chapeau fait d'ailes de colibri, une boule d'hortensias au manchon. Elle lance un « bonjour » distraité et indifférent, comme si elle connaissait à peine le monsieur qui l'accueille dans sa garçonnière. Les héros de romans mondains logent aussi dans des châteaux moyenâgeux. Des gentilshommes aux redingotes pincées, aux gants frais, au monocle impertinent, fument des cigares dans de vastes salons en dissertant sur le paddock de Longchamp ou chevauchent au petit galop « dans une allée solitaire ». Les femmes sont de jolies petites créatures élégantes et fines qui apparaissent, par les matins de soleil, gentiment chapeautées, corsetées, serrées, embaumant l'iris et la violette russe.

La peinture de cette mondaine « fin de siècle » a permis à Paul Bourget de fournir une brillante carrière.

Fils d'universitaire, intelligent, sérieux, grand travailleur, Bourget avait pris, dès ses débuts à Paris, une attitude dont

il ne devait pas dévier. Précepteur dans des familles cossues, arborant, aux joyeuses soirées des Hydropathes où il fréquentait parfois, une mine funèbre et glacée qui le faisait nommer « Paul Artique » et « carafe frappée », ce fut un homme célèbre revêtu d'une redingote, d'un chapeau haut de forme, de cols droits et raidés luisants comme des cuirasses, à la mode anglaise.

Ses *Essais de psychologie contemporaine*, où il étudie des auteurs comme Taine et Renan non pas en littérateur mais en psychologue, auraient pu faire de lui le premier critique de sa génération. Il s'avisa pourtant de transporter ses procédés d'analyse dans le roman. *Cruelle énigme* eut un succès considérable, aussi bien que *André Cornélis*, *Un crime d'amour* ou *le Disciple*.

Ses personnages sont recrutés bien entendu dans une société choisie, et l'action se déroule dans un décor approprié. Ce sont en général de petits salons éclairés d'une lumière douce et capitonnes de rideaux. Là se trouvent catalogués les accessoires du dernier quart de siècle : théières d'argent, tartines de pain grillé, lampes aux globes bleuâtres et rosés. Bourget, le « bourget gentilhomme », ainsi qu'on l'appelait, est hypnotisé, notent les Goncourt dans leur *Journal*, « par la vue d'un porte-plume surmonté d'une perle et d'une malle en cuir de Russie ». Il énumère laborieusement les dentelles, corsets, jupons, jarretelles de la petite baronne qui fait son mari cocu avec le jeune peintre à la mode. Il s'étend pendant des pages à expliquer à la suite de quelles circonstances l'héroïne arrive à coucher élégamment avec le séducteur ou comment le duc parvient à rencontrer la comtesse sur un canapé. Loin de traiter ces petites histoires frivoles et intimes avec légèreté, Bourget les expose, dit Octave Mirbeau, « avec la gravité d'un éléphant ». Dès qu'il écrit des romans, il piétine, il gratte, il ne sait pas être amusant. « Du cochon triste », déclarait Emile Augier. Ce moraliste de bonne volonté, esprit ouvert, plein de sympathie pour les jeunes, use d'un style laborieux, aux naïvetés parfois désarmantes. C'est ainsi que dans son roman *l'Ecuyère*, paru en 1921, il montre une jeune fille « de modeste origine » faisant une promenade au Bois « sur un coquet cheval alezan brûlé ». Tout à coup un horrible bandit se précipite sur elle, un couteau à la main. Que l'on se rassure, elle sera sauvée par un élégant gentilhomme. Mais en attendant, l'amazone lutte avec son assaillant. Et voilà ce que cela donne sous la plume de Bourget :

« Elle le fit rouler et roula avec lui jusque dans les jambes du cheval qui, parfaitement indifférent au danger de sa maîtresse, continuait à déchirer de sa dent gourmande les vertes et tendres aiguilles du sapin auquel il était attaché. C'est cette inconscience absolue de ces animaux qui leur fait donner par les Grecs modernes le nom trop justifié d'Alogos, le *sans-raison*. »

Les premiers romans de Paul Bourget conquièrent les gens du monde, flattés de se voir attribuer des passions distinguées et compliquées. Ils donnaient aux bourgeois l'illusion de se créer des relations flatteuses.

Riche et célèbre, couvert d'honneurs, le dandy épicurien au monocle d'or, aux quarante paires de chaussures, aux vestons bordés, à la canne de jonc à pomme d'or, mais qui considérait le monde avec mélancolie, sinon avec désespoir, s'installa le défenseur du trône et de l'autel, le champion de la famille et du lien conjugal. Ses derniers romans : *le Sens de la mort*, *Lazarine*, *Némésis*, sont de violents réquisitoires contre l'athéisme. Les croyants ont toutes les vertus. Le libre penseur est un « sinistre crétin »,



PAUL BOURGET
par André Rouveyre

CRAPOUILLOT

Bureaux : 3, place de la Sorbonne, Paris-V — Tél. ODE 87-91 — Compte Chèque Postal : Paris 417-26

DIRECTEUR : JEAN GALTIER-BOISSIÈRE

N° 1 à 5 : HISTOIRE DE LA GUERRE 1939-1945, par J. Galtier-Boissière et Ch. Alexandre : Tome I : Causes secrètes de la Guerre : épuisé. — Tome II : Campagne de France : 5 NF — Tome III : De Gaulle et Pétain 5 NF — Tome IV : Occupation et Collaboration : 5 NF — Tome V : La résistance et la libération : 5 NF — N° 6 : LE MONDE DES RÊVES : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 7 : BOBARDS 1939-1945 : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 8 et 9 : DICTIONNAIRE DES CONTEMPORAINS : épuisé. — N° 10 : LA SEXUALITÉ A TRAVERS LES ÂGES : manque. — N° 11 : LES PIEDS DANS LE PLAT : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 12 et 13 : PARIS-GUIDE (2 tomes) : 10 NF; luxe : 24 NF — N° 14 : LA SEXUALITÉ A TRAVERS LE MONDE : manque. — N° 15 : LA FARCE DES SERVICES SECRETS : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 16 : LES GROS, tome I : épuisé; luxe : 12 NF — N° 17 : PÉTAINE-DE GAULLE : épuisé; luxe : 12 NF — N° 18 : LES SCIENCES OCCULTES : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 19 : LES BONNES MANIÈRES : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 20 : HISTOIRE DES SOCIÉTÉS SECRÈTES : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 21 : A BAS LES PRISONS : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 22 AMOUR ET MAGIE : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 23 : LES GROS, tome II : COMMENT ON DEVIENT MILLIARDAIRE : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 24 : les JÉSUITES : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 25 PETITE HISTOIRE DE L'ARMÉE FRANÇAISE : 5 NF; édition de grand luxe numérotée sur papier couché, enrichie de 5 hors-texte en couleurs (100 pages) : 18 NF — N° 26 : LES PROCÈS CÉLÈBRES, tome I : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 27 et 28 : LES SCANDALES DE LA IV^e, tome I épuisé; tome II : 5 NF; luxe (les 2) : 24 NF. — N° 29 : LA BELLE ÉPOQUE : 5 NF; luxe : épuisé. — N° 30 : LES HOMOSEXUELS : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 31 : LES PROCÈS CÉLÈBRES, tome II : épuisé; luxe : 12 NF — N° 32 et 33 : DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION : 10 NF; luxe 24 NF — N° 34 : L'ÉGLISE ET LA SEXUALITÉ : 5 NF; luxe : épuisé. — N° 35 : LES GROS, tome III : COMMENT ILS SE RUINENT : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 36 et 37 : DICTIONNAIRE DES GIROUETTES, par J. Galtier-Boissière, tome I : interdit de vente : tome II : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 38 : LES COCUS CÉLÈBRES : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 39 : TORDS-LUI LE COUI (L'éloquence parlementaire, militaire, sacrée, judiciaire, etc.) : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 40 : LES MÉDECINS : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 41 ÉNIGMES ET IMPOSTURES : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 42 et 43 : NOUVEAU DICTIONNAIRE DES CONTEMPORAINS : 10 NF; luxe : 24 NF — N° 44 : LA SATIRE POLITIQUE avec une anthologie des pamphlétaires : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 45 : MONTMARTRE : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 46 : HISTOIRE DE L'AMOUR EN FRANCE, tome I : 5 NF — N° 47 : tome II : 5 NF; les 2 ensembles en luxe : 24 NF — N° 48 : PARIS PITTORESQUE : I. LE QUARTIER LATIN : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 49 : II. SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 50 : ERREURS JUDICIAIRES : 5 NF; luxe : 12 NF — N° 51 : LES INSTITUTEURS : 5 NF; luxe : 12 NF. — N° 52 : LES BEAUX MARIAGES : 5 NF; luxe : 12 NF. — N° 53 : FAUX GÉNIES : 5 NF; luxe : 12 NF.

Le tome I de HISTOIRE DE LA GUERRE 1939-1945 n'est pas vendu séparément; mais nous pouvons fournir l'ouvrage complet en 5 tomes au prix de 25 NF.

Tous les numéros encore disponibles peuvent être achetés séparément, mais vous avez avantage à commander les collections :

Collection 1953 : LES BONNES MANIÈRES — HISTOIRE DES SOCIÉTÉS SECRÈTES — A BAS LES PRISONS! (par Henri Jeanson, Lucien Rebatet, Serge Groussard) — AMOUR ET MAGIE (Gilles de Rays, par Roland Villeneuve).

Collection 1954 : COMMENT ON DEVIENT MILLIARDAIRE (Louis Louis-Dreyfus, les Lazard, les Séligmann, etc.) — LES JÉSUITES — PETITE HISTOIRE DE L'ARMÉE FRANÇAISE (édition de luxe avec beaux hors-texte en couleurs : 18 NF) — LES PROCÈS CÉLÈBRES, I : de Jeanne d'Arc à Pétain.

Collection 1958 : TORDS-LUI LE COUI (L'éloquence) (n° 39) — LES MÉDECINS (n° 40) — ÉNIGMES ET IMPOSTURES (n° 41) — NOUVEAU DICTIONNAIRE DES CONTEMPORAINS, tome I (n° 42).

Collection 1959 : NOUVEAU DICTIONNAIRE DES CONTEMPORAINS, t. II (n° 43) — LA SATIRE POLITIQUE (n° 44) — MONTMARTRE (n° 45) — HISTOIRE DE L'AMOUR EN FRANCE, I (n° 46).

Collection 1960 : HISTOIRE DE L'AMOUR EN FRANCE, II (n° 47) — PARIS PITTORESQUE, tome I et II (n° 48 et 49) — ERREURS JUDICIAIRES (n° 50).

CHACQUE ANNÉE : édition sur papier surglacé : France et Outre-Mer : 19,50 NF — Étranger (rec.) : 23 NF.

Édition numérotée sur très beau papier couché : France et Outre-Mer (rec.) : 48 NF — Étranger (rec.) : 50 NF.

ABONNEMENT 1961 (quatre numéros spéciaux) : n° 51 : LES INSTITUTEURS. — N° 52 : LES BEAUX MARIAGES. — N° 53 : FAUX GÉNIES. — N° 54 : SEXUALITÉ ET CAPITALISME.

Édition sur papier surglacé : France 19,50 NF — Outre-Mer (recom.) : 22,50 NF — Étranger (recom.) : 23 NF.

Abonnement à l'ÉDITION DE LUXE numérotée sur magnifique papier couché, tirage restreint et très soigné, 4 n° à 12 NF. France et Outre-Mer (recommandé) : 48 NF — Étranger (recommandé) : 50 NF.

LE PETIT CRAPOUILLOT

GUIDE MENSUEL DU LECTEUR ET DU BIBLIOPHILE

Ce supplément mensuel de « CRAPOUILLOT » (même format) donne dans chacune de ses livraisons : la critique indépendante *Les livres à lire... et les autres* par Jean GALTIER-BOISSIÈRE (exclusivité), l'analyse des ouvrages politiques par Jean BERNIER, des romans par CHARLES BLANCHARD, des livres d'art et des ouvrages de luxe illustrés par JEAN-MARC CAMPAGNE — « *Le Jeu de Massacre* » — un catalogue des nouveautés, classées par genre : éditions courantes, originales, illustrées de luxe, albums de caricatures, livres gais et légers et un catalogue de livres rares et d'occasions.

ABONNEMENT 1961 : LUXE : 12 livraisons num. sur beau papier couché : 14,50 NF, Etr. : 16 NF; sur papier glacé : 8,75 NF, Etr. : 9,75 NF.

COLLECTIONS 1954, 55 LUXE : 13 NF, glacé : 7,50 NF; 56, 58 (épuisées); 57, 59, 60 : LUXE : 14,50 NF, Etr. : 16 NF; glacé : 8,75 NF, Etr. : 9,75 NF.

« LE PETIT CRAPOUILLOT » n'est pas mis en vente chez les dépositaires; il n'est envoyé qu'à ses abonnés.

LE PETIT CRAPOUILLOT

apporte en province, dans les pays d'outre-mer, à l'étranger

L'AIR DE PARIS

CRAPOUILLOT

LIVRAISONS ANCIENNES RARES

NUMÉROS SPÉCIAUX (1929-1934) SUR LES SALONS DE PEINTURE

ornés de nombreuses reproductions : nus, paysages.

	NF
<i>Les Salons</i> 1929, 1932, 1934, chaque n°.....	2
<i>Le Salon des Indépendants</i> 1932, 1934, chaque n°.....	2
<i>Le Salon d'Automne</i> 1925, le n°.....	2
<i>Le Salon des Tuileries</i> 1931, le n°.....	2
<i>Le Salon de l'Araignée</i> 1930.....	4,50

NUMÉROS DIVERS (papier glacé)

Mars 1939 : <i>L'Académie française</i>	5
Juillet 1939 : <i>Le Pétrole et la Guerre</i> , par Raymond DIOR.....	5

LIVRAISONS HORS SÉRIE (même format) A TIRAGE LIMITÉ

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ARCOTIQUE, par Jean GALTIER-BOISSIÈRE, préface de Pierre Mac Orlan, de l'Académie Goncourt, in-4° raisin, édition originale numérotée à tirage limité, ornée de 135 illustrations :

L'ex. de luxe num. sur beau papier couché, enrichi d'une eau-forte originale en pleine page de Dignimont.....	20
L'ex. num. sur papier surglacé.....	9,75

PROLOGUE D'UNE RÉVOLUTION, par Louis MÉNARD (1849), in-4° raisin orné de 29 bois de Germain Delatousche, l'ex. num. sur couché.....

L'ex. num. sur papier glacé.....	9
Un chef-d'œuvre qui valut à son auteur quinze mois de prison.	

IMAGES

	NF
<i>Le cul-de-jatte de guerre</i> , dessin de Grosz, encarté dans les exemplaires de luxe du numéro spécial « Les Allemands » (janvier 1931), tirage à part sur papier du Japon.....	4,50
<i>Les Truands</i> , eau-forte originale de Dignimont, frontispice de l'« Anthologie de la Poésie argotique », tirage à part sur vélin (tout derniers exemplaires).....	5
<i>Le Confessionnal</i> , composition de Clovis TROUILLE, reproduite en quadrichromie, numérotée.....	3,50

[Derniers exemplaires.]

LIBRAIRIE

GALTIER-BOISSIÈRE : <i>Mémoires d'un Parisien</i> , T. I.....	16
— : <i>Mon journal dans la drôle de paix</i>	3,50
— : <i>Mon journal dans la grande pagaie</i>	4
— : <i>Trois héros, roman de l'occupation</i>	4
— : <i>Tradition de la trahison chez les maréchaux</i> , vignettes de Devaux.....	1,50

Ces derniers livres de Jean GALTIER-BOISSIÈRE sont sur le point d'être épuisés. Commandez-les donc immédiatement.

ŒUVRES DES ANCIENS COLLABORATEURS

<i>La Guerre</i> , numéro spécial de Steinlein (1918) (couverture défraîchie).....	3,50
ROUYEYRE : <i>Visages de Contemporains</i> (1913).....	5
Jean MAZE : <i>Dictionnaire des Girouettes</i> (1947).....	5

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

à adresser à la librairie de CRAPOUILLOT, 3, place de la Sorbonne, Paris-V°,
avec un virement chèque postal (sur Paris 417-26), un mandat, un mandat-carte ou un chèque bancaire sur Paris

Monsieur (NOM et ADRESSE en CAPITALES) :

Valeur jointe :

- 1° **DÉSIRE RECEVOIR, FRANCO DE PORT, DU MAGAZINE NON CONFORMISTE « Crapouillot » :**
Les n°s à 5 NF : 2-3-4-5-6-7-11-12-13-15-16-18-19-20-21-22-23-24-25-26-28-29-30-31-32-33-35-37-38-39-40-41-42-43-44-45-46-47-48-49-50-51-52-53; en luxe à 12 NF les n°s : 6-7-11-12-13-15-16-17-18-19-20-21-22-23-24-26-27-28-30-31-32-33-35-37-38-39-40-41-42-43-44-45-46-47-48-49-50-51-52-53, à 18 NF : le n° 25, grand luxe orné de hors-texte en couleurs. (Entourez d'un rond les n°s commandés.)
- 2° **S'ABONNE — SE RÉABONNE** — à « CRAPOUILLOT » pour 4 numéros spéciaux, à partir du n°...
France : 19,50 NF — Outre-mer (recommandé) : 22,50 NF — Etr. (rec.) : 23 NF — EDITION DE LUXE, 4 n°s spéciaux à 12 NF, tirage restreint numéroté France et Outre-Mer (rec.) : 48 NF — Etr. (rec.) : 50 NF.
- 3° **COMMANDE** les collections 1953, 1954, 1955, 1956, 1957, 1958, 1959 (entourez d'un rond les années désirées) :
Chaque année : 19,50 NF — Etr. (rec.) : 23 NF — Ed. de LUXE (rec.) : 48 NF — Etranger : 50 NF.
- 4° **S'ABONNE — SE RÉABONNE** au « PETIT CRAPOUILLOT », guide mensuel du lecteur et du bibliophile : les 12 n°s (de janvier 1960) : 8,75 NF. Etr. : 9,75 NF; — EDITION DE LUXE : 14,50 NF. Etr. 16,00 NF. Commande les collections 54, 55 : 7,50 NF, luxe : 13 NF; 56, 58 (épuisées); 57, 59, 60 : 8,75 NF; les coll. de luxe 1954, 55, 57, 58, 59, 60 : 14,50 NF. Etr. : 16,00 NF.
- 5° **COMMANDE** *l'Histoire de la Guerre 1914-1918*, de GALTIER-BOISSIÈRE, en réédition CLUB, in-8°, cartonnée (600 pages beau papier), ornée de nombreuses illustrations : 39,50 NF (avec port 41,90 NF).
- 6° **COMMANDE** la livraison HORS SÉRIE à tirage limité : *Prologue d'une Révolution*, de Louis MÉNARD, préface de GALTIER-BOISSIÈRE, ill. de DELATOUSCHE, num. sur glacé : 9 NF; sur couché : 15 NF.
- 7° **ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ARGOTIQUE**, de GALTIER-BOISSIÈRE, préface de MAC ORLAN, éd. or. num. sur couché, avec une belle eau-forte originale de DIGNIMONT : 20 NF; sur papier glacé : 9,75 NF.
- 8° Les n°s du « PETIT CRAPOUILLOT » : ON PURGE P. B., pamphlet contre *Le Figaro* : 1 NF; luxe : 2 NF — CÉLINE CONTRE VAILLAND : 1 NF; luxe : 2 NF — LE PROCÈS FIGARO-CRAPOUILLOT, déc. 1958 : 1 NF; luxe : 2 NF — REMARQUES SUR LE JUGEMENT, janvier 1959 : 1 NF; luxe : 2 NF.
- 9° **COMMANDE** le tome I des *Mémoires d'un Parisien*, de GALTIER-BOISSIÈRE : 16 NF; avec port rec. : 17,95 NF.

LE MEILLEUR MOYEN DE SOUTENIR UNE REVUE, C'EST DE S'ABONNER

l'anarchiste est naturellement « louche ». Afin de sauver l'ordre bourgeois en péril, Paul Bourget prêche le retour à la religion, seule capable selon lui de maintenir le peuple dans l'obéissance et la discipline. L'écrivain qui, en 1894, était tenu pour un esprit audacieux et même inquiétant, devenait le théoricien d'un conservatisme social particulièrement étroit et féroce : on ne peut dire que ce parti pris ait favorisé la vie profonde de ses œuvres, qui, depuis *l'Etape*, se sont enfoncées dans l'oubli.



PAUL ADAM
par Capiello

Un grand homme : Paul Adam

PAUL ADAM, romancier considérable de l'avant-guerre 1914, est comme disparu dans une trappe. C'est pourtant lui que Camille Mauclair saluait en 1921 comme « l'un des maîtres incontestés de la jeunesse ». « Depuis plus de dix ans, écrivait le biographe, son apostolat dans les deux mondes, l'autorité de son énorme labeur, le prestige de sa personne, avaient fait de lui un grand Français. » Ses caractéristiques physiques, toujours selon Camille Mauclair, étaient « celles d'un homme de taille moyenne aux épaules puissantes, à l'allure décidée. Son visage presque maigre de jeune homme ne s'ornant que d'une moustache s'était, à la maturité, épanoui et encadré d'une courte barbe frisée. » Le portrait se poursuit par la description des « cheveux épais, annelés et descendant à la romaine », le « large sourire affable » animant « cette face de centurion », la « puissance des maxillaires », la « magie des regards ».

Suit l'énumération des honneurs dont le grand homme fut gratifié : la croix de la Légion d'honneur, la croix de commandeur d'Italie, celle de commandeur de l'Etoile de Roumanie. Enfin, l'Académie !

Quant à l'œuvre, c'est, déclare Mauclair, « un palais, un temple, un édifice de livres bâti en trente-cinq ans par un des plus féconds et des plus résolus architectes du roman français ». En somme « un écrivain brûlant de la flamme du génie ». Après avoir publié plusieurs romans, Paul Adam conçut un projet grandiose : écrire une série de livres où, comme Zola, comme Balzac, il évoquerait une époque, montrerait les bourgeois, ses aïeux, sous l'Empire, la Restauration et en 1890. Ce furent alors *la Force*, *l'Enfant d'Austerlitz*, *la Ruse*, *Au soleil de juillet*. On y trouve des pages brillantes, de belles descriptions de batailles, mais noyées dans un tohu-bohu d'idées. Les personnages s'agitent mais ne vivent pas. De la puissance, certes, mais le style est incohérent, sans liens, empêtré dans des obscurités, des longueurs, des propos fumeux. L'auteur du *Trust* n'en exerçait pas moins un prestige considérable sur ses contemporains.

René Boylesve, qui put en 1912 approcher le pontife, alors dans tout l'éclat de sa gloire, en a crayonné ce mordant portrait : « Tout chez Paul Adam semble combiné pour le public. C'est une scène, un rideau qui se lève, une pièce qu'on joue. Non pour la pièce en vérité, mais à seule fin qu'on en parle. Cette entrée grave, presque austère, mais de bon goût ; ce valet qui vous déshabille, cette pièce que l'on traverse avant d'atteindre une pièce immense, que l'on traverse encore avant d'être arrivé. Cela prépare, cela impressionne, cela vous grandit le petit homme replet qui est là-bas, parmi des femmes, comme un Napoléon qui se repose. Et toutes ces pièces sont d'une solennité impériale... Paul Adam surgit tout à coup, au milieu d'une conversation, et il semble muni d'un appareil d'aviation ; il s'élève en battant de l'aile, il monte ; il lève aussi la tête ; il aspire l'air des sommets ; il se croit très haut, et il parle. Je gage que des gens plus grands que lui lèvent la tête pour l'entendre (1). »

Paul Adam avait une magnifique partie à gagner. Il l'a perdue, remarque très justement André Billy, « à cause de son style trop ambitieux de couleur et de pensée, et parce qu'il a refusé d'écrire comme tout le monde ».

(1) Feuilles tombées.

Paul Hervieu enfonce Balzac

UN instant diplomate, auteur très parisien, spécialiste du scalpel destiné à mettre au jour les tares les plus secrètes de la société mondaine, poursuivant l'ambition de créer la « véritable tragédie moderne », l'académicien Paul Hervieu connut la célébrité avec son roman *Peints par eux-mêmes*, qui fut tout simplement comparé aux *Liaisons dangereuses*. Sa première pièce, *les Paroles*, avait eu un gros succès. D'autres suivirent : *les Tenailles* et *la Loi de l'homme*. En 1901, il trouva sa formule avec *la Course du flambeau*, tragédie de l'amour maternel : « Pour ma fille, j'ai tué ma mère ! » concluait l'héroïne sèchement abandonnée par son enfant. Peintre de la Haute, l'auteur de *Peints par eux-mêmes* décrit les amours mondaines aussi désolantes, hélas ! que celles des roturiers. Il montre dans des châteaux des baronnes en costume de chasse velours gris souris, coiffées d'un tricorne, la carabine en bandoulière. Pour la sortie matinale en break, le beau Sigebert fait une arrivée spectaculaire. Il apparaît sur le sommet du perron, devant l'attelage rangé, « en souples bottes russes, gentiment emmitouffé, sa moustache blonde et son regard bleu émergeant d'un col de fourrure ».

Après *l'Armature* on clama que Balzac était enfoncé, que *la Comédie humaine* n'était plus bonne qu'à envelopper des pains de sucre. En sourdine, Adolphe Brisson notait que Hervieu, « sous son flegme apparent », dissimulait « le désir d'arriver et d'arriver vite au premier rang ». « Il cumulait, écrit Léon Daudet, les décorations, les repas à l'Elysée, les discours sur les tombes. » L'auteur de *Paris vécu* raconte que Paul Hervieu, irrité de l'insuccès d'une de ses pièces, « avec deux regards mauvais dans une figure en hile de haricot et un menton de pain rassis », avait menacé d'envoyer ses témoins au jeune Marcel Proust accusé par lui d'avoir ri deux fois ! On comprend l'émotion des jeunes journalistes qui pour l'interviewer franchissaient le seuil de la maison du pontife et le voyaient apparaître « le monocle pendant sur le veston de drap anglais, les yeux doux à la fois et aigus, le front haut, les cheveux plats que sépare une raie de côté ».

« Voyons, voyons, demande-t-il doucement à Paul Acker, éperdu de respect, de quoi pourrions-nous parler ? »

Alors, d'une voix angoissée, le jeune reporter demande :

« Vous n'écrirez plus jamais de romans ? »

Mais le maître s'empresse de le rassurer. Ses doigts glissent sur les cordons qui retiennent son monocle. Non ! Non ! il ne veut désespérer personne !

« Si, peut-être. Je n'ai pas cessé d'écrire des romans parce que je ne voulais plus en écrire et c'est tout naturellement, par une évolution simple et logique, que j'ai été amené à écrire des pièces, mais je ne veux pas affirmer que je n'écrirai pas de romans ! »

C'est égal ! Le monde avait eu chaud !

La gloire de Paul Hervieu ne lui a pas porté chance. Sa voix pourtant acerbe a été couverte par les tonitruances de Mirbeau et de Léon Daudet. Et puis il y eut Marcel Proust !



PAUL HERVIEU
par de Losques

Le vicomte François de Curel

UN autre ombre illustre s'avance sur la scène du théâtre 1900. Saluez ! C'est le vicomte François de Curel dont les débuts furent foudroyants !

Le Théâtre libre représenta en 1892 *l'Envers d'une sainte* et *les Fossiles*. François de Curel donna ensuite *la Nouvelle Idole*, *l'Ame en folie* ; en 1922, *Terre inhumaine*. Il s'attaquait aux grands problèmes qui doivent tourmenter la conscience humaine. Cette œuvre reçut un tribut d'admiration, mais, pour donner la vie dramatique aux idées, il faut, comme le reconnaît Curel lui-même, « un miracle ».

Curel n'en fut pas moins l'homme qui pense et fait penser. Il était aussi le gentilhomme solitaire vivant à l'écart des villes.

On le voit rarement dans le vieil hôtel familial de la rue de Grenelle, plus souvent en Lorraine, dans son château de Ketzling. « Il vous précède sur la terrasse du château, écrit Edouard Schneider dans *les Marges* (mars 1914), et l'on s'amuse à le voir avancer au pas le plus alerte, cependant qu'un léger balancement des jambes et du corps lui donne l'allure d'un officier de cavalerie. »

Curel est un chasseur ; il promène son hôte le long des allées plantées de peupliers : son doigt montre les traces des biches et des cerfs. Dans le pays, on l'appelle « le sanglier ». « Je ne suis pas un timide, dit-il, je suis un sauvage, un indompté... Je ne vais plus à Paris que rarement... » Cet homme des bois fut élu à l'Académie au fauteuil de Paul Hervieu.

Le sanglier costumé en académicien échangea sa taverne sylvestre contre la cage vitrée de la coupole. Gloire, hélas ! éphémère.

L'auteur de *la Nouvelle Idole* n'est pas parvenu à communiquer aux foules ses méditations de penseur. Il est dangereux de porter à la scène des théories philosophiques, voire même le déterminisme.

Le populo n'y comprend goutte et les philosophes professionnels n'ont que faire de cet amateur.



FRANÇOIS DE CUREL
par A. Hepp

Marcel Prévost, confesseur des dames

L'AIMABLE morale égrillarde élaborée par Marcel Prévost, mi-échoier mondain, mi-prudhomme psychologue, fit de l'auteur des *Lettres à Françoise*, des *Demi-Vierges*, des *Nouvelles Lettres de femmes*, de *Chonchette*, de *la Confession d'un amant*, le confesseur chéri des dames. Il fournit à sa clientèle des récits troublants, lui montre des dames mûres débauchant de candides jeunes gens, des vierges chahuteuses, des amoureux inquiets, des cerceux, des héros de tripot, tout un monde exempt des vicissitudes quotidiennes et qui n'a rien à faire que l'amour. Chouchouté par la bourgeoisie, auteur à gros tirage, deux fois président de la Société des gens de lettres, décoré, riche, Marcel Prévost doit son succès à sa volonté et à sa méthode. On le dit taillé pour la lutte : « Un front et un menton volontaires et un nez court, bien planté, une tête solidement assise sur un torse vigoureux. Il respire la force, l'équilibre, la parfaite possession de soi. »

Vers 1913 l'auteur des *Demi-Vierges* donna dans la littérature nationale à la Poincaré. Son roman *les Anges gardiens* dénonçait les institutrices étrangères chargées de semer la perversion dans les honnêtes familles françaises !

Sorti de son confessionnal meublé en boudoir, Marcel Prévost ne nourrit plus aucune mauvaise intention contre la pudeur, la vertu et le mariage, et s'érigea en prédicateur. Il devint même directeur de conscience des lectrices du *Temps*.

Après la guerre de 1914, et quoique ayant conservé sa clientèle, il adopta les nouvelles coutumes publicitaires. En 1923 la librairie Stock, place du Théâtre-Français, afficha une grande pancarte :



RAYMOND POINCARÉ
(Album du vin Mariani)

Ici samedi prochain 4 juin
de 16 à 18 heures

Monsieur Marcel Prévost, de l'Académie française, dédicacera son dernier roman, *Marie des angoisses*, à toute personne qui en fera la demande. On peut se faire inscrire de suite.

Paul Léautaud, qui avait relevé malignement une faute de français dans cette affiche (« de suite » au lieu de « tout de suite »), s'indigne dans son *Journal* (1) contre ces procédés commerciaux : « Marcel Prévost, un auteur arrivé, un auteur à la mode, un auteur qui se vend, un auteur qui a fait fortune, se mettre lui aussi à s'exhiber et à dédicacer (terme impropre, une fois de plus, le mot exact est « envoi »), se livrer au premier venu?... »

Aujourd'hui, le bilan de l'illustre romancier apparaît assez faible. René Lalou ne l'envoya pas dire dans sa *Littérature française* :

« Constaté le double échec de sa carrière, c'est se montrer aussi cruel que lui-même envers le vice et la vertu dont il a tracé deux portraits calomnieux et lourds. »



MARCEL PRÉVOST
par Capiello

Autres « chers maîtres »

LA postérité n'a pas retenu non plus, il faut bien le dire, le nom de René Maizeroy, de son vrai nom baron Toussaint, arrière-petit-fils du marquis Joly de Maizeroy, et qui après avoir adopté le genre voluptueux : baisers, caresses, enivrement de la chair, avec *l'Adorée* et *la Peau*, traita des sujets militaires et substitua à ses héroïnes capiteuses une religieuse ancienne infirmière haranguant patriotiquement ses novices :

« Vous n'avez pas assisté à ces retours de guerre où les drapeaux sont en loques, où l'on ne sait plus ce que l'on crie, où

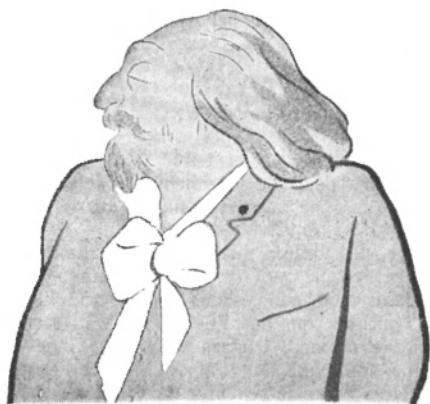
(1) *Journal littéraire*, tome IX.

l'on jette des roses et des branches de laurier aux braves soldats, où l'on pleure en écoutant les clairons... »

Tombé aussi de son socle le gentil académicien René Bazin qui, lui, dut son succès au roman honnête : *Ma tante Giron*, *Une tache d'encre*, etc., et à propos duquel Eugène Montfort, parodiant Victor Hugo, s'écriait :

*Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être.
Se dérident soudain à voir Bazin paraître,
Innocent et joyeux.*

Si Bazin resta fidèle à sa formule, Henri Lavedan, autre célébrité, oscilla du genre grivois au genre moral. En 1914 l'auteur du *Vieux Marcheur*, trempant sa plume dans une encre tricolore, devint l'un des plus effrontés bourreurs de crânes de la guerre. Le romancier Binet-Valmer, engagé volontaire, reprit du service la paix revenue, l'œil toujours fixé sur la ligne bleue des Vosges, prêcha l'ordre, la discipline et la lutte contre les pacifistes et autres bolcheviques au couteau entre les dents.



CATULLE MENDES
par Capiello

Poètes postiches

Les poètes encensés par la bourgeoisie 1900 ne font pas plus recette aujourd'hui que les romanciers du grand monde. Jean Aicard, barde méridional abondant, auteur du *Père Lebonnard*, pièce à succès, qui avait fait graver ses propres vers sur les dalles de la villa qu'il possédait dans le Var et dont on disait qu'il était le premier poète du monde par ordre alphabétique, parcourait la France, lisant ses poèmes sur les tréteaux, présidant les fêtes officielles, inaugurant des statues ou célébrant des œuvres philanthropiques telles que le Refuge des femmes enceintes. Ce fut à cette occasion qu'il s'écria :

*La patrie a besoin d'enfants... En haut les cœurs!
Laissons rire les sots, sourire les moqueurs,
L'ironie écumer sur des lèvres amères
Et sauvons l'avenir sur les lèvres des mères.*

Jean Aicard fut élu à l'Académie en avril 1894.

D'autres gloires en plâtre se sont effritées : le nom de Jean Rameau, salué comme un nouveau Victor Hugo, subsiste grâce au refrain corrosif d'une ballade de Laurent Tailhade :

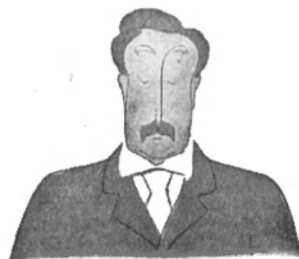
Le meilleur veau c'est encor Jean Rameau.

Eugène Manuel dont les poèmes, si l'on peut dire, sont d'une désolante platitude, dut une célébrité usurpée à ses fonctions d'inspecteur général de l'Enseignement. Dans l'espoir de recueillir ses faveurs et d'obtenir de l'avancement, les professeurs, auteurs de Morceaux choisis à l'usage des classes, s'empresaient de placer dans ces livres des poésies de Manuel, en sorte qu'après les textes des grands classiques les élèves étaient invités à admirer des vers de ce calibre :

*Puis on veut être utile étant célibataire
J'ai des sociétés dont je suis secrétaire.*

L'oubli recouvre pareillement Catulle Mendès, poète et écrivain, illustration du boulevard, qui écrivit un jour une piécette encore plus inconnue que les autres, mais la meilleure peut-être, et qui débutait ainsi :

*Sainte Lariemuche, jacte pour nos orgues
Sainte Daronne de Dabuche
Daronne très lurepque...*



ALPHONSE ALLAIS
par Capiello

Les rigolos

Sil ne reste plus que lauriers déteints des pontifes solennels de l'époque 1900 qui recherchaient les suffrages des gens du monde ou de la bourgeoisie en prenant des poses de penseurs ou en habillant leurs propos libidineux de préciosité philosophique ou de dissertations moralisantes, par contre, ceux qui ont abordé aux rives du futur sont, pour la plupart, les écrivains bohèmes, irrespectueux, ironiques, qui paraissaient commettre la grave erreur stratégique de préférer aux snobs l'homme de la rue et de se cantonner dans le rire, au risque de passer pour de simples amuseurs. Un Georges Courteline ne se rencontre point dans les salons au milieu de littérateurs bouffis d'importance. De la taverne Pousset à la Régence, au Napolitain, à l'auberge du Clou, le père des *Gaités de l'escadron*, qu'André Billy a montré porteur de son éternelle petite serviette, « le cheveu rare et plat, l'œil d'un cocher querelleur » sirotait son apéritif, jouait à la manille aux enchères, se préoccupait moins de sa gloire que de gagner aux dominos, tonitruait contre la méchanceté des hommes et leur insondable bêtise. Son cœur bon et généreux déborde de rancune contre la discipline du lycée, l'abrutissement de la caserne, l'imbécillité de l'administration, la roserie féminine, les tracasseries auxquelles l'Etat soumet le citoyen. Il se venge des amertumes par le rire. Cela nous vaut les *Gaités de l'escadron*, *Messieurs les ronds-de-cuir*, *Boubouroche* et autres chefs-d'œuvre écrits au hasard, par aventure, en refusant de se prêter à la comédie jouée par les gens sérieux.

Autre vivant, Jules Renard : un crâne pointu, deux oreilles écartées, un front large, le regard froid. Ce ne sont pas non plus les salons qui ont poussé l'auteur des *Histoires naturelles* mais le cercle des Zutistes créé par Charles Cros, poète inventeur du phonographe. Jules Renard, après audition de ses vers, fut sacré grand homme. Il l'est devenu tout à fait depuis *Poils de carotte* et son *Journal*, authentique chef-d'œuvre. Élu à l'Académie Goncourt en 1907, Renard était beaucoup plus ambitieux de gloire locale et s'enorgueillissait d'être conseiller municipal et délégué cantonal dans la Nièvre. Il se plaignait d'être beaucoup moins connu dans son pays qu'à Paris. Quand on joua *Poils de carotte* à Nevers, l'imprésario annonça que l'auteur était un enfant de la contrée et qu'il parlerait lui-même de sa pièce avant la représentation. « Eh bien ! racontait Jules Renard, il n'y eut pas un chat. Ce fut la soirée la plus désastreuse de la tournée. »

Après sa mort, en 1910, Lucien Descaves et Edmond Rostand sollicitèrent du ministre Doumergue un bureau de tabac pour la veuve de l'écrivain. Mille regrets ! Mme Renard ne possédait aucun titre à cette faveur ! Lucien Descaves, heureusement, eut une inspiration : il ajouta que Jules Renard était maire de Chitry-les-mines et qu'il collaborait régulièrement à une petite feuille démocratique et sociale : « Que ne le disiez-vous tout de suite ! » s'écria le ministre. La veuve de Jules Renard obtint un bureau de tabac de deuxième classe, avec promesse d'avancement (1) !

Alphonse Allais, dont la prose est devenue un des plus grands crus de l'humour français, débarquait de Honfleur où, lorsqu'il rencontrait son instituteur, il provoquait des rassemblements en ameutant la foule autour du pédagogue qu'il saluait avec des transports de reconnaissance :

« Voilà celui qui m'a fait ce que je suis ! C'est à cet humble, à ce chétif éducateur de mon enfance que je dois la haute situation que j'occupe et le prestige de mon nom. » Ce Normand aux joues cramoisies, à l'œil bleu, portant barbe et cheveux roux, jeta tout bonnement l'ancre, dès son arrivée à Paris, au « Chat Noir » de Rodolphe Salis où, grâce à lui, se déroulèrent des événements singuliers et les plus cocasses aventures, conçues et exécutées avec un sérieux imperturbable.

Avec le même flegme de « contremaître anglais », ainsi que le disait l'aimable Jane Avril, Allais publiait ses *Œuvres anthumes*,

(1) LUCIEN DESCAVES : *Mémoires d'un ours*.



TRISTAN BERNARD
par Jean Veber

les consciences de vos contemporains pour ce qu'elles valent et revendez-les pour ce qu'elles s'estiment.»

L'humour d'Alphonse Allais est une défense contre l'absurdité de la vie, une révolte contre le monde et ses lois. Il a influencé Max Jacob, Jean Cocteau et bien d'autres, mais l'œuvre de ce même Normand fait plus que jamais exploser ses bombes au nez des cuistres et des imposteurs.

Sur les décombres de la littérature mondaine fleurit encore Tristan Bernard, sa barbe noire, l'oreille aux aguets, fervent de rings de boxe et de vélodromes, mais en pur philosophe. Michel-Georges Michel le surprend dans sa bibliothèque, monté sur une échelle où il semble passer sa vie :

« Mon seul sport », dit le père de *Triplepatte*.

Ses distractions favorites, il les énumère dans un questionnaire pour gens de lettres : car anglais ; poker ; sabre de cavalerie.

Au paragraphe profession : étudiant.

Les « mots » de Tristan Bernard ont été suffisamment ressassés. Il en est un digne de figurer parmi les paroles historiques. Arrêté par les Allemands à Cannes pendant la guerre et déporté avec sa femme à Drancy, il déclara : « Jusqu'à présent nous vivions dans l'angoisse, maintenant nous allons vivre dans l'espoir. » Sous cette barbe ironique et nonchalante se déguisait le respect de la vérité, une tournure d'esprit désabusée mais sans amertume, et enfin une humanité profonde. L'auteur de *l'Anglais tel qu'on le parle* et des *Mémoires d'un jeune homme rangé*, pour ne citer que les œuvres qui le rendirent célèbre, restait lui-même alors que des romanciers huppés se creusaient la tête pour produire des choses volontaires et artificielles.

On en dira autant de Courteline, d'Alphonse Allais, de Jules Renard. Les humoristes de la Belle Epoque sont à l'épreuve des années parce qu'ils sont restés simples et naturels. Leur style ne fait pas de ronds de jambe, ne s'embarlificote pas de minauderies prétentieuses. Il est sans fioritures, clair, vif et ironique. Aucune ride !

Il est à noter aussi que le gibier tiré par les maîtres de l'humour ne gîte point dans les salons du faubourg Saint-Germain mais dans les cafés, dans la rue, parmi le vulgaire et honnête populo, espèce plus commune mais aux réactions beaucoup plus spontanées et franches que celles des mannequins à monocle et des baronnes chichiteuses des romanciers mondains. Courteline prend les brasseries pour terrain de chasse. Alphonse Allais emplit son carnier à Montmartre. Georges Feydau, l'un des auteurs aujourd'hui les plus joués, noctambule de l'Américain à Pousset, du bar de la paix à Maxim's où il prend dans son champ de tir une extravagante faune de fêtards et de bons poivrots, tel le fameux Maurice Bertrand qui donne ces judicieux conseils à un jeune homme éméché : « Vou-as-tu, petiot, la mesure, tout est là... Voui, tout est là... On boit, c'est naturel... On boit encore, ça va... mais faut être raisonnable... Quand on est saoul, ça suffit (1) ! » La patrouille nocturne de Feydau dure jusqu'au matin. Une fille l'aborde-t-elle sur le trottoir, avec l'invite rituelle : « Viens t'amuser ! », il répond, pour ses amis : « Mais je ne m'ennuie pas ! »

Là-dessus, il rentre chez lui... pour travailler.

Aux antipodes, lui aussi, du genre empesé et du style tailleur pour dames, Aristide Bruant, dont les poèmes et les chansons se portent plus gaillardement aujourd'hui que les compositions versifiées des Jean Aicard et des Jean Rameau, avait annexé à son domaine les vagabonds, les filles, les souteneurs, les assommeurs,

les maisons de force et de correction, les quartiers louches. Bruant avait pris parti pour les purotins et la pègre contre les richards. Ceux-ci, loin de s'en offusquer, montaient au cabaret du « Mirliton » qui, en 1885, avait pris la place du premier « Chat Noir », au numéro 84 du boulevard Rochechouart. Le chansonnier dans sa tenue légendaire : large chapeau jetant des ombres sur ses traits réguliers, chemise rouge, veston noir, culotte de velours passée dans les hautes bottes, engueulait pour leur contentement les gens copurchics accourus pour s'encanailler. Il étonna fortement le peintre Dignimont, amené dans son jeune âge au « Mirliton » par un de ses oncles boucher et son honorable épouse, en proférant ces déclarations insolites :

« Acré, les gars, v'là l' loucherbem du quartier... avec sa... vache (1) ! »

Pourtant le succès de son cabaret n'était pas dû qu'à ses invectives. Le chantre des filles et des escarpes a mis dans ses poèmes un accent tendre et désespéré, en dépit de leur brutalité et de leur violence, qui envoûte et impose à la mémoire des refrains célèbres tels que *A Saint-Lazare* ou *A la Roquette*.

La littérature des beaux quartiers dédaignait Aristide Bruant comme elle regardait de son haut Alfred Jarry, qui connaissait la misère et la faim dans son galetas perché au cinquième étage de la rue de Tournon ou de l'Echaudé-Saint-Germain. Ce petit homme au visage blafard, portant des culottes de cycliste, fuyant la prostitution quotidienne dans la rébellion et l'extravagance, s'est révélé un génial précurseur en inventant son *Père Ubu*. Le monstrueux Guignol affublé d'un masque à trompe d'éléphant annonçait les futurs masques à gaz à l'usage des militaires et des civils. Le fantoche extravagant des décernelages et de la pompe à phynance, le pantin phénoménal, tyran poltron et avare, vaguement philosophe et hypocritement cruel, en qui se rencontrent le despote, le dictateur à bottes, le Tartuffe et le tortionnaire, est la magistrale préfiguration de notre époque sanguinaire et absurde où de nouveaux matamores, flanqués de policiers, de flics et de gendarmes, mènent le monde à coups de trique avec perspective d'une intégrale pulvérisation par bombe atomique, au nom, comme il se doit, de la paix et de la liberté.

Il apparaît ainsi que les écrivains dénommés « rigolos » sont des moralistes beaucoup plus sérieux que les romanciers psychologues patentés et dorés sur tranches. Les premiers ont survécu aux seconds.

La leçon est sans doute à retenir pour maintes divinités littéraires et raseurs solennels du temps présent !

(1) Francis Carco : *La Belle Epoque au temps de Bruant*.



ARISTIDE BRUANT
par Alfred Le Petit



ALFRED JARRY
par Nadar

(1) MAX AGHION : *Hier à Paris*.

MISE AU POINT

ALAIN-FOURNIER

par Pierre Darrigrand

Le *Grand Meaulnes* est devenu la référence automatique à toute œuvre nostalgique, à tout livre sur l'adolescence. Recherche de pureté, pureté retrouvée, désir d'aventures, aventure du désir, ce sont les thèmes qu'on a voulu voir dans ce livre, ceux qui font rêver, qui donnent envie de refaire le *Grand Meaulnes* à bien des jeunes gens ambitieux d'entrer en littérature.

Alain-Fournier a fait un roman touchant, assez maladroit, dans lequel la poésie s'impose par moments, un roman comme on ne sait plus en faire, dont le succès doit une bonne part au tragique destin de l'auteur, tué dès les premiers jours de la guerre, en septembre 1914.

Le *Grand Meaulnes*, c'est un peu l'histoire d'Alain-Fournier qui rencontra à dix-neuf ans « la jeune fille la plus belle qu'il y ait peut-être jamais eu au monde », lui parla une fois et la chercha longtemps pour apprendre un jour qu'elle s'était mariée, qu'elle avait des enfants. Yvonne de Galais, le grand amour de Meaulnes, c'est elle. C'est l'amour inventé, l'amour fabriqué. C'est le jeu du « Fais-moi souffrir ». Qui ne l'a pas joué à cet âge-là ? Le jeune homme écrivit son livre en grande partie pour faire connaître à celle qu'il aimait de très loin son amour et sa ferveur.

Depuis bientôt cinquante ans, les maîtres à sentir nous assurent que le *Grand Meaulnes* est le livre de la jeunesse. Je ne sais pas si les jeunes de 1961 le lisent toujours, mais il est inscrit aux programmes scolaires. On en fait l'exégèse, on en découvre des analyses compliquées. Il ne doit plus être mis en doute que c'est un chef-d'œuvre. Le doute existe pourtant sérieusement.

Non que ce soit un mauvais livre, loin de là. On peut y trouver un certain charme, en particulier dans la description vaguement surréaliste de la fête au cours de laquelle Augustin Meaulnes, perdu chez des étrangers, découvre sa belle amie, celle qu'il épousera plus tard, et qu'il quittera.

Mais Alain-Fournier n'a pas su faire admettre la convention. Son climat n'est pas entièrement irréel. Il faut choisir entre la terre-à-terre et le magique; le lecteur fait l'ascenseur entre le rêve et la réalité. En lisant ce livre à dix-huit ans, on se dit qu'on comprendra plus tard, qu'il y a un domaine réservé à ceux qui ont vécu l'amour de très près. En le lisant plus vieux, on se dit que Meaulnes ne sait pas ce qu'il veut, que sa conception de la poésie et de l'aventure est fautive parce que toute furtive et impuissante. Gustave Lanson écrivait dans *le Matin* : « Cette fantaisie... est d'une invraisemblance d'autant plus choquante que ce conte bleu qui devrait se

passer dans un pays de rêve, hors du temps, prétend s'insérer dans la vie réelle et contemporaine. » Henri Valotton accuse Lanson de « n'avoir point saisi de quoi il s'agissait ». Au contraire, pour une fois, ce dernier avait raison. La poésie d'Alain-Fournier est trop volontaire, elle devient systématique, à coup d'étangs et de brume. Par instants, elle a un côté maladif, elle se transforme en une sorte de refus de la vie, de refus de toute joie, cette joie qu'il a tant cherchée. Il y a là quelque chose de débilitant, de vieux avant l'âge. A cet égard, la *Correspondance* entre Fournier et Jacques Rivière est révélatrice. Pleine de phrases creuses et emphatiques, elle montre deux hommes désemparés, cherchant leur voie, tournant en rond. Elle est assommante. Elle n'a pas cette

simplicité de style qui est une des principales qualités du *Grand Meaulnes*.

D'autre part, le roman est déséquilibré par l'inconsistance de François Seurel, le narrateur. Celui-ci est complètement dépassé par les événements. Les passages où il est seul en scène, sans Meaulnes, sont nettement ennuyeux. Son personnage, qui devrait vivre l'aventure de son ami, ne fait que la subir et n'apporte rien au récit; il le ralentit.

L'univers du livre est un univers paysan. Il ne faut pas oublier qu'Alain-Fournier était d'origine berichonne. Son œuvre se passe en Sologne, pays plat et brumeux, aux sentiers étroits, aux esprits secrets. Elle en a subi profondément l'influence. Le *Grand Meaulnes* est avant tout un roman paysan. Le langage s'en ressent, les paysages, les maisons, les vies, en ont toutes les caractéristiques. Le succès du livre, c'est aussi un succès d'exotisme. Il est lu par des citadins qui frémissent à l'évocation de la nature et de l'existence des paysans. Pour vivre l'aventure de Meaulnes dans une ville, il faudrait y mettre de la bonne volonté. Le roman paysan

aura toujours une clientèle fidèle, c'est heureux. Mais le mélange de la terre et du rêve n'est pas très cohérent.

Mme Simone a fait dernièrement des révélations intéressantes sur les relations amoureuses qui se nouèrent entre elle et Alain-Fournier. Cet aimable péché de jeunesse a remis le *Grand Meaulnes* à l'ordre du jour. Aussi donnerai-je un conseil au futur jeune lecteur de ce roman : lisez-le à vingt ans et demi, le lendemain du jour où vous aurez perdu votre innocence dans les bras d'une inconnue, le quinze juin, à deux heures du matin, au clair de lune, en Sologne, dans une prairie bordant une forêt. Vous pleurerez. Bien se couvrir, les nuits sont fraîches.



ALAIN-FOURNIER
l'auteur du *Grand Meaulnes*

Si "CRAPOUILLOT" vous plaît, n'hésitez pas à vous abonner !



Photo allemande : Les « feldgrau » canardent les poilus qui avancent en tirailleurs

QUATRE BEST-SELLERS DE LA GRANDE GUERRE vus par NORTON CRU

Témoins, de Jean Norton Cru, « essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928 », fut imprimé en 1929 à compte d'auteur et diffusé par « Les Etincelles », maison d'édition fondée par Marcel Bucard avec le million que lui avait baillé son ex-patron, François Coty. Mis à prix la somme considérable de 100 francs, cet étonnant ouvrage tiré à 1 000 exemplaires fut épuisé en quelques jours (1). En dépit de ce succès. Témoins, qui écrivait durement certains best-sellers, ne fut jamais réimprimé par suite de la solidarité des éditeurs et se trouve très difficilement. L'originalité de Cru consistait à fonder son jugement non sur la valeur littéraire des œuvres, mais sur leur véracité. Nous pensons intéressant de reproduire les critiques de Norton Cru sur les quatre plus grands succès de vente des livres de guerre de 1914-1918.

RENÉ BENJAMIN

René Benjamin, d'après Cru, aurait passé « peut-être quelques jours » au front au début de la guerre, dans une unité d'infanterie, le 301^e; en 1915, il serait devenu convoyeur, chargé d'accompagner des wagons de matériel des ports de mer au voisinage du front. « La partie de ses livres qui décrit le front de combat révèle une ignorance si grande des faits les plus connus du dernier des poilus que l'on peut en déduire ceci : René Benjamin a pu approcher du front, il ne semble pas y être resté si peu que ce soit. » Benjamin a publié cinq livres sur la guerre. Le premier, *Gaspard*, remporta le prix Goncourt pour 1915.

La faveur du public, au moins pendant la guerre, a consacré *Gaspard*, en a fait une sorte de classique de la littérature front. C'est à ce titre, si peu justifié qu'il soit, que nous l'examinons ici. Il n'est pas dans notre programme d'analyser sa valeur littéraire, sa valeur de roman. L'œuvre eut un grand succès lorsqu'elle parut à la fin de 1915; non seulement elle obtint le prix Goncourt, mais elle se vendit beaucoup et atteignit très vite la centième édition. Aujourd'hui encore elle ne le cède qu'au *Feu* et aux *Croix de bois*, dépassant de beaucoup avec ses cent soixante-huit éditions le succès des œuvres suivantes. Des quelque trois cents volumes que nous analysons, il n'avait été publié qu'une douzaine lorsque *Gaspard* parut, et dans cette dou-

zaine il n'y avait pas de roman. Voilà une première cause de succès. En outre, Benjamin créa le type du soldat pittoresque, Parigot hâbleur, débrouillard, qui parut aux yeux d'un public ignorant incarner des vertus militaires remarquables dont la principale était la confiance, celle du soldat et celle qu'il inspirait au lecteur. Il est certain qu'aucun livre n'était moins fait pour révéler au public ce qu'il ne savait pas : les difficultés de la victoire, les moyens sanglants et inefficaces employés pour l'obtenir, le scepticisme des combattants au sujet de toutes les idoles de l'arrière. *Gaspard* fut le livre d'un public maintenu dans l'ignorance de la situation militaire par cette censure du début, si stricte, si intransigeante. Paru un an plus tard, son succès eût été douteux, deux ans plus tard, il aurait passé inaperçu.

Sur un point, *Gaspard* est plus vrai que le *Feu* : le héros parisien seul parle l'argot, un argot légitime, pris sur le vif; ses

(1) Voir, dans le tome II des *Mémoires d'un Parisien*, à paraître à l'autonne, le chapitre « Norton Cru et la vérité sur la Guerre ».

camarades ont un langage normal. Dans *le Feu* tout le monde parle un argot artificiel, tiré d'un carnet où l'auteur a dû collectionner les expressions les plus forcées, les plus rares et qui produisent l'effet le plus baroque lorsqu'elles sont entassées; autant que la phrase peut en contenir. Benjamin a aussi vu plus juste que beaucoup d'autres auteurs au sujet de l'emploi des mots « poilu » et « Alboche » qui sont deux mots que je connaissais avant la guerre. Poilu était synonyme d'individu, type, pékin, et Alboche était seul connu en août 1914; son abréviation Boche l'a progressivement remplacé entre septembre et décembre 1914. Ceux qui, dans le récit des combats d'août, font usage du mot Boche commettent donc un anachronisme et donnent la preuve qu'ils rédigent leur récit sans notes, avec un vocabulaire *a posteriori*. Ce qui le confirme c'est que tous les récits du début, faits d'après un carnet bien tenu, emploient successivement le mot Alboche pendant les premiers mois. Benjamin est donc dans le vrai quand il l'écrit (p. 11, 24, 28, 41, 52, 53, 57) et quand il n'emploie Boche que plus tard (p. 71, 76, 89, 91, etc.). Cet éloge que je fais de l'auteur prouve son talent d'observer le langage des gens.



RENÉ BENJAMIN

Quant à son talent d'observer les faits, les faits de guerre, on peut le caractériser de deux façons : ou bien Benjamin a vu le front et n'a aucun talent d'observation, ou bien il a ce talent, mais n'a rien vu du front. Dans un cas comme dans l'autre la valeur documentaire du livre est nulle. Pour le prouver nous allons examiner les soixante-neuf pages qui seules ont trait au front, à la vie du combattant. « En cinq minutes le régiment disparut dans ces petites cases noires et brunes qui allaient rouler deux mille hommes jusqu'à la frontière » (p. 34). Il fallait un train pour transporter un bataillon, il n'est aucun poilu qui ne sache cela. — Gaspard est cuisinier et à cette époque de cuisines par escouades il semble être le seul cuisinier de la compagnie. Pour la viande, il va se faire donner ses rations aux autobus du ravitaillement des grosses unités (p. 47, 58, 59). — Le capitaine prend sur lui de détacher sa compagnie de la colonne en marche, l'arrête dans un village et lui fait distribuer un tonneau de vin (p. 78-79). — En sentinelle aux avant-postes, Gaspard se laisse prendre à la ruse d'une jeune Française « au visage doux et ingénu », espionne qui cache deux pigeons dans son corsage (p. 89-95). — « On vit surgir une poignée de chasseurs à cheval qui sortaient de la fournaise et venaient de sabrer dans les uhlans. Ils venaient, à deux cents, d'en massacrer quinze cents des autres, et ils restaient à trente, pas plus, mais ils étaient superbes à voir » (p. 95). — Ils ont amené des chevaux de uhlans : « Ah ! les sales gueules qu'ils ont ! » Comme c'était vrai... ils ne regardaient pas, ils avaient l'air serviles... de vrais Teutons; des chevaux boches, haïssables (p. 96). — « Le régiment déboucha dans un vaste champ... où deux cents des nôtres, trois jours avant, s'étaient fait surprendre et tuer jusqu'au dernier par une division de uhlans éclaireurs tombés là en trombe avec lances et revolvers » (p. 102). — En marchant au feu, le régiment trouve notre artillerie en avant, sans soutien, sans infanterie devant elle (p. 103-104). — L'artillerie ennemie voit un blessé isolé et lui tire un obus qui l'ouvre en deux (p. 119). A l'ignorance des faits s'ajoute l'ignorance de ces termes techniques que tous les poilus connaissent : « L'ennemi élargissait son tir » (p. 106). L'ennemi étendait son tir » (p. 127). Le capitaine commande : « Quatre par quatre » (p. 109). Gaspard ignore le sens des mots *inapte* et *entérite* (p. 222-223). L'auteur n'a pas l'air de se douter que ces deux mots font partie du vocabulaire journalier de l'armée et que les illettrés eux-mêmes les connaissent.

La seconde campagne de Gaspard, dans les bois de la Gruerie,

fut bien courte : « Sa campagne d'hiver avait duré juste vingt-deux heures » (p. 234). Elle consista en une attaque qui est ainsi décrite : « On reçoit l'ordre de se tenir prêt à l'attaque et de mettre baïonnette au canon... La tranchée est dure à escalader... on marche gravement avec des yeux qui cherchent les balles... quelques hommes s'effondrent, mais leur chute en avant est suspendue par l'arme qui glisse et se fiche en terre, en sorte que le soldat tombe dessus, arrêté, empalé... L'ennemi était à trois cents mètres; ils le virent surgir de terre par petits paquets d'hommes qui se rejoignaient, formaient une muraille en marche... Le mur allemand devenait plus noir et plus proche... On distinguait maintenant les casques à pointe. On ne tirait plus et les hommes sans un cri marchaient toujours gravement des deux côtés. Mais quand les deux troupes furent proches de cinquante mètres... on les vit s'incliner l'une à droite, l'autre à gauche, en un mouvement tournant... Il fallait se tâter d'abord, se regarder, prendre le temps de se haïr ils faisaient comme des chiens qui se flairaient et tournent avant de se sauter à la gorge » (p. 280-281). Gaspard est blessé et en pleine mêlée « deux brancardiers le prirent vivement, l'un sous les reins, l'autre par les aisselles » (p. 283). Je ne m'en vais pas expliquer à ceux qui ne le voient pas que chaque notation de cette scène est une farce. Ce sera le devoir de tous ceux qui s'occuperont plus tard du sujet de s'informer à l'aide des descriptions justes qui ne manquent certes pas. Mais il faut retenir ceci : ces calembredaines ont été prises au sérieux et se sont vendues à 168 000 exemplaires. Qu'on n'aille pas après cela juger de la qualité d'un livre de guerre d'après sa vente.

Pour la majorité du public, et des critiques aussi, avouons-le, le succès de vente est le principal argument en faveur du *Feu* et des *Croix de bois*. Sans qu'ils le mentionnent, on voit bien que pour eux c'est l'argument péremptoire. Ayons donc le courage d'adopter un critérium plus digne et plus intelligent. Prenons le *Jusqu'à l'Yser* de Max Deauville, dont la première édition ne s'est pas vendue, lisons-le, et nous serons vite convaincus que les trois grands succès de librairie : *le Feu*, *les Croix de bois* et *Gaspard*, mis ensemble, ne valent pas le chef-d'œuvre belge, et que ce sera l'opinion de l'avenir (1).

(1) « J'aurais pu citer un cas plus frappant : le petit volume de Dongot (le peintre Valdo Barbey), pure merveille, dont il ne s'est pas vendu 40 exemplaires. » N. C.



GÉNÉRAL 1915

HENRI BARBUSSE

Henri Barbusse, qui n'avait jamais été soldat, s'est engagé en août 1914, à quarante et un ans; il arriva au front, au 231^e R.I., en décembre 1914 et fut successivement soldat de 2^e classe, brancardier de compagnie, puis brancardier du régiment. Le *Feu*, journal d'une escouade, fut publié en feuilleton dans l'Œuvre à partir du 3 août 1916, puis en livre fin 1916 chez Flammarion et remporta le prix Goncourt.



BARBUSSE

des journalistes et des romanciers. Barbusse lui-même a répété sur tous les tons qu'il est le champion de la vérité sur la guerre, que seul il a eu l'audace d'être sincère. Est-ce naïveté? ignorance? outrecuidance? Qu'on lise en particulier sa préface d'une édition spéciale du *Feu*, septembre 1917, répétée dans *Paroles d'un combattant* (p. 43) où le mot *vérité* se rencontre huit fois en deux pages. Sa vérité, Barbusse la retrouve dans le livre de R. Lefebvre et Vaillant-Couturier dont il a écrit la préface : « Œuvre de réalité... vraie guerre... vérité... vouloir être sincères... la guerre telle qu'elle fut... la sincérité... la véracité... les livres de vérité sont aussi des livres de justice. » (*La Guerre des soldats*, p. V-VII.)

Barbusse a-t-il donné la psychologie vraie du poilu? Comment le pourrait-il? Ses personnages, comme ceux de Zola, n'ont aucune psychologie, ce sont des fantoches, ils n'ont qu'un extérieur; le domaine des sentiments, des émotions, est exclu de leur nature. On ne peut pas compter le sentiment qui pousse Farfadet et Lamuse vers Eudoxie; d'ailleurs il ne nous éclaire point sur les sentiments du front. Il n'y a que la haine des embusqués sur laquelle Barbusse s'est appesanti qui offre un semblant de psychologie. Mais le poilu éprouvait des sentiments bien plus forts contre la guerre, contre le danger. Barbusse n'a pas tenté de décrire cet amour éperdu de la vie, ces regrets pour un soleil qu'on ne verra peut-être pas briller demain. La peur sous le bombardement, l'angoisse avant l'attaque, l'appréhension perpétuelle d'un lendemain plein de surprises, on n'en voit nulle trace. Ne les aurait-il jamais éprouvées? Mais alors, quel sens a son témoignage? Fidèle à son modèle, Dorgelès nous offre la même carence, le même vide où nous devrions trouver l'essentiel de la vérité et ce que le public (et même le chef) ignore le plus. Barbusse n'a pas pu peindre l'âme du poilu, il ne voit que sa vie matérielle. A-t-il au moins été exact dans les faits? C'est ce que nous allons examiner en commençant par le *Feu*.

L'odeur des pieds de la relève qui passe « m'a réveillé, tellement ça me faisait mal au nez » (p. 9). Dorgelès s'est empressé d'imiter cette erreur de civil. J'ai bien des souvenirs de souffrances et d'inconforts aux tranchées, mais aucune de cette nature. — J'ai vu enlever les bottes des morts du jour ou de la veille. Barbusse veut un plat plus corsé : le cadavre est si ancien que lorsque le poilu tire « les jambes du macchab se sont décollées aux genoux... il a fallu vider les jambes et les pieds de d'ans... on enfouissait notre abatis dans la botte et on en retirait de l'os, des bouts de chaussettes et des morceaux de pieds » (p. 15-16). — Ce ne sont pas des poilus, ce sont des pithécanthropes; ils ont d'ailleurs presque tous la croix de guerre (p. 34 à 201), à une époque où on la donnait chichement. — « Pas de profession libérale parmi ceux qui m'entourent... Nous sommes des soldats combattants, nous autres, et il n'y a presque pas d'intellectuels... » (p. 19). — Tu sais avec quoi j'ai mijoté la tambouille? Avec un violon qu'il avait trouvé dans la maison... D'autres fois il s'est servi des queues de billard... Après, les fauteuils du salon qui étaient en acajou y ont passé en douce (p. 33).

— Moi, j'en ai tué (des Boches), dit Tulacque. Il y a deux mois il en a aligné neuf avec une coquetterie orgueilleuse devant la tranchée prise (p. 35). — Un colonel prussien qui avait une couronne de prince et un blason en or sur ses cuirs... j'y ai balancé de toute ma force un coup de pied au cul. Mon vieux, il est tombé par terre, à moitié étranglé (p. 35-36). — Le vague-mestre! C'est un haut et large homme... de mise confortable et soignée comme un gendarme... il appelle les caporaux aux lettres » (p. 41). Inexact : on ne voit jamais le vague-mestre réglementaire aux tranchées. Les lettres sont apportées en ligne par un *liaison*, vague-mestre de compagnie. — « Hue! dit le caporal » (p. 330). Ce commandement est nouveau pour moi, mais quand on dépeint des brutes au lieu de poilus, il faut des commandements *ad hoc*. — Lamuse n'est-il pas un animal? C'est « l'homme-bœuf » (p. 9). Lamuse fait meuh... meuh... (p. 64). Ses lèvres remuent... meuh... meuh... » (p. 212-213). — Au cantonnement c'est dans un chenil qu'on les loge (p. 73 et 91). — Pour montrer les souffrances d'une étape, Barbusse écrit dans le même tiers de page : « Un vent âpre d'hiver flagelle la peau... La région que nous traversons dans la matinée torride... » (p. 68). — Notre hôtesse a des soldats à sa table : les infirmiers des mitrailleurs » (p. 80). Je ne connais pas cette spécialité (à cette date). — « On cria : Marche! » (p. 124). Rassemblement. Marche! » (p. 236). De même dans *Clarté* : « En pleine nuit on dit : Marche! » (p. 104). On dit parfois *En avant!* tout court, jamais *Marche!* tout court. — Barbusse et Poterloo assis sur une poutre près du Cabaret Rouge (p. 165), assis plus tard sur la route de Souchez à Carency (p. 172), musent, rêvent et causent à loisir, comme si l'ennemi venait de signer une trêve. — Poterloo, avec la connivence des Boches, va voir sa femme à Lens (p. 169-171). A Lens on craint si peu les obus français que la ville est pleine de civils et qu'on y voit des scènes d'intérieur paisible, comme à cinquante kilomètres des lignes (p. 170). — Les poilus marchent en file indienne serrée, dans le boyau, Barbusse emboitant le pas à Poterloo : un obus arrive et sans toucher les autres cueille Poterloo : « J'ai vu son corps monter, debout, noir, les deux bras étendus de toute leur envergure, et une flamme à la place de la tête » (p. 181). — Cette ascension plut à Barbusse, il la répéta dans *Clarté* avec plus d'imagination : « Dans le réseau de fil de fer de nombreux corps étaient pris comme des mouches... Un se désagrégeait sans doute depuis longtemps, soutenu par ses vêtements... Le vent s'éleva... le soldat fut emporté par le vent en fragments immenses, enterré dans le ciel » (p. 132-133). — On trouve Eudoxie, amoureuse d'un poilu, morte depuis un mois, toute droite, en première ligne, dans une tranchée comblée. Lamuse qui l'a aimée se trouve contraint, on ne sait pourquoi, d'embrasser ce cadavre décomposé : « Je l'ai serrée contre ma poitrine sans le vouloir, de toute ma force... comme je l'aurais serrée autrefois si elle avait voulu » (p. 213-214). On sait comment Dorgelès, fasciné par cette trouvaille, se l'est appropriée en la transposant. — Les quatre *cristots* font la cuisine de la compagnie dans la tranchée de deuxième ligne (p. 215). — Le Boyau International dont une partie est à nous, l'autre à l'ennemi, n'a aucun obstacle, aucune barricade ni chez nous ni chez *cur* » (p. 220). — Les Allemands portent le casque à pointe, plus de deux cents pages après le début du récit qui est daté de décembre 1915 (p. 218-220). — Les obus donnent l'image de la « colonne de feu et la colonne de fumée » (p. 6 et 225), preuve que chez l'auteur les souvenirs de lecture l'emportent sur les souvenirs visuels. — Barbusse regarde « la cote 119, à cinq ou six cents mètres devant nous » (p. 225)... pendant que la batterie de 75 qui est à cent mètres derrière nous continue ses glapissements » (p. 229). C'est d'une fameuse audace cet emplacement de batterie à 600 ou 700 mètres de la cote 119. — Les 120 longs sont à 1 000 + 500 mètres de la cote 119 (p. 235). — L'escouade voit des obus de 120 en plein vol, non pas en se plaçant dans l'axe du tir où l'on peut en effet distinguer l'obus fuyant devant soi, petit disque qui va se rapetissant, mais par une vue de profil, « une petite masse noire fine et pointue comme un merle aux ailes repliées qui du zénith pique le bec en avant en décrivant une courbe » (p. 229). Ce fait entre bien d'autres prouve que l'expérience de Barbusse consiste surtout en récits entendus qu'il n'a pas compris. — Le bruit de l'obus

est comme « le long hululement pénétrant qu'exhale la sirène d'un bateau en détresse sur la mer... » — Un lourd paquet d'ouate verte... Cette touche de couleur nettement disparate... c'est des gaz asphyxiants (p. 230). — Devant une tranchée de deuxième ligne « il y avait... des formes allongées... un rang de soldats fauchés », qui sont des morts anciens. — Les balles allemandes ont des pointes de cuivre (p. 237). — A cette date Barbusse parle des « manches de grenades » (p. 241). — Par une nuit noire, « la lune est cachée dans la brume... Je mets la face au créneau (p. 240-241). Je regarde au créneau » (p. 242). Et Barbusse nous décrit les détails topographiques qu'il peut apercevoir à travers cette étrange lunette. Même fait dans *Clarté* : « Le lieutenant me posta devant un créneau. Il me fit mettre la figure au trou et m'expliqua... M'approchant du créneau, j'écarrillais les yeux à travers la nuit ennemie, la nuit insondable » (p. 108). Ici Barbusse n'a pas de chance dans ses efforts pour nous prouver qu'il a été poilu. A-t-il seulement été guetteur la nuit? A-t-il vu un guetteur utiliser son créneau par une nuit sans lune(1)? Les cadavres de Lamuse, de Barque, de Biquet, d'Eudore ont été ramenés. Sait-on pourquoi? Pour en faire un tas dans la tranchée. « Il y a quatre nuits qu'ils ont été tués ensemble... Ils se décomposent là tout près de nous (p. 244). Le soir on a creusé une sape pour atteindre l'endroit où ils étaient tombés. Ce travail n'a pu être exécuté en une nuit; il a été repris la nuit suivante par les pionniers » (p. 246). On ne dérange pas les sapeurs pour aller recueillir des cadavres gisant sur le *bled*, atteints après deux nuits de sape. Et si jamais on se donnait cette peine, ce ne serait pas pour les laisser pourrir ensuite en tas dans la tranchée. Dans *Pézar* (p. 174), on ramène le corps du lieutenant Fairise à l'aide d'une sape, mais il est seul, très rapproché, le travail est fait par ses hommes et c'est pour transporter le corps à Clermont où il a été enseveli. — Les officiers sont munis de « longues-vues » (p. 249). — Pour aller à l'attaque on commande : « Alerte! En armes! » (p. 261 et *Clarté* p. 128). — Les hommes, voyant les gradins de franchissement, ignorent leur usage (p. 262). — Le commandant va à l'attaque « en petite tenue » (p. 264). Avouons que la grande tenue eût été gênante! — L'escouade escalade le parapet lorsque le caporal en donne l'ordre (p. 265). — « Un cadavre brûlait, tout noir, avec une nappe de sang vermeil qui grésillait sur lui » (p. 267). — Au moment où les premiers poilus sautent dans la tranchée ennemie, « une salve terrible nous éclate à la figure » (p. 273). — La tranchée prise est « un long glacier de cadavres »; — les poilus armés de pioches tâchent de faire ébouler les abris sur les ennemis (p. 275). — « Je pousse, pour passer, un torse dont le cou est une source de sang gémissant... — On stagne, on piétine... Alors, qu'est-ce qu'on a à faire maintenant? (p. 276). Qu'est-ce qu'il y a à faire maintenant? Rien. On demeure là, pêle-mêle. On s'assoit... et l'attente infinie qui recommence (p. 277). On est tranquille, on est seuls... On se groupe, on s'accroupit. Quelques-uns... vaguent... les bras ballants... J'erre au milieu de ce sombre tohu-bohu » (p. 278). Barbusse, qui n'a jamais fait d'attaque, ignore que la prise d'une tranchée est suivie d'une période d'activité intense pour mettre en état de défense un ouvrage orienté à rebours et que la contre-attaque va submerger dans peu de temps. Aussi insiste-t-il pendant trois pages sur le désœuvrement, l'oisiveté, l'ennui des vainqueurs. — Un poilu tire un coup de fusil sur un camarade pour le blesser, le faire évacuer, éviter qu'il ne soit tué (p. 277). — Des troupes qui vont continuer l'attaque passent dans la tranchée prise et « s'en vont vers le Nord » (p. 283). — Pépin, un de l'escouade, a saigné des Boches, « et bien proprement saigné, j' peux l' dire, moi que j' suis établi boucher dans la banlieue parisienne » (p. 287). — Une blessure fraîche mouille le cou d'un corps presque squelettique. C'est un rat... (p. 291). — Par terre, le pied décolle d'une gangue de sang durci des baïonnettes françaises faussées, pliées, tordues par la puissance du choc (p. 294). On connaît la scène renouvelée du déluge qui termine le roman. Or ce même jour, traversant le champ glaiseux entre les tranchées, l'escouade rencontre ce charroi qui n'est pas sur la route, mais bien dans les terres : « Des véhicules nous croisent à grand bruit et à grand éclaboussement. Les avant-trains d'artillerie... les camions automobiles... » (p. 331) [2].

A mesure que la guerre s'éloigne les souvenirs de Barbusse s'effacent, il oublie les informations tirées des poilus qu'il a su faire parler : *Clarté* est plus légendaire que *le Feu*, l'épisode des *Enchaînements* est plus légendaire encore que celui de *Clarté*. Le

(1) « Même par les nuits les plus claires on ne pouvait rien voir par le créneau. » N. C.

(2) A propos des attaques en formations denses que décrit Barbusse, Norton Cru fait remarquer qu'« il suffirait d'une dizaine de mitrailleuses espacées tirant à cadence rapide pour couvrir par terre un million d'hommes en quelques minutes. La mitrailleuse est une machine si efficace qu'on ne lui a jamais fourni l'occasion de prouver son efficacité totale. »

récit entier est fondé sur une fiction absurde : le jour d'une grande offensive le secrétaire d'état-major Trachel est chargé de porter deux plis en ligne, ce qui l'obligera à parcourir tout le secteur du corps d'armée (p. 214). En juillet 1916 à Verdun, étant sergent, j'ai été chargé avec quatre ou cinq camarades de passer par tous les P.C. de bataillon de notre division, des pentes ouest de Froideterre à la côte du Poivre et au-delà. Il n'y avait pas d'action engagée, la course nous prit une nuit entière et c'est un de mes pires souvenirs de Verdun. Je ne vois pas bien un scribe parcourant en plein jour, tout seul, un front deux fois plus grand et un jour d'offensive. — Trachel entre dans le grand boyau à sept heures trente, il marche dans cette solitude où « tout est désert », alors qu'on s'attendrait à une foule d'évacués à pied ou sur brancard. Après des heures de marche, il croise enfin deux brancardiers, mais c'est un mort qu'ils portent! (p. 225). — Arrivé à la première ligne « pas d'hommes nulle part » (p. 228). Barbusse ignore que même dans la tranchée d'où l'attaque est partie il y a toujours une foule venue des secondes lignes. — Trachel avance dans l'interligne par un boyau creusé déjà depuis l'attaque qui n'est partie que ce matin même (p. 230). — Avant l'attaque le commandement avait fait garnir tous les trous d'obus d'oursins pour empêcher les poilus de s'y tapir (p. 233). — Pour obliger une mitrailleuse ennemie à se révéler on lui a offert l'appât d'une patrouille de nègres; les balles les ont brûlées, carbonisées (p. 233). C'est une idée favorite de Barbusse que les balles mettent le feu à la chair et font « grésiller le sang ».

Voici un fait qui ne peut plus être attribué à l'ignorance de l'auteur, il se trompe sciemment, il calomnie : sur le territoire conquis « toute une très longue file de prisonniers assis, attachés deux par deux, par les bras et par les jambes... Des sentinelles bâillent à côté et un capitaine se désespère comme un personnage d'opéra-bouffe, parce qu'il ne sait quoi faire de ses prisonniers, sans compter qu'il faut que ça mange! » (p. 234). Quand Trachel repasse quelques heures après on s'est décidé à les massacrer : « Ce sont des cadavres attachés deux par deux... je les reconnais : les prisonniers allemands. Ils sont aplatis et coulants, il y en a à perte de vue, et ils font un ruisseau noir qui a afflué dans la rivière... C'est nous, la compagnie, qui les a zigouillés tous. Le capitaine en avait trop envie. Il nous a donné à boire du rhum à pleins quarts, puis il nous a dit : « Mes petits gars, voici : ils » sont de trop ces gens-là. » Mon vieux, c'en a été un boulot. C'est qu'on a dû les jeter par terre et se cramponner sur eux

LES CHANSONS DE LA GUERRE

LE 75.. ça c'est à nous!

(chantée par
RIBET. DELFORT. MORALES
LEONCE
M^{me} Lucette DARBELLE Lucette de VERLY
VAL D'OR. DALMONT. SIRMIONNE
Marcelle RAYMOND. MARJAC
Paule DEGIFF
LA RAHILA
Angele LESCOT

Paroles de
E. JOULLOT & ALBERTY

Musique de
ROSI



Edition UniverSelle, E. JOULLOT, 52 Faub⁹ St Martin, Paris
Tous droits d'exécution de reproduction et de traduction réservés et payés



Dessin de A.-D. de Segonzac publié par le CRAPOUILLOT DE GUERRE

comme sur des femmes. Il en a fallu de l'amour! » (p. 245-246). Encore un trait de sadisme! C'est par de tels arguments que Barbusse espère abolir la guerre! Nous, poilus, nous répudions ce pseudo-pacifisme, érotique, morbide et calomniateur, qui joue le jeu des militaristes en leur offrant l'occasion de démentis faciles tout en discréditant le pacifisme honnête. — Autre exemple de calomnie : on creuse une fosse dans le *no man's land* pour un soldat qu'on va fusiller. « C'est un territorial. Pendant deux nuits il était allé chercher dans la plaine un corps de copain. La troisième nuit, mis de faction, il n'a pas pu s'empêcher de s'endormir. Le colonel est passé et comme il fallait justement un exemple, il l'a signalé au général qui a dit : Qu'on le fusille. C'est un vieux de quarante-cinq ans qui a trois enfants » (p. 246). Barbusse sait très bien qu'on ne fusille pas sur un mot du général (sauf dans des cas très spéciaux de panique), qu'on ne fusille jamais pour le motif indiqué, que si on l'avait fait, pas un seul des millions de poilus du front n'aurait échappé à l'exécution capitale, car tous sans exception ont dormi étant de faction, non pas une fois par accident, mais cent fois. — Autres cas : un soldat pendant une patrouille « ne pouvait s'empêcher de chanter (ce qui est fort étrange)... l'adjudant... l'a fait taire avec un couteau de tranchée, comme un cochon ». — Un autre soldat est fusillé pour avoir crié « V'là les Boches! » (p. 248). — Je termine par cette dernière calomnie : « Sais-tu ce que c'est toi que décimer un régiment? On fait ranger les compagnies par ordre de taille... Puis les officiers comptent; un, deux, jusqu'au numéro 10 qu'on fait sortir. On conduit les numéros 10... quelque part et on les tue » (p. 249). Les vingt pages qui suivent sont aussi pleines d'absurdités..

Toutes ces phrases que nous avons citées des trois œuvres de Barbusse sont des erreurs. Nous n'avons pas la place pour expliquer ici, au profit de ceux qui n'ont pas fait la guerre, en quoi consiste l'erreur de toutes. Ces erreurs ont deux caractères généraux : 1° Elles sont une interprétation tendancieuse, malveillante, déformante des faits. 2° Elles participent des idées légendaires si chères aux chauvins de l'arrière : massacre des Boches qu'on tire comme des lapins, qu'on égorge comme des moutons; rôle prépondérant de la baïonnette et du couteau; attaques allemandes faites au coude à coude, à plusieurs rangs serrés; corps à corps où des grappes d'hommes forment une mêlée; tendance du soldat à lâcher son arme pour étrangler l'ennemi de ses mains; possibilité pour un soldat d'abattre un grand nombre d'ennemis, de rassembler ses victimes et d'en faire un tableau... toutes ces sottises, et bien d'autres, Barbusse les répète après les matamores du passé ou de l'arrière.

Mais il est d'autres traits qui appartiennent en propre à Barbusse. L'un des plus connus est l'argot ordurier du *Feu*. J'ai eu la curiosité d'y collectionner toutes les variations sur *peau de... face de... tête de...* Cet exercice convainc vite le lecteur de l'artificialité qu'a un tel étalage. Barbusse a visiblement noté sur un carnet toutes ces diverses formes qu'un farceur lui a fait prendre pour de l'argot en usage, puis il les a entassées dans son roman, attribuant à deux ou trois soldats les gros mots cueillis sur les

lèvres d'un très grand nombre d'individus. En réalité on parlait peu l'argot au front, les patois y tinrent une place beaucoup plus grande. En général on parlait simplement français, un français mêlé d'un peu d'argot de caserne, d'argot colonial, adaptés et un peu augmentés pour les besoins de la guerre. Seul le *Parigot-grosbec* pratiquait un argot plus riche, encore le faisait-il un peu exprès, pour jouer son rôle et amuser la galerie de provinciaux. On trouvait de ces Parigots dans toutes les unités, mais ils n'étaient pas très nombreux à l'armée : ouvriers pour la plupart, ils furent appelés aux usines. Quant aux Parisiens ouvriers d'art, artisans, petits commis, petits bourgeois, qui formaient la majorité des Parisiens au front, ils ne tenaient pas à l'argot qui les déclassait, qui entraînait pour eux les sobriquets injurieux tels que *mec* de *Montparno* ou de *Sébastopol*. Les amis de Barbusse se trompent en voulant voir une preuve de vérité dans l'argot du *Feu*. D'ailleurs pourquoi Barbusse l'aurait-il exclu de *Clarté* où aucun soldat ne le parle? Les critiques dirigées contre cet argot en 1917 et en 1918 ont porté, et Barbusse a corrigé cette erreur dans son livre de 1919.

Un autre trait individuel de Barbusse est sa propension à créer des monstruosité, ce qui dénote en lui un esprit morbide. Ses romans de guerre sont une exposition de tératologie plutôt qu'un tableau des horreurs réelles, celles que nous avons tous vues. Pour s'en convaincre on n'a qu'à noter comme je l'ai fait tous les passages où Barbusse décrit des cadavres. La position de tous ceux que j'ai vus moi-même au front est la position couchée : ceux qui ont été tués sur le coup, les moins nombreux il me semble, conservent parfois des attitudes qui n'indiquent pas le repos, la détente, mais qui sont très rarement grotesques; ceux dont l'agonie a duré de quelques minutes à plusieurs heures ont une position presque invariable : couchés sur le ventre, un bras replié sous la tête ou au-delà : attitude exactement semblable à celle d'un poilu endormi dans un pré. On s'y méprendrait, si ce n'est que les morts sont plus aplatis, affaissés complètement sur le sol, presque plantés. Barbusse, lui, nous fait voir les morts presque tous autrement que couchés; assis, agenouillés, accroupis et plus souvent debout : Un Allemand dont la tête sort est enterré debout (I : 163). — Eudoxie est trouvée morte « en hauteur, toute droite » (I : 213). — Un mort est affalé, debout, à peine de travers, les pieds dans la tranchée, la poitrine et les deux bras couchés sur le talus (I : 282). — On voit le cadavre debout planté dans les autres; planté à la même place, un autre est oblique dans l'espace lugubre (I : 293). — A côté d'eux, veilleur épouvantable, la moitié d'un homme est debout : un homme coupé, tranché en deux depuis le crâne jusqu'au bassin, est appuyé, droit, sur la paroi de terre (I : 294). — Quelques-uns de ces morts restés sur pied tournent vers les survivants leurs faces éblouissées de sang (I : 301). — On voyait les cadavres de deux officiers... L'un de ces spectres, debout, souriait avec sa mâchoire fendue... un bras levé dans un geste de fête qu'il avait commencé à jamais (II : 122). — Enfin c'est une tranchée « pleine de veilleurs tués » tous debout à leur place (II : 157).

Ces morts, Barbusse les a vus avec les yeux de son imagination chimérique, visionnaire, malade, éprise de monstres. Il a déformé les morts, comme il a déformé tout le reste parce que, malgré ses affirmations répétées, il ne connaît pas cette guerre du fantassin dont il s'est élu l'interprète unique. Barbusse ignore ce que le moins instruit des poilus sait fort bien : que les balles allemandes n'ont pas de pointe de cuivre, — qu'on ne dit pas *fil-brun* mais *réseau-brun*, — que « des chevaux en rang à perte de vue » ne sont pas « chacun attaché à un piquet », — qu'il n'existe pas de petite tenue pour un commandant aux tranchées, — qu'on cantonne les soldats dans le *fenil* ou le *fournil* ou même le *courtil* mais pas dans le *chenil* d'un pauvre paysan (s'il avait parlé du chenil d'un comte à meute, je ne protesterais pas), — qu'on ne va pas se promener chez l'ennemi en suivant un grand boyau non obstrué... et tant d'autres sottises que j'ai citées sans parler de celles que j'ai dû omettre ou de celles que je ne suis pas certain d'avoir comprises.

Mais n'est-ce pas une approbation que les 350 000 exemplaires du *Feu* vendus en France, augmentés peut-être d'autant vendus en traductions étrangères, et les 93 000 de *Clarté*? Je sais trop bien quelles sont les raisons de ce succès pour que cela influence

mon jugement. Un jour, au front, en 1917, je discutais des mérites du *Feu* avec un capitaine, officier de carrière, un vrai poilu et, comme tel, peu liseur et fervent admirateur de Barbusse. Je lui citai plusieurs absurdités présentées ici. « Sans doute, dit-il, c'est inexact, mais voilà assez longtemps qu'on bourre le crâne aux gens de l'arrière sur notre vie d'ici et Barbusse dit exactement le contraire (1) de tous ces articles et récits qui nous donnent sur les nerfs; ce n'est pas malheureux qu'on entende à la fin un autre son de cloche. » Je lui parlai d'autres livres de combattants déjà parus à cette époque, en choisissant les meilleurs, ceux de Genevoix, de Lintier, de Roujon, de Vassal, de Galtier-Boissière. Il n'en connaissait aucun.

C'est tout le secret de la vogue de Barbusse. Il a dit et on a répété après lui qu'il y a d'une part les récits absurdes d'optimisme des journaux, des *Le Goffic* civils ou des *Jean des Vignes* Rouges militaires, d'autre part la vérité de Barbusse, de lui tout seul. Aujourd'hui encore on va répétant cet écho.

(1) « C'est l'éternel argument illégitime qui rend si difficile le succès de la vérité. On croit que le contraire d'une erreur doit être la vérité. Quarante-vingt-dix-neuf fois sur cent, ce contraire est tout bonnement une autre erreur. C'est plutôt que le contraire d'une erreur repose de cette erreur. » N. C.

GEORGES DUHAMEL

Né à Paris en 1884, le Dr Duhamel avait déjà publié dix livres en 1914. « Sa biographie militaire est inconnue, déclare Cru, et ses œuvres n'en laissent rien deviner. Il a déclaré seulement qu'il fut médecin aide-major de 2^e classe puis de 1^{re} classe et qu'il a passé quarante-huit mois aux armées. Fut-il au début médecin de bataillon? Il semble avoir été surtout dans les hôpitaux du front puis fut attaché à une autochir. » Vie des martyrs parut en avril 1917 au *Mercur* de France sous le pseudonyme de Denis Thévenin; *Civilisation* fut couronné par le prix Goncourt en 1918.

Trente ans plus tard, Paul Léautaud, dans son pamphlet tiré à 100 exemplaires *Petit Débat littéraire*, faisait le portrait suivant de l'écrivain : « M. Georges Duhamel est très occupé. Il est membre de l'Académie française, de plusieurs autres, de nombreux jurys littéraires. Comme l'a dit un de ses confrères de l'Académie : Georges ne peut pas voir un fauteuil sans avoir envie de s'asseoir dedans — ce qui nécessite bien des démarches. Il produit beaucoup, livres et articles, et je me suis fait, ces derniers temps, un certain succès avec l'appellation que j'ai trouvée pour lui : écrivain pour familles nombreuses. Portant, en outre, la bonne parole — c'est sa spécialité — aux pays les plus lointains, s'étant fait son propre manager, à s'étonner qu'il n'ait pas une roulotte chargée de ses livres, avec des tréteaux pour les exposer de ville en ville et en vanter aux foules la rare excellence. Je charge peut-être un peu, mais qui pourra nier que le fond est exact? Tout cela fait qu'il écrit vite — trop vite. J'entends : sans réfléchir et se méfier et se contrôler. Pour son grand dommage. »

Ceux qui sont chargés du soin des blessés : médecins, infirmiers, brancardiers, conducteurs d'autos sanitaires, soit au poste de secours, soit à l'ambulance divisionnaire, soit dans les divers hôpitaux du front, peuvent fournir des documents précieux sur la psychologie de l'homme en guerre, soit en donnant leurs impressions personnelles seules, soit en y ajoutant celles que leur confient les patients. Nous allons examiner si les livres de Duhamel se classent avec ceux des observateurs sincères, Deauville, Vassal, La Mazière, Top, ou avec ceux qui sacrifient le vrai à la littérature, leur expérience de donneurs de soins au désir de bien dire.

Je regrette que la règle que je me suis imposée exclue de ce travail l'admirable récit de l'abbé Félix Klein sur les premiers mois de la guerre passés à l'ambulance américaine de Neuilly (*la Guerre vue d'une ambulance*, A. Colin). Ce livre parut en mars 1915, deux avant *Vie des martyrs*, et il traite un sujet identique. Quand on l'a lu avec attention on se dit qu'il a peut-être été pour Duhamel non pas une source d'inspiration, mais un modèle à imiter. Et l'on se prend à regretter que l'imitation n'ait pas été plus fidèle quant à la méthode. L'abbé Klein n'a pas le talent littéraire de Duhamel, mais il lui est supérieur par le fond. *Vie des martyrs* est vraiment le livre de la pitié. Mais est-ce que l'auteur n'a pas joué avec trop d'insistance sur cette corde de la pitié, dans un but littéraire, avec l'intention de produire des morceaux à succès? La comparaison avec l'abbé Klein le ferait croire. Chez Klein la réalité n'est pas une source de contes, de thèmes : elle

nous est présentée telle quelle, avec tout son désordre, mais aussi avec l'éloquence, la sincérité, la couleur de la vie. L'abbé parle d'un blessé qui arrive, puis d'un autre, puis d'un troisième; il revient au premier qu'on opère, passe au troisième qui meurt, puis au premier encore qui ne veut pas mourir. Klein est plus

vrai; il est au moins aussi émouvant que Duhamel. Lisez « Le gangrené de vingt ans » (Klein p. 156-157 et 164-167); l'impression ressentie par le lecteur est prodigieuse et pourtant l'auteur ne vise jamais à l'effet, il laisse parler l'humble vérité.

C'est peut-être un préjugé de poilu, mais je trouve choquant que l'on cisèle et polit l'histoire de Carré et de Lerondeau dont les éléments ont été puisés dans tant de souffrance réelle. Ces faits qui sont si près de nous ne devraient pas servir de thèmes; qu'on les raconte exactement ou qu'on les taise. La souffrance physique des blessés est sacrée comme la souffrance morale des poilus de la tranchée des Baïonnettes dont je déteste la légende parce qu'elle est un mensonge, un mythe flatteur et grandiose. Thèmes littéraires, légendes ou mythes fondés sur notre vie souffrante de poilus sont une impiété, un anachronisme, une pratique dangereuse puisque le seul espoir en une humanité moins féroce est de faire une humanité curieuse de vérités et à qui l'on dira le maximum de précisions sur la guerre.

Il n'est pas impossible que l'émouvante éloquence de Klein ait suggéré à Duhamel, médecin au front, riche de faits d'expérience, de tenter une œuvre littéraire sur ce fonds. Nous avons déjà signalé que le livre du Dr Chauveau, paru en même temps



GEORGES DUHAMEL jeune

que celui de Duhamel, traite le même sujet et d'une façon presque identique. Tous deux sont de pauvres témoignages parce qu'ils sont trop exclusivement littéraires. C'est pourtant le devoir de tout homme qui a agi dans la guerre, et qui prend la plume pour traiter de choses de la guerre, de témoigner. Pour le faire, il faut commencer par situer les faits aussi exactement qu'on peut le faire sans indiscretion, puis il faut être personnel, sans fausse modestie, enfin il faut éviter d'écrire uniquement pour plaire.

Dans *Vie des martyrs* aucun fait n'est situé sauf dans l'épisode de Verdun, le seul où Duhamel se soit approché de la bonne méthode, mais qui reste encore trop vague. Dans *Civilisation* l'auteur a situé et daté plus ou moins les faits, mais il est impersonnel, il crée la fiction des narrateurs. Le virus littéraire a fait des progrès et le livre contient des contes absolument nuls au point de vues idées, faits typiques et sérieux : « Amours de Ponceau » est l'exemple le plus complet de cette littérature indigne d'un homme intelligent. Les notes fausses sont nombreuses, il faut s'y attendre dès qu'un homme ne peint plus d'après nature. Pour Noël on apporte du champagne au blessé Réchoussat que Duhamel fait parler ainsi : « Passez-moi le pinard... Ça c'est du pinard!... Quel bon pinard!... Ça c'est du pinard! » (p. 64-65) [1]. On croirait lire, ma foi, la prose d'un journaliste maladroit qui s'efforce à écrire dans le style du front. — Une dame parle à un nègre blessé : « Tu es venu te battre en France et tu as quitté ton beau pays, l'oasis fraîche et parfumée dans l'océan de sable en feu. Ah! qu'ils sont beaux les soirs d'Afrique à l'heure où la jeune femme revient le long de l'allée des palmiers portant sur sa tête, telle une statue sombre, l'amphore aromatique pleine de miel et de lait de coco » (p. 112). Trop d'esprit, docteur! Au lieu de trouver la dame ridicule, c'est vous qu'on trouve trop habile. L'outrance littéraire se continue dans le discours de la dame au poilu français : « Tu connais déjà la plus grande récompense : la gloire! L'ardeur enthousiaste du combat. L'angoisse exquise de bondir en avant, baïonnette luisante au soleil; la volupté de plonger un fer vengeur dans le flanc sanglant de l'ennemi, et puis la souffrance, divine d'être endurée par tous; la blessure sainte, qui, du héros, fait un dieu! » (p. 113).

On excuserait ces gamineries si le livre, si les deux livres se rachetaient par la pensée. Tant d'auteurs plus modestes ont exprimé des pensées remarquables sur la guerre. Cherchez dans Duhamel, vous ne trouverez rien, sauf quelques lignes, celles qui terminent *Civilisation*. L'idée est vraie mais combien maigre, banale même, quand elle n'est qu'ébauchée comme ici : « Quand je parle avec pitié de la civilisation je sais ce que je dis; et ce n'est pas la télégraphie sans fil qui me fera revenir sur mon opinion... La civilisation, la vraie, j'y pense souvent... C'est un homme qui dirait : « Aimez-vous les uns les autres! » Mais il y a près de deux mille ans qu'on ne fait plus que répéter ces choses-là... j'ai bien regardé l'autoclave monstrueux sur son trône. Je vous le dis, en vérité, la civilisation n'est pas dans cet objet, pas plus

que dans les pinces brillantes dont se servait le chirurgien. La civilisation n'est pas dans toute cette pacotille terrible; et si elle n'est pas dans le cœur de l'homme, eh bien! elle n'est nulle part. » En dehors du style, qu'y a-t-il là de plus que dans la phrase dite et répétée par les poilus les plus ignorants : « Ah! on peut parler du xx^e siècle! On peut parler du progrès et des aéros! Elle est fraîche la civilisation! » Ce qu'il y a même de remarquable chez Duhamel c'est l'absence presque complète de condamnation de la guerre, contraste saisissant avec la vigoureuse réprobation que tant d'autres auteurs ne cessent de répéter sous des formes diverses à chaque nouveau malheur. L'auteur délicat a peut-être jugé l'indignation de mauvais goût.

Pour conclure, j'estime que la réputation des deux livres de guerre de Duhamel a été surfaite même au point de vue purement littéraire. En 1923 l'un en est à la 68^e édition, l'autre en 1922 à la 52^e. Qu'on les compare avec le livre de Max Deauville, médecin de bataillon, et avec celui de Pierre La Mazière, infirmier d'hôpital. Ces derniers sont plus vrais, plus vivants, plus riches d'impressions, de pensées, et, quant au style, je me permets de le trouver tout aussi bon que celui de Duhamel. Ceux qui n'acceptent pas les credo imposés par la critique littéraire penseront comme moi s'ils veulent bien lire ces ouvrages.

Appendice. — Le troisième livre de guerre de Duhamel, paru après la fin de notre rédaction, est écrit dans la veine des deux précédents, mais on constate que la décadence, déjà visible dans *Civilisation*, s'y trouve accentuée. Fort de l'approbation du public pour ses traits d'esprit amenés par des situations invraisemblables, l'auteur semble perdre toute mesure. Le capitaine Mathias étant mort à l'ambulance, le docteur trouve auprès du lit la veuve et le frère du capitaine. « D'un geste machinal je m'avançai vers le frère du mort et lui tendis la main. Il prit cet air spécial qui, dans la petite-bourgeoisie, exprime le deuil et dit en me serrant les doigts : Sale coup pour la fanfare, monsieur le Major! » (p. 69). Un autre incident (p. 76-78) montre une veine spirituelle qui ne vaut pas mieux. C'était à prévoir après le succès des passages de *Civilisation* que j'ai signalés, où l'auteur fait de l'esprit aux dépens du bon sens. Le neuvième récit (p. 209-214) nous fournit l'occasion de faire une remarque d'une portée générale et sur l'ensemble de notre critique des livres de guerre. Un combattant ayant dit à Duhamel : « Moi, je ne hais pas les Boches » (p. 212), l'auteur conclut : « J'offre ce témoignage... aux gens qui écrivent l'histoire » (p. 214). Et parce que c'est un témoignage, poussé par le besoin de le justifier en donnant des précisions, Duhamel, qui est si vague ailleurs, Duhamel dont les souvenirs sont toujours stylisés, accumule dans ce récit de six pages plus de données exactes que dans un volume entier de sa manière usuelle (date : début d'avril 1916; lieu : Verdun, à la lisière du bois des Sartes; unités : ambulance du 1^{er} C.A. et 74^e R.I.; personnages : l'auteur, médecin à l'ambulance, et trois combattants rouennais du 74^e qui vient de débarquer à Baleycourt, etc.). Ce cas est fort curieux. Il vient justifier les reproches que j'ai faits précédemment à la méthode de Duhamel et de ses émules : quand on veut témoigner on ne reste pas dans le vague; celui qui stylise ou transpose les faits de son expérience peut prétendre faire œuvre de littérateur, jamais de témoin.

(1) « Mes camarades du front ont-ils jamais vu de rustre assez borné pour désigner le champagne par le mot réservé aux gros vins du Midi? » N. C.

ROLAND DORGELÈS



Né à Amiens le 15 juin 1886, R. Lecavelé, dit Dorgelès, n'avait pas fait de service militaire. Il s'engagea à Paris en août 1914, fut incorporé au 74^e R.I. de Rouen et arriva au front au 39^e R.I. vers la fin de septembre 1914, dans un secteur entre Reims et Berry-au-Bac, puis de fin mai au début d'octobre 1915 séjourna en Artois et à partir de décembre dans la Somme; caporal mitrailleur depuis juillet 1915, il passa en 1916 dans l'aviation. Les Croix de bois parurent en avril 1919, le Cabaret de la Belle-Femme en décembre.

C'EST un fait assez étrange à constater que les auteurs des trois grands succès de librairie de notre liste sont, l'un non-combattant, les deux autres réformés avant la guerre, engagés volontaires qui durant leur séjour parmi les poilus n'arrivèrent pas à apprendre l'A B C de la science du simple soldat (1).

(1) « On peut se demander aussi pourquoi les faits précis de la biographie militaire de trois personnages aussi connus échappent aux recherches, alors qu'il est facile de trouver ces faits pour les auteurs poilus les plus obscurs. » N. C.

Il n'est pas très flatteur pour le public ni pour les critiques d'avoir ainsi porté une préférence aussi exclusive sur trois livres si pleins d'erreurs sur des sujets connus de tout le monde au front. Juger la guerre d'après ces trois livres, ensemble ou pris séparément, c'est juger nos classes rurales d'après la *Terre* de Zola. Comme Zola ces auteurs puisent quatre fois plus dans leur imagination que dans leur expérience du sujet; leurs prétentions à peindre vrai ne se justifient que par des excès, des abus, des exagérations, des déformations, des efforts toujours visibles pour atteindre au sensationnel ou aux traits d'esprit.

René Benjamin obtint son succès en flattant l'optimisme du public de 1915, en lui présentant un Gaspard qui ne s'en fait pas. Barbusse un an plus tard obtint son succès en faisant appel à ces instincts qui nous attirent vers un spectacle horrible (1), en profitant aussi de la réaction contre l'optimisme. Deux ans et demi après *le Feu*, Dorgelès en donna une nouvelle version qui n'en diffère que par l'accumulation des artifices littéraires : Barbusse se trompe par fanatisme, Dorgelès se trompe en sacrifiant tout à la littérature. Barbusse est d'ailleurs très sincère (dans *le Feu*, et non après), il a écrit pour défendre sa foi. Qui oserait en dire autant de Dorgelès ? Quand il imite *le Feu*, c'est le succès du livre qu'il veut surtout imiter, et cela se voit trop à toutes les ficelles dont il se sert. Dorgelès songe tellement à ses effets qu'il n'a pas le loisir de vérifier si les détails de son récit ne jurent pas avec la réalité. Nous allons énumérer quelques-unes de ces erreurs :

« Un tirailleur avec son épaulière de métal et son gantelet de fer » (p. 4). Il porte cet accoutrement au cantonnement ? Et que fait-il dans cette escouade ? — « La pensée de dormir, entassé sur la paille avec ces hommes pas lavés l'écœuraient... effrayé il regardait son voisin qui... retirait ses gros souliers. Mais c'est très malsain, vous savez... surtout qu'il y a de la paille fraîche... » (p. 17). Il serait trop long d'expliquer toute l'absurdité de ce passage. Nous sommes bien des intellectuels à avoir partagé le grenier des poilus sans jamais avoir été incommodés. Ceux qui peinent et transpirent tous les jours n'ont pas la sueur malodorante du bourgeois ou de l'embusqué aux muscles oisifs. J'ai été incommodé à la chambrée, jamais pendant mes trois ans de tranchées. — « Les fusées barraient la nuit d'un long boulevard de clarté, et par instants cela s'égayait de lueurs rouges ou vertes... Ce ciel de guerre faisait penser à une nuit populaire de quatorze juillet » (p. 35-36). En novembre 1914 les fusées étaient rares, même chez les Allemands ; les nuits restaient noires pendant plusieurs heures consécutives. — « Le village où notre régiment était au repos, tout près des lignes... » (p. 2). Cela est exact, mais il est absurde ensuite, pour avoir l'occasion d'introduire huit pages sur l'angoisse des longues étapes, de faire marcher le régiment de l'aube à la nuit pour atteindre l'origine des boyaux (p. 29-36) : « De pause en pause son sac était plus lourd... les bornes indifférentes ajoutaient sans cesse de nouveaux kilomètres à l'étape déjà longue, etc. » — Autre contradiction : « La tranchée était creusée juste devant la route. Trois fils de fer la protégeaient comme une pelouse de square... On se promenait dans les boyaux comme dans les rues d'une petite ville... et l'on faisait la causette à l'entrée des gourbis » (p. 41). Nous sommes en novembre 1914 : « trois fils de fer »... c'était vrai en fin septembre ou octobre mais ces réseaux trop maigres ne sont pas les contemporains des boyaux où l'on se promène, qui sont de l'année suivante. — Voici l'effet des 75 tel que Dorgelès l'a observé : « Ils déracinaient des arbres entiers et les jetaient dans le taillis, tout droits, intacts comme de gros bouquets » (p. 43). — « En trois mois, c'est la première fois que je tire », dit un soldat au début. Jamais on n'a tant tiré que dans ces mois de 1914 ; les fusils ont consommé alors plus de cartouches que pendant les quatre années qui suivirent. — Dans un fameux épisode de bravoure, un soldat agite sa ceinture rouge pour que l'artillerie allonge le tir : « A trente pas des Allemands... il s'abattit, le corps cassé, sur les fils acérés dont les liens le recurent » (p. 49-50). Nos artilleurs sont habiles s'ils ont vu ou compris le signal ; en outre nous voyons que si notre tranchée avait trois fils de fer, l'allemande avait un réseau de trente pas d'épaisseur. — La compagnie de Demachy, le héros, a 300 hommes (p. 53) en ce mois de pénurie d'effectifs, les dépôts étant vidés, la classe 1914 pas encore prête. — Cette compagnie occupe un front de 500 mètres (p. 55) ; un front de 250 aurait été considéré excessif à l'époque. — Un chiffon rouge, *sur le sol*, devant la tranchée allemande, est visible pour les troupes en soutien (p. 59). — « Ses larges godillots craquelés et racornis... » (p. 66). Fausse note : les débrouillards comme Sulphart peuvent tout négliger sauf le graissage de leurs chaussures (on est au cantonnement). — Quatre quarts de vin font deux litres (p. 74) d'après Dorgelès ! — Il se trouve tellement à court d'inventions saugrenues qu'il va emprunter à Zola



DORGELES 1919

(la *Débacle* p. 25-26) une farce dont Zola ne pouvait soupçonner l'in vraisemblance, n'ayant jamais été soldat. Zola fait mettre un gros caillou dans la soupe, ce qui au fond, ne gâte rien si le caillou est propre. Dorgelès brode sur le canevas de Zola, il fait mettre non pas un caillou, mais de la viande, des patates, du lait, du vin, du lard d'Amérique, du riz, des biscuits, du chocolat. Cette farce est un non-sens : aucun poilu n'est assez stupide pour se laisser persuader par ses camarades que ce mélange fera une soupe exquise ; je concède que les camarades, pour le plaisir, sacrifient le riz, le lard, les biscuits ; personne qui les connaisse n'admettra qu'ils sacrifient la viande, le chocolat, le vin. Ces six pages de sottises (p. 71-77) jugent Dorgelès et sa compréhension du poilu. « Tout ce qui trouble le sacerdoce du cuisinier devient sacrilège », dit G. de Pawlowski (*Dans les rides du front*, p. 27).

« On les aura, oui, les lentilles aux cailloux et le macaroni à l'eau froide » (p. 79). *On les aura* devint une scie dans l'armée à la suite de l'ordre du jour de Pétain du 11 avril 1916. Ce n'est pas un petit anachronisme de mettre ces mots dans la bouche de Sulphart pendant le premier hiver. — Dorgelès voit des « bataillons bavarois » dans

les troupes qui ont marché sur Reims au début de septembre 1914 (p. 107). — Des 305 ont été tirés sur le hameau (p. 110). — « On ne chahute pas avec la viande », c'est vrai, mais l'auteur nous fabrique quand même une scène de sa façon où un soldat armé d'un couteau de tranchée « enfonçait sa lame entière dans un énorme quartier de bœuf déjà crevé de vingt plaies... Dans le quartier de viande un grand couteau était resté planté, féroce, jusqu'à la garde, avec une main sanglante marquée sur son manche de bois » (p. 194-197). Pour avoir l'occasion de placer cette phrase à effet, Dorgelès décrit en trois pages ce gaspillage de la viande aussi invraisemblable que celui de la soupe. — Autre mot à effet : « Après vous » dit un officier à un autre, au moment d'enjamber le parapet pour l'assaut (p. 207). Ce sont deux chefs de section, l'un n'est pas à sa place, il devrait être avec ses hommes, mais Dorgelès n'a cure de la logique qui dérange ses chers effets. — Il a pris part à des attaques, il l'a dit, mais il nous en ferait douter par cette bagarre de légende : « Autour d'un puits des hommes se battaient à coups de crosse, à coups de poing et de couteau : une rixe dans la bataille. Vieuble, d'un coup de tête, culbuta un Allemand par-dessus la margelle » (p. 211). — « Tous dans le boyau ! » Sans regarder on y sauta. En touchant du pied ce fond mou un dégoût surhumain me rejeta en arrière. C'était un entassement infâme, une exhumation monstrueuse de Bavarois cireux sur d'autres déjà noirs dont les bouches tordues exhalaient une haleine pourrie... et pour les veiller tous, un seul mort resté debout, adossé à la paroi, étayé par un monstre sans tête... On hésitait encore à fouler ce dallage qui s'enfonçait, puis... on avança, pataugeant dans la Mort... Intacts dans leurs petites niches, des casques à pointe étaient rangés » (p. 212-213). Littérature macabre, mais littérature pensée à vide, sans le moindre fondement de réel. Ce boyau qui « déborde » de morts, qui a jamais vu cela ? Et ces casques à pointe aux attaques de septembre 1915 (car c'est bien en septembre puisque nos hommes ont le casque d'acier), qui en a jamais vu ?

« Comment qu'il s'appelle ce village ? Personne ne le savait » (p. 214). Cette ignorance des lieux où ils se trouvent, Dorgelès, à l'instar de Barbusse (*Clarté*), insiste à l'attribuer aux poilus. Rien n'est plus faux ; ici surtout où ils sont censés ignorer le nom du village qui est l'objectif de leur attaque. — On fait passer un ordre « de trou en trou » tout le long du front d'un régiment en pleine attaque (p. 216). — Dès le début de l'attaque les pertes sont si fortes qu'il ne reste plus que 20 hommes à la compagnie (p. 217). Mais ces 20 hommes sont inusables ! Plusieurs d'entre eux sont touchés (p. 220-223) mais ils sont toujours 20. Enfin après une nouvelle journée de pertes ils ne sont plus que 30 ! (p. 227). — Ils ont pris trois villages (p. 228) et l'on peut se demander quels sont les trois villages pris par la 5^e division ou même par le 3^e corps, en septembre 1915. — Malgré les pertes fantastiques que l'auteur ne cesse de mentionner, le régiment, sans renforts, tient les positions pendant dix jours après l'attaque (p. 228). — Plus tard il retourne en ligne : « Où allions-nous ? Relever qui ? On ne savait pas » (p. 240). Faux ! — Un caporal, blessé au cimetière de Souchez, meurt dans un caveau qui sert d'abri : « Sulphart sanglotait. Le lieutenant... était livide. Il voulait se maîtriser, mais on voyait ses lèvres et son menton trembler » (p. 253). Ce sentimentalisme est faux : dans un très mauvais secteur où les pertes sont fréquentes on ne s'apitoyait pas

(1) « Barbusse joue du cadavre comme personne : il vous le campe, le tourne, le retourne, en fait valoir les détails et finit par le ficher debout, position préférée des morts, paraît-il. D'ailleurs, le poilu a-t-il jamais regardé les morts, sinon malgré lui ? » N. C.



ainsi sur quelqu'un qui n'était ni un parent ni un ami. — « Ils attaquent... Ils sont dans le chemin creux... On ne sait rien, on n'a pas d'ordres » (p. 253-254). On dirait que l'auteur s'efforce de nous persuader qu'il n'a jamais été en ligne dans un mauvais secteur. Quand l'ennemi attaque, il n'y a pas d'ordres à attendre, c'est d'ailleurs le moment où les ordres peuvent le moins parvenir en ligne. Il n'y a qu'à résister comme on peut, et se replier si on ne peut pas tenir. Pourquoi des ordres? Le général serait avec l'escouade que les choses n'en iraient pas mieux. — « Les torpilles tombent par volées, effondrant, défonçant tout. Elles arrivent par salves, et c'est un tonnerre » (p. 255). Ils choisissent bien leur temps, les crapouillots allemands : ils envoient leurs salves de torpilles quand leurs hommes sont dehors en train de forcer notre position! — Ces trois pages frénétiques se terminent par une phrase qui a dû remuer profondément les non-initiés : « Au secours! au secours! on assassine des hommes! » (p. 256). Qu'est-ce que cela peut bien signifier?

Le dernier secteur que l'auteur nous présente est ainsi défini : « la campagne d'Artois ou de Champagne, de Lorraine ou des Flandres » (p. 278). Cela me rappelle la précision de Chateaubriand : « Sur une rive inconnue, au bord d'une rivière dont on ne connaissait pas le nom » (*Génie du christianisme*, IV, 8). Ce vague intentionnel de Dorgelès appellerait un jugement pareil à celui de Bédier : « La poétique légende du voyage en Amérique... » Nous sommes donc en pleine utopie, dans un secteur où les « mitrailleurs avaient posé leur pièce sur le ventre gonflé d'un Allemand dont un bras pendait » (p. 288). C'est une assise des plus défectueuses pour leur pièce, mais en littérature cela fait très bien. — L'attaque décrite dans ce secteur dépasse en absurdité toutes les inexactitudes que l'auteur a accumulées jusqu'alors. « Faites passer la montre du colonel. » On se la passait de main en main et, sans un mot, les chefs de section prenaient l'heure » (p. 304). J'en appelle à tous les vrais poilus : ont-ils jamais vu une montre de colonel passer en première ligne, de main en main, par l'intermédiaire de 2 000 à 3 000 hommes pour que les 48 chefs de section prennent l'heure? — L'objectif est : « à douze cents mètres, le bois qu'il fallait enlever » (p. 302). La compagnie disloquée s'élança... Nous précédant de plus de cent mètres, Ricordeau (chef de section) courait sans se baisser... Nous courions droit devant nous... On courait en haletant, etc. » (p. 306-307). Il y avait de quoi! Pensez donc! Une charge de douze cents mètres, à la course, avec le chef de section, vrai coureur olympique, qui précède la vague de plus de cent mètres! — Il manquait jusqu'ici la note sadique. Barbusse nous avait montré Lamuse embrassant Eudoxie morte, décomposée (*le Feu*, p. 214). Sans vouloir être aussi obscène, Dorgelès, qui a toujours un œil sur les scènes à effets de Barbusse, trouve cette version nouvelle : « Et Sulphart reçut sur ses lèvres le dernier souffle du moribond, un geignement horrible... » (p. 311). Il est entendu chez les littérateurs du genre Barbusse-Dorgelès que c'est un accident normal à la guerre de se trouver jeté bouche à bouche contre un cadavre. Et je me demande à combien des cinq millions de Français qui ont vu le front à un moment ou à l'autre ce singulier accident est arrivé.

Je n'ai pas énuméré toutes les sottises que j'ai relevées dans *les Croix de bois*, mais j'en ai assez cité pour faire voir que l'auteur, qui se pose en interprète de la tranchée devant la France entière, est un des écrivains les plus ignorants de la vie des combattants et des souffrances du poilu. La phrase de Pierre Chainé juge Dorgelès : « Comment des écrivains aussi mal informés sur des détails matériels si faciles à vérifier peuvent-ils prétendre à parler congrûment du moral du soldat? » De tous les écrivains de la guerre Dorgelès est celui qui abuse le plus des mots, pointes, phrases et scènes à effet, toutes choses qui, nous le savons,

sortent de l'esprit des auteurs et non de la réalité observée. Les grands réalistes n'ont jamais de ces artifices. On s'est pâmé sur les phrases de Sulphart : « La Marne, c'est une combine qu'a rapporté quinze sous aux gars qui l'ont gagnée » (p. 15). « J'trouve que c'est une victoire parce que j'en suis sorti vivant » (p. 340). Cela peut être amusant à cause de l'antithèse, mais c'est artificiel, cela ne représente aucune opinion de poilu. La dernière phrase est un emprunt fait à Paul Lintier; c'est la déformation d'une note juste : « La bataille de samedi dernier s'appellera la bataille d'Ethe. — Mais non, affirme un autre. Cela s'appellera la bataille de Virton. — Ethe, Virton... qu'est-ce que ça peut nous f..., du moment qu'on en est revenu! » (*Ma pièce*, p. 121). En outre le livre est mal fait. Dorgelès n'a pas voulu suivre la méthode de *la Débâcle* où il n'y a pas de narrateur, où l'auteur reste libre de changer de temps et de lieux, sans rester attaché au même personnage. Dorgelès a voulu rendre le récit plus vivant en présentant les impressions personnelles d'un témoin, Jacques Larcher, écrivain, soldat de la 5^e escouade de la 3^e compagnie du 39^e R.I. Mais il oublie que Larcher ne peut être partout à la fois et qu'il ne peut lire dans le secret des cœurs. Aussi l'auteur se trouve-t-il porté à prendre la parole; il plante là son narrateur qui reste flou et s'efface parfois tout à fait. La chronologie et la topographie sont soigneusement voilées, l'auteur abuse de l'absurde fiction que les soldats ignorent les noms des villages où ils sont, des villages qu'ils attaquent. Tout au contraire j'ai observé que les poilus, les paysans surtout, avaient une mémoire extraordinaire des noms topographiques; je leur ai entendu raconter des détails de leur campagne de 1914, de 1915, sur les points du front les plus divers, et ils nommaient les villages, hameaux, fermes, rivières, ruisseaux, vallons, coteaux, lieux-dits de la façon la plus exacte comme j'ai pu le vérifier ensuite sur des cartes militaires. Or, en 1914, ils n'avaient fait que passer dans ces lieux, mais leur mémoire vierge conservait fidèlement ces noms que leurs officiers avaient dû oublier. Ce mépris de la topographie et de la chronologie, Dorgelès l'a imité de Barbusse, car on ne rencontre cette absurdité ni dans *Guerre et Paix*, ni dans *la Débâcle*, ni dans les quatre volumes des frères Margueritte. Cela s'explique trop bien : Barbusse et Dorgelès tiennent à se poser en témoins mais ne veulent pas se compromettre, ne veulent pas s'attirer des démentis, car ils ont conscience de parler de ce qu'ils ne connaissent guère.

Le succès étourdissant des *Croix de bois* m'attriste et m'inquiète. Jadis le public voulait une guerre romancée avec drapeaux déployés et flamberge au vent, aujourd'hui il aime la guerre non moins romancée avec boyaux dallés de morts aux grimaces infernales et baisers aux cadavres. Ce n'est pas un progrès. L'humble vérité est aussi loin du réalisme artificiel que de l'épopée. Mais qui a lu les récits vrais? Comme des moutons de Panurge, les Français se sont précipités à la suite du premier qui a signalé les *Croix de bois* dont la lecture, au lieu de rectifier leurs idées, de corriger leur goût, n'a fait que renforcer les erreurs et développer l'appétit pour le sensationnel et le macabre, les mots fabriqués et les pseudo-poilus à la Sulphart (1).

(1) « Qui se chargera de rechercher les sources des *Croix de bois*. J'indique ici trois emprunts à Zola, Barbusse, Lintier. Il doit y en avoir d'autres. L'épisode de la ceinture rouge n'est-il pas inspiré de l'écharpe blanche de Cyrano au siège d'Arras? Et le « Au secours! on assassine des hommes » qui, d'une façon si gratuite, termine le chapitre XII comme un parape étincelant, n'est-il pas uniquement amené par une réminiscence de Charles-Louis Philippe, finissant son *Bubu de Montparnasse* sur « Au secours! accourez tous, il y a là-bas une femme qu'on assassine »? La ressemblance s'impose d'autant plus que, dans l'un et l'autre cas, il ne s'agit nullement d'un assassinat. » N.C.



Déjeuner Goncourt chez Drouant. Assis (de gauche à droite) : GIONO, DORGELES, BILLY
 Debout : HÉRIAT, SALACROU, GÉRARD BAUER, HERVÉ BAZIN, QUESNEAU, MAC ORLAN, ALEXANDRE ARNOUX

LE PRIX GONCOURT

PAR MICHEL PERRIN

« **A** L'ÉGARD des 5000 livres de rente de surplus, elles seront employées à faire les fonds d'un prix annuel destiné à rémunérer une œuvre d'imagination.

» Ce prix sera donné au meilleur roman, au meilleur recueil de nouvelles, au meilleur volume d'impressions, au meilleur volume d'imagination en prose, et exclusivement en prose, publié dans l'année.

.....
 » Mon vœu suprême, vœu que je prie les jeunes académiciens futurs d'avoir présent à la mémoire, c'est que ce prix soit donné à la jeunesse, à l'originalité du talent, aux tentatives nouvelles et hardies de la pensée et de la forme. Le roman, dans ces conditions d'égalité, aura toujours la préférence.»

(Testament d'Edmond de Goncourt.)

1903. — Le 21 décembre, à dix heures du soir, le premier prix Goncourt est attribué sans bruit à Eugène Torquet, dit John-Antoine Nau, quarante-quatre ans, « pour son livre *Force ennemie*, récit fort hallucinant de la conquête d'un cerveau humain par la folie ». Quatre voix (celles d'Elémir Bourges, de Léon Daudet, de Rosny jeune et de Paul Margueritte) sont allées à Camille Mauclair pour *la Ville Lumière*. Lucien Descaves pense que John-Antoine Nau « fera une grande carrière »; Léautaud, que « c'est pour de tels livres qu'est fait le prix Goncourt ». Il a été question de le donner à René Boylesve pour *la Leçon d'amour dans un parc*; Mirbeau s'y est opposé, parce que Boylesve a « fait un mariage riche le mettant à l'abri du besoin ».

1904. — 7 décembre. Les Dix ayant refusé de recevoir les journalistes, c'est la caissière du Café de Paris, avenue de l'Opéra, qui annonce les résultats. Au premier tour, une voix à Charles-Louis Philippe (*Marie Donadieu*), deux à Emile Guillaumin (*la Vie d'un simple*), trois à Marius et Ary Leblond (*la Sarabande*).

Au second tour, Léon Frapié l'emporte avec *la Maternelle*, livre « plein de petits Poils de Carotte », dit Jules Renard; « du Jules Renard pour écoles primaires », dit Mirbeau (qui a voté pour lui). Notons que l'énorme succès de *la Maternelle* ne doit à peu près rien au prix Goncourt; c'est plutôt *la Maternelle* qui fera connaître le prix au grand public.

1905. — Le 6 décembre, Léautaud, qui avait sa chance mais pas de livre prêt, note dans son *Journal*: « Demain matin, nous connaissons le capitaliste. » Et le lendemain: « Lauréat, un M. Claude Farrère, enseigne de vaisseau, vingt-neuf ans, pour un roman, *les Civilisés*, mœurs et paysages d'Extrême-Orient. » Des voix se sont portées sur *les Sortilèges* (Marius et Ary Leblond), *Sanctuaires et paysages d'Asie* (André Chevrillon), *De San Francisco au Canada* (Jules Huret). On a parlé aussi de René Béhaine, qui a publié le début d'*Histoire d'une société*.

1906. — Léautaud: « Ce sont les frères Tharaud qui l'ont emporté, Six voix, au troisième tour! Encore deux nouveaux frères en littérature! Décidément, l'exemple des Goncourt devient de plus en plus regrettable. » Le livre, *Dingley, l'illustre écrivain*, « n'est qu'un remaniement de l'ouvrage paru sous le même titre, il y a quatre ou cinq ans, aux *Cahiers de la Quinzaine*. Que devient la clause des Goncourt: livre paru dans l'année? Ensuite encore, le livre est bien, très bien même (...), mais où la nouveauté, l'originalité, la personnalité? » André Suarès, « considéré plus comme un essayiste que comme un romancier », a eu deux voix pour *Voici l'homme*; Gaston Chérau, deux pour *Champi Tortu*. On a parlé de Jehan Rictus (*Fil de fer*) et de Charles-Louis Philippe (*Croquignole*). Las d'être blackboulé, Philippe, dans le *Gil Blas*, accuse l'éditeur des Tharaud, Pelletan,



J. RENARD

d'avoir fait préparer, quinze jours avant le vote, une couverture ornée du portrait des Goncourt et de la mention « Prix Goncourt 1906 ». La candidature de Binet-Valmer, auteur des *Métèques*, a été rejetée, en raison de sa nationalité suisse. Plus tard, relisant le testament d'Edmond de Goncourt, les Dix constateront qu'il n'est dit nulle part que l'auteur couronné doit être français, ni même que son ouvrage doit être écrit en français. Ils profiteront largement de cette dernière imprécision.

1907. — Quatre voix à Jean Vignaud pour *Terre ensorcelée*. Le prix à Emile Moselly, professeur au lycée d'Orléans, pour ses « livres et, en particulier, *Jean des Brebis* ». *Jean des Brebis* ayant paru trois ans plus tôt, le prix devrait aller plutôt à *Terres lorraines*, publié en 1907. Moselly étant, comme les Tharaud, un ami de Barrès, on commence à croire que Barrès fait la pluie et le beau temps chez les Dix.

1908. — Favoris : Jean Viollis (*Monsieur le Principal*), Henri Barbusse (*l'Enfer*), Francis de Miomandre (*Ecrit sur de l'eau*). Selon Jules Renard, Hennique trouve que Barbusse gagne trop d'argent et que Viollis est trop riche. Couronné, Miomandre est invité au dîner du mois suivant ; plus tard, il raconte à Frédéric Lefèvre : « Renard ne pouvait se faire à l'idée qu'un jeune homme gagnât d'un coup 5 000 francs, avec un livre. » *Ecrit sur de l'eau* ayant été publié à Marseille et tiré à 500 exemplaires seulement, aucun critique ne l'a lu et le courriériste du *Temps* dit que c'est une « étude de mœurs des grands paquebots »...

1909. — A en croire Jules Renard, « Descaves voudrait donner le prix à Léon Bloy ». Mais Bloy n'a publié, cette année-là, que l'admirable *Sang du pauvre*, qui n'est pas précisément un roman. Du reste, « Hennique s'oppose à ce couronnement de l'insulteur » (sic). Et Bourges déclare « infect » le *Petit Ami*, de Léautaud. Restent en lice Jean Vignaud, Emile Nolly, Gilbert de Voisins (*le Bar de la Fourche*), Marius et Ary Leblond (*En France*), Jean Giraudoux (*les Provinciales*). Renard : « Jamais prix n'a été décerné dans plus de quolibets (...). On ne veut pas voter pour Giraudoux parce qu'on ne veut pas voter pour Jules Renard. Les Leblond n'auront jamais de succès de public. Il faut mettre ce souvenir dans leur vie. » On l'y met, au troisième tour, à l'unanimité, mais qui se souvient de ce souvenir ?



LÉON BLOY

Monsieur des Lourdes, d'Alphonse de Chateaubriant. Mirbeau soutient la Hollandaise Neel Doff (*Jour de famine et de misère*), qui récolte trois voix au premier tour. Deux autres voix vont à Gaston Chéreau (*la Prison de verre*). Vainqueur au septième tour, Chateaubriant mettra douze ans à s'en remettre : « Le succès, dit-il, trouve dans la nature de chacun de nous sa sanction. Chez beaucoup, il produit une ivresse qui exalte les facultés de production. Chez moi, l'effet fut autre. J'étais paralysé, anéanti, pris d'une sorte de peur de l'écriture, je n'osais plus tracer une ligne. » Plusieurs autres lauréats seront frappés de ce mal étrange.

1912. — Mme Simone fait campagne pour l'*Ordination*, de son cousin Julien Benda. Charles Vildrac (*Découverte*) obtient deux voix. La double voix présidentielle de Léon Hennique décide en faveur des *Filles de la pluie*, d'André Savignon, étude des « mœurs assez libres des filles d'Ouessant ». Son échec fera de Benda un philosophe, on n'entendra plus parler de Savignon, mais le Goncourt bénéficiera du bruit fait autour des dissensions des Dix

LES FRÈRES GONCOURT
par Gavarni

et les droits d'auteur dépasseront les 5 000 francs qui ont, jusqu'alors, constitué le principal intérêt du prix.

1913. — Il y a pléthore de candidats : Valéry Larbaud, Gaston Roupnel, Georges Pioch, Canudo, Andrée Viollis, Ritter, Daguerches, Bondy, Rolmer, Octave Aubry. Léon Werth et, surtout, Alain-Fournier, pour qui se bat Mme Simone. Evitant soigneusement *Barnabooth* et *le Grand Meaulnes*, les Dix, fidèles à leur récente vocation maritime, couronnent *le Peuple de la mer* après *les Filles de la pluie*, Noirmoutier après Ouessant, Marc Elder après Savignon. Il leur a fallu onze tours pour en arriver là. « Pourquoi ne tirent-ils pas leurs élus à la courte paille ? » demande un chroniqueur de *l'Intransigeant*.

1914. — « Beaucoup de volumes annoncés et prêts à paraître étant restés chez l'imprimeur par suite de la mobilisation des auteurs et éditeurs », les Dix font savoir qu'ils réservent le prix de 1914 et qu'ils en donneront deux en 1915.

1915. — Il a paru très peu de livres dans l'année. Réservant le prix de 1914, les Dix attribuent celui de 1915 à René Benjamin pour *Gaspard*. Benjamin avait, d'un hôpital, envoyé au *Journal* des articles remarquables. « Savez-vous, lui dit Lucien Descaves, que si vous tiriez un livre de ces

articles vous seriez capable d'avoir le prix Goncourt ? » Et il ajouta : « Il n'y aura pas de concurrent. »

1916. — Apollinaire envoie à Paul Margueritte *le Poète assassiné*. Margueritte lui écrit qu'il l'admire, mais que son livre contient « des passages bien risqués ». Apollinaire lui envoie alors ce distique :

Pendant que j'étais artilleur à Nîmes,
Seriez-vous entré aux Minimes ?

Sauf une demoiselle Harlor, auteur de *Liberté, liberté chérie*, tous les candidats ont vu le feu, leurs titres en témoignent : *le Feu* (Henri Barbusse), *le Miracle du feu* (Marcel Berger), *l'Appel du sol* (Adrien Bertrand), *Sous Verdun* (Maurice Genevoix), *la Guerre, madame...* (Paul Géraudy), *les Sillons de la Gloire* (François de La Guérinière), *Ma pièce* (Paul Lintier), *le Journal d'un simple soldat* (Gaston Riou), *Bourru, soldat de Vauquois* (Jean des Vignes Rouges). Malgré l'opposition de la « droite », menée par Elémir Bourges et Léon Daudet, Barbusse obtient le prix de 1914 par huit voix contre deux à La Guérinière, Adrien Bertrand, qui mourra en 1917, reçoit le prix 1916. *L'Appel du sol* restera sans écho, mais le succès du *Feu* (500 000 exemplaires) et celui de *Gaspard*, livres de guerre, l'un noir et l'autre rose, contribueront à faire du Goncourt ce qu'il est aujourd'hui : le gros lot de la loterie littéraire.



GÉRALDY

1917. — Le grand favori s'appelle Jean Beslière, auteur d'un « curieux roman de l'adolescence », *Franzili*. Dans sa précieuse *Chronique de l'académie Goncourt*, Léon Deffoux rapporte que l'on dit partout :

« Retenez ce titre. On n'a jamais rien fait d'aussi neuf. N'oubliez pas ce nom : c'est celui d'un écrivain de race, d'un romancier d'avenir. »

Cependant, au premier tour, c'est Albert Erlande qui mène (*En campagne avec la Légion étrangère*). Autres noms cités : Marcel Nadaud (*Chignolle*), Beslière, Fribourg (*Croire*), Duhamel (*Vie des martyrs*), Henry Malherbe (*la Flamme au poing*). Au second tour apparaissent Giraudoux (*Lectures pour une ombre*) et Jean-José Frappa (*A Salonique, sous l'œil des dieux*). Au quatrième, le prix est attribué à Malherbe. On peut tenir Giraudoux pour un normalien précieux et surfait, Duhamel, selon la juste expression de Cendrars, pour un « pompier de service », mais que dire de ce Malherbe dont la flamme n'a jamais brûlé personne et dont le nom ne doit sa gloire qu'aux caprices de l'homonymie ?

1918. — Le « pompier de service » prend sa revanche avec *Civilisation*, par six voix contre quatre à Pierre Benoit pour

Kænigsmark. Aux premiers tours, voix à Jean des Cognets (*D'un vieux monde*), Alexandre Arnoux (*Abizag*), Pierre Hamp (*le Travail invincible*), André Pezard (*Nous autres à Vauquois*), Edouard Schneider (*l'Immaculée*).

1919. — Année faste : entraînés par Léon Daudet, les Dix se décident à couronner un grand écrivain, aujourd'hui classique mais alors très discuté : Marcel Proust (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*). Trois voix à Dorgelès pour *les Croix de bois*; sont également cités Alexandre Arnoux (*le Cabaret*), Adès et Josipovici (*le Livre de Goha le simple*), Marcel Martinet (*la Maison à l'abri*).

1920. — L'exemple de Proust ayant fait naître quelques espoirs, les Dix s'empressent de les décevoir en revenant à l'honnête médiocrité. Le vainqueur est Ernest Pérochon, auteur de *Nène*, roman paysan édité à Niort et heureusement à peu près introuvable à Paris. Deux voix à Marcelle Vioux pour *l'Enlisée*, une à Louis Chadourne pour *l'Inquiète Adolescence*, une à Mac Orlan pour *le Nègre Léonard et Maître Jean Mullin*.

1921. — Entre *l'Épithalame*, de Chardonne, et *la Cavalière Elsa*, de Mac Orlan, les Dix n'hésitent pas : ils choisissent *Batouala*, de René Maran. A la vérité, Chardonne et Maran sont arrivés à égalité au dernier tour, et c'est la voix double du président qui les a départagés. Aux tours précédents ont été nommés Mac Orlan, Marcello Fabri, Henry Champly, Ernest Foissac, Asselin, Louis-Frédéric Rouquette, Georges Imann et Mlle Harlor.

1922. — Nombreux favoris, dont Luc Durtain (*Douze cent mille*), Maurice Genevoix (*Remy des Rauches*), Joseph Kessel (*la Steppe rouge*), Roger Martin du Gard (*le Pénitencier*), Paul Morand (*Ouvert la nuit*). Mais la lutte se circonscrit entre Georges Oudard (*Ma jeunesse*), Jules Romains (*Lucienne*) et Henri Béraud. Selon Léautaud, les amis de Béraud lui fraient la voie en multipliant les échos en faveur de Morand, dont Gallimard a, d'autre part, diminué les chances en annonçant que son livre a déjà été tiré à 30 000. Béraud est finalement couronné pour deux ouvrages : *le Vitriol de lune*, excellent roman historique, et *le Martyre de l'obèse*, roman humoristique, bâclé « en huit jours pour le premier numéro des *Œuvres libres* à la demande de Duvernois ».



PAUL MORAND
par Rouveyre

1923. — Il ne faut qu'un tour aux Goncourt pour donner son heure de gloire à Lucien Fabre, ingénieur, auteur de *Rabevel ou le Mal des ardents*. Une voix à Thierry Sandre pour *Mienne*, une à Eugène Marsan pour *Passantes*. André Billy, qui en sera vingt ans plus tard, écrit que l'académie Goncourt « crée cette contagion funeste aux bonnes lettres » et « développe ce mercantilisme grossier si conforme, il est vrai, à l'esprit de l'époque ».

1924. — Lucien Descaves suggère, sans succès, d'attribuer cinq prix de 1 000 francs chacun. Il y a en effet, abondance de postulants, parmi lesquels Montherlant, Emmanuel Bove et Joseph Delteil. Au septième tour, Montherlant (*les Onze devant la porte dorée*), Auguste Bailly (*Naples au baiser de feu*), Fernand Fleuret (*les Derniers Plaisirs*) et Philippe Soupault (*les Frères Durand*) récoltent chacun une voix. Finalement, Thierry Sandre, secrétaire de l'Association des écrivains combattants, coiffe la couronne pour trois livres : un roman, *le Chèvrefeuille*, un recueil de souvenirs de captivité, *le Purgatoire*, et une traduction du grec, *le Chapitre treize*. « Je suis enchanté, déclare le lauréat, que l'académie Goncourt ait couronné une traduction. Le roman, vous savez, ce n'est pas intéressant, et ce n'est pas le roman qui a fait la réputation littéraire de la France. » Ce n'est pas, en tout cas, le roman de Thierry Sandre.

1925. — Voix de politesse à André Beucler, Jean-Richard Bloch, Henry Deberly, Delteil, Drieu La Rochelle, Henri Pourrat, Pierre-Jean Jouve, Auguste Bailly. Prix à Maurice Genevoix pour *Raboliot* : « Je suis très content, déclare Lucien Descaves... Genevoix a reçu à la guerre une balle qui lui a traversé la poitrine, ne l'oublions pas, et la carrière universitaire que l'Ecole normale lui avait ouverte s'en trouvait interrompue... Laborieux modèle, il vit dans sa famille à Châteauneuf-sur-Loire. » Léautaud, qui note ce propos dans son *Journal*, ajoute : « Voilà de belles considérations littéraires. C'est le prix Goncourt transformé en prix de vertu. »

1926. — On a tant parlé de *Sous le soleil de Satan* que Bernanos, après une voix au premier tour, est écarté de la compétition. La veille, Rosny aîné a dit : « La renommée de l'auteur est devenue trop éclatante. » Les Dix n'auront point toujours ce souci de révéler un inconnu. Ils y réussissent en couronnant Deberly, que sept volumes publiés avant *le Supplice de Phèdre* n'avaient point tiré de l'ombre.

1927. — Pour la première et dernière fois, le prix est attribué à un auteur gai, sinon drôle, l'humoriste mondain Maurice Bedel, pour *Jérôme 60° latitude Nord*, inoffensive satire des mœurs scandinaves. Trois voix à André Chamson pour *les Hommes de la route*, une à Herbert Wild pour *le Colosse endormi*.

1928. — Il y a *Ceux du trimard*, de Marc Stéphane, *le Crime des justes*, de Chamson, et *la Double Vie de Gérard de Nerval*, de René Bizet. Sans parler des *Flambeaux éteints*, de Paul-Emile Cadilhac. Mais c'est un ancien cow-boy, Maurice Constantin-Weyer, qui attrape le prix au lasso avec *Un homme se penche sur son passé*, dont 100 000 exemplaires seront vendus en un mois.

1929. — Les Dix réussissent à éviter le chef-d'œuvre : *les Confessions de Dan Yack*, de Cendrars, soutenues par Dorgelès, fraîchement élu. Raoul Ponchon vote obstinément pour un certain Léo Gaubert. On parle aussi de Maximilien Gauthier, de Ludovic Masse, instituteur, auteur du *Mas des Oubels*, et de Marcel Aymé (qui aura le Renaudot pour *la Table aux crevés*). Prix à Marcel Arland pour *l'Ordre*.

1930. — Voix à René-Louis Doyon, Alain Laubreaux, Jean Prévost, Herbert Wild. Prix à Henri Fauconnier, inspecteur des plantations, pour *Malaisie*. « Jamais, déclare Gaston Chéreau, l'académie Goncourt n'avait reçu autant de livres, et jamais elle n'a été aussi embarrassée dans son choix, car jamais elle n'eut autant de vrais talents à départager. »

1931. — Favoris : *Vol de nuit* de Saint-Exupéry, *le Septième Jour*, de René Trintzius, *Un royaume au bord de la mer*, de Guy Mazeline, *l'Évadé*, de Stéphane Manier, *le Scandale*, de Pierre Bost. Les dames du Femina ayant primé *Vol de nuit*, les Goncourt hésitent entre Arthème Fayard et Gaston Gallimard, représentés, le premier par son fils Jean, le second par Jean Schlumberger, qui a dessiné les initiales n.r.f. et la fameuse couverture à filets noirs et rouges. Jean Fayard reçoit le prix pour *Mal d'amour*; Schlumberger obtient quelques voix pour *le Lion devenu vieux*. On chuchote que le roman de Jean Fayard est moins bien rédigé que les contrats de son père, dont aurait bénéficié certains des Dix. Les gens sont méchants; pourquoi le fils d'un grand éditeur ne serait-il pas un grand romancier?

1932. — Tout le monde considère comme acquise la victoire de Louis-Ferdinand Céline, avec le monumental *Voyage au bout de la nuit*; au « pré-déjeuner », Daudet, Descaves, Ajalbert et Rosny se sont déclarés en sa faveur. Mais le scrutin final fait triompher *les Loups*, de Guy Mazeline, Rosny ayant voté pour son disciple Raymond de Renzi, auteur des *Formiciens*, épopée des fourmis à l'ère secondaire... Dorgelès, qui a contribué plus que quiconque à torpiller Céline, déclare après le vote : « Et maintenant, je peux bien vous l'avouer, le candidat de mon cœur, c'était Céline! »

1933. — Chez Drouant, Léon Daudet se pince les doigts dans la grille de l'ascenseur. Descaves vote, par correspondance, pour Nizan. André Malraux, à vingt-sept ans, est le plus jeune lauréat que les Dix aient jamais couronné. Cinq voix, dont la présidentielle, sont allées à *la Condition humaine*, les cinq autres au *Roi dort*, de Charles Braibant.

1934. — Voix à Hubert de Lagarde, Ignace Legrand, Jean Prévost. Prix à Roger Verdel, professeur de rhétorique à Dinan, pour *Capitaine Conan*. Cette année-là, Simenon a publié *les Pitards*.

1935. — Billy salue Louis Guilloux, qui a publié *le Sang noir*, comme un authentique descendant de Dostoïewski et de Vallès : « Il serait surprenant qu'il obtint le prix Goncourt. » Guilloux n'obtient en effet qu'une voix; quatre vont à Maxence Van der Meersch pour *Invasion 14* et Joseph Peyré décroche la timbale pour *Sang et Lumières*, bon roman sur la tauromachie. On raconte que le président Rosny a voté, par écrit, pour Van der Meersch, puis a rectifié : « J'ai voulu écrire Peyré. »

1936. — Daudet vote pour *le Marchand d'oiseaux*, de Brasilach, Descaves pour *Magasin de travestis*, de Georges Reyer, Pol Neveux pour Louis Francis, Rosny jeune pour Tristan Lamoureux. Après le troisième tour, Dorgelès, gamin, présente aux photographes une jeune fille : « Mlle Van der Meersch... » et l'on croit un instant que l'auteur couronné de *l'Empreinte du diable* est une femme.

1937. — On parle d'Emmanuel Bove, d'Ignace Legrand et de Jean Prévost (*la Chasse du matin*). Daudet, Dorgelès et Larguier votent pour *Nez de cuir*, de La Varenne; les autres assurent la victoire des *Faux passeports*, de l'avocat bruxellois Charles Plisnier.

1938. — C'est l'année de *la Nausée*; Queneau a publié *le Chiendent* et Pierre-Jean Launay *Léonie la bienheureuse*. Daudet vote pour Georges Blond (*Prométhée délivré*); trois voix à François de Roux (*Brune*); le prix à Henri Troyat pour *l'Araigne*.



JULIEN BLANC

1939. — La « drôle de guerre »... On hésite à remettre en marche la machine à fabriquer les grands hommes de lettres. Les éditeurs poussent à la roue, chacun ayant ses poulains. Les mieux placés semblent être Paul Vialar (*la Rose de la mer*), Henry Poulaille (*Pain de soldat*), Julien Blanc (*Torrique*), Brasillach (*les Sept Couleurs*) et Simone (*le Paradis terrestre*). Philippe Hériat l'emporte avec *les Enfants gâtés*. Daudet aurait voté pour le livre de Simone; Sacha Guitry, pour le roman de Charles Trenet, *Dodo Manières*.

1940. — Le prix, réservé à un prisonnier, sera décerné à l'unanimité, en 1946, à Francis Ambrière pour *les Grandes vacances*.

1941. — Les Dix sont séparés par la ligne de démarcation et par leurs opinions politiques. En zone Sud, Carco soutient *l'Officier sans nom*, de Guy des Cars, publié d'abord à Cannes, puis repris par Fayard. Mais les Nordistes préfèrent *Vent de mars*, d'Henri Pourrat, qui a reçu déjà le prix du Roman de l'Académie française et qui est, à cinquante-quatre ans, le plus vieux lauréat jamais couronné.

1942. — Voix à Germaine Beaumont et à Lucien Rebatet. Prix à Marc Bernard pour *Parcels à des enfants*.

1943. — Voix à Thyde Monnier et à Elsa Triolet (*le Cheval blanc*). Prix à Marius Grout pour *Passage de l'homme*, qui ne laisse pas plus de trace que l'oiseau dans le ciel.

1944. — C'est l'année des *Amitiés particulières*. *Le premier acroc coûte deux cents francs*, mais rapporte bien plus à Elsa Triolet.

1945. — André Billy passe pour être le « grand électeur » de l'académie Goncourt « épurée ». On parle d'Henri Bosco, de Roger Vailland, de Robert Margerit, d'Henri Pollès et de *Travaux*, de l'autodidacte Georges Navel, ancien jardinier de Paul Géraudy. Wladimir Porché obtient des voix pour *Amour au Vallespir*; Jean-Louis Bory, le prix, pour *Mon village à l'heure allemande*.

1946. — Favoris : Jules Roy, qui aura le Femina pour *la Vallée heureuse*, Paul-André Lesort (*les Reins et les cœurs*), Célia Bertin (*Parade des impies*). Dorgelès soutient *Bagarres*, de Jean Proal. Voix à Serge Groussard (*Crépuscule des vivants*), Maurice Toesca (*le Soleil noir*), Zoé Oldenbourg (*Argile*). Prix à Jean-Jacques Gautier, critique dramatique du *Figaro*, pour *Histoire d'un fait divers*.

1947. — Dorgelès et Carco votent pour l'admirable livre de guerre de Jacques Perret, *Le Caboral épinglé*; les autres, considérant que Perret est déjà connu, préfèrent « découvrir » Jean-Louis Curtis et ses *Forêts de la nuit*. Depuis la libération, Sacha Guitry et René Benjamin ont été « blâmés » par leurs collègues, mais non pas exclus; ils déclarent que *Salut au Kentucky*, de Kléber Haedens, est le meilleur roman de l'année; l'éditeur ayant orné l'ouvrage d'une bande portant la mention : « Le Goncourt de Sacha Guitry et René Benjamin », les Huit intentent un procès en contrefaçon.

1948. — Favoris : Pierre Fisson, qui aura le Renaudot pour *Voyage aux horizons*, Serge Groussard (*Pogrom*), Hervé Bazin (*Vipère au poing*), Michel Zeraffa (*le Temps des rencontres*). Gagnant : Maurice Druon (*les Grandes Familles*). Le plus fastueux des lauréats depuis la fondation du prix, Druon, neveu de Joseph Kessel, passe pour avoir dépensé en un an le montant de ses droits d'auteur.

1949. — Un client de chez Drouant, attablé non loin du salon où délibèrent les Dix, a la surprise d'entendre une voix répéter : — Merle... Merle... Merle...

C'est Dorgelès, qui dépoile les bulletins annonçant la victoire de Robert Merle, professeur, auteur de *W'ck-End à Zuydcoote*. Ont été cités : Louis Guilloux, qui aura le Renaudot pour *le Jeu*

de patience, René Fallet (*Pigalle*), Jacques Nels (*les Enfants du désordre*).

1950. — Gérard Bauër mise sur *la Mort du petit cheval*, d'Hervé Bazin. On parle aussi de Roger Vailland, de Georges Arnaud (*le Salaire de la peur*) et de Michel Zeraffa. Mais les Dix déjouent tous les pronostics en accablant de leur prix un inconnu au nom très connu : Paul Colin, dont *les Jeux Sauvages* ont été, dit-on, découverts par Jacques Lemarchand, lecteur chez Gallimard. On affirme que Paul Colin a publié, depuis, un autre roman.

1951. — « Le 48^e prix Goncourt — annonce le facétieux Raymond Queneau — a été attribué à Julien Gracq pour *les Ravages de Sartrouville*... pardon : *le Rivage des Syrtes*. » Alexandre Arnoux, Dorgelès et Salacrou ont voté pour Luc Estang (*Cherchant qui dévorait*); Carco, pour Louise de Vilmorin. A André Bourin, qui l'interrogeait pour *les Nouvelles littéraires*, Julien Gracq avait déclaré, le 29 novembre : « Si on me donnait le prix Goncourt, je ne pourrais faire autrement que de refuser. » Il refuse en effet les 5 000 francs et son éditeur, José Corti, renonce à la bande traditionnelle. *Le Rivage des Syrtes*, livre difficile, n'en sera pas moins tiré à 115 000 exemplaires.

LUCIEN DESCAGES
par J. Delannoy (*les Hommes du jour*)

1952. — Dès le premier tour, Béatrix Beck obtient le prix pour *Léon Morin, prêtre*. Dorgelès a voté pour *les Enfants du Bon Dieu*, d'Antoine Blondin; Salacrou, pour *les Hauts Lieux*, d'un inconnu, A. Robinet, publiés à Tours.

1953. — Partants : Roger Nimier (*Histoire d'un amour*), Jean Fougère (*Un cadeau utile*), Saint-Loup (*La nuit commence au cap Horn*). Gagnant : Pierre Gascar (*le Temps des morts*). Pour fêter le cinquantenaire du prix, tous les anciens lauréats sont invités au déjeuner, ce qui amène à voisiner courtoisement quelques ennemis soi-disant mortels.

1954. — Renonçant aux « découvertes », les Dix priment *les Mandarins* de Simone de Beauvoir, célèbre depuis belle lurette.

1955. — *Les Eaux mêlées*, de Roger Ikor, l'emportent sur *Doucine*, de Jean Dutourd, *l'Amour monstre*, de Louis Pauwels, *le Rat d'Amérique*, de Jacques Lanzmann, *l'Humeur vagabonde*, de Blondin et *les Elans du cœur*, de Félicien Marceau (qui aura l'Interallié).

1956. — Après l'attribution du prix à Romain Gary, son roman, *les Racines du ciel*, fut, dit-on, revu et corrigé, la première version n'étant écrite dans aucune langue connue.

1957. — Comme prévu depuis fort longtemps, *la Loi*, de Roger Vailland, l'emporte par six voix contre quatre à *la Modification*, de Michel Butor. Une voix (celle d'Alexandre Arnoux?) à la romancière paysanne Angelina Bardin.

1958. — On parle d'Armand Lanoux (*le Rendez-Vous de Bruges*), de Poirot-Delpéch (*le Grand Dadais*), de Françoise Mallet-Joris (*l'Empire céleste*), de Robert Sabatier (*Canard au sang*), de Christiane Rochefort (*le Repos du guerrier*), etc. Mais les Dix se plaignent qu'il n'y ait pas de livre « éclatant » et couronnent un des romans les plus ternes du siècle, *Saint-Germain ou la Négociation*, du Belge Francis Walder.

1959. — Les Goncourt avancent la date de leur vote pour couper l'herbe sous le pied aux dames du Femina qui ont, comme eux, jeté leur dévolu sur *le Dernier des Justes*, d'André Schwarz-Bart, livre parfois émouvant et souvent mal écrit, dont les inexactitudes historiques sont relevées vertement par plusieurs hébraisants distingués, comme André Parinaud.

1960. — 21 novembre : dès onze heures du matin, les deux lauréats possibles, Henri Thomas et l'écrivain roumain Vintila Horia, attendent les résultats du vote dans un restaurant proche de chez Drouant. A une heure moins le quart, Philippe Hériat vient annoncer que Vintila Horia obtient le Goncourt pour *Dieu est né en exil* par six voix contre trois à Henri Thomas pour *John Perkins* et une à Simonin pour *Du mouron pour les petits oiseaux*. Le lendemain, la plupart des journaux accusent Vintila Horia d'avoir publié vingt ans plus tôt, en Roumanie, des articles favorables au régime hitlérien. Horia répond que ces articles « ne sont pas l'image de l'écrivain » qu'il est « vingt ans après » et « ne donnent pas non plus l'image exacte du jeune écrivain » qu'il était à l'époque. De son côté, l'académie Goncourt fait savoir qu'avant l'attribution du prix elle a enquêté auprès « du ministère des Affaires étrangères français, de l'Emigration roumaine en France, de l'attaché culturel de l'ambassade de la République populaire de Roumanie. Aucune de ces instances ne nous a précisé alors que l'action politique de Vintila Horia le rendit indigne du prix que nous devions lui décerner. »

Il ne s'ensuit pas moins une campagne de presse d'une incroyable violence. A quelques exceptions près (dont *les Nouvelles littéraires* et *le Petit Crapouillot*), les journaux accablent Vintila Horia. Dans un hebdomadaire dont la seule ligne politique est l'anticommunisme, on peut lire un article intitulé : « Le Goncourt à un ancien nazi » (*sic*). Vintila Horia écrit alors à Dorgelès, président de l'académie Goncourt, une lettre d'une parfaite dignité, par laquelle il renonce au prix, dans une volonté d'apaisement. A la suite de quoi les Dix décident de ne pas décerner de prix en 1960.

Mais la question est désormais posée : le Goncourt est-il un certificat de bonne vie et mœurs ou un prix destiné à mettre en valeur le meilleur roman de l'année ? « Quand je vais voir *Phèdre*, écrit justement Charles Blanchard, je ne me préoccupe pas de savoir si Racine a ou n'a pas empoisonné la Duparc. » Il semble que les Goncourt, s'ils veulent satisfaire ceux qui, depuis vingt ans, n'ont rien oublié ni rien appris, doivent se soucier moins de découvrir un bon livre qu'un homme au passé politique irréprochable. Lorsqu'ils auront déniché cet oiseau rare, il sera toujours temps de lui arracher une plume pour bâcler trois cents pages. Mais que les juges de la place Gaillon ne craignent pas de pousser très loin leur enquête. Sinon, un de ces échetiers qui semblent aspirer au titre de premier flic de France révélera que l'arrière-grand-mère de leur pur entre les purs a flirté en 70 avec un uhlan...

LES PLUS FORTS TIRAGES

La Maternelle (1904) : 440 000 exemplaires.
Le Feu (1914, attribué en 1916) : 500 000.
Le Martyre de l'obèse (1922) : 440 000.
La Loi (1957) : 320 000.
Le Dernier des Justes (1959) : 400 000.

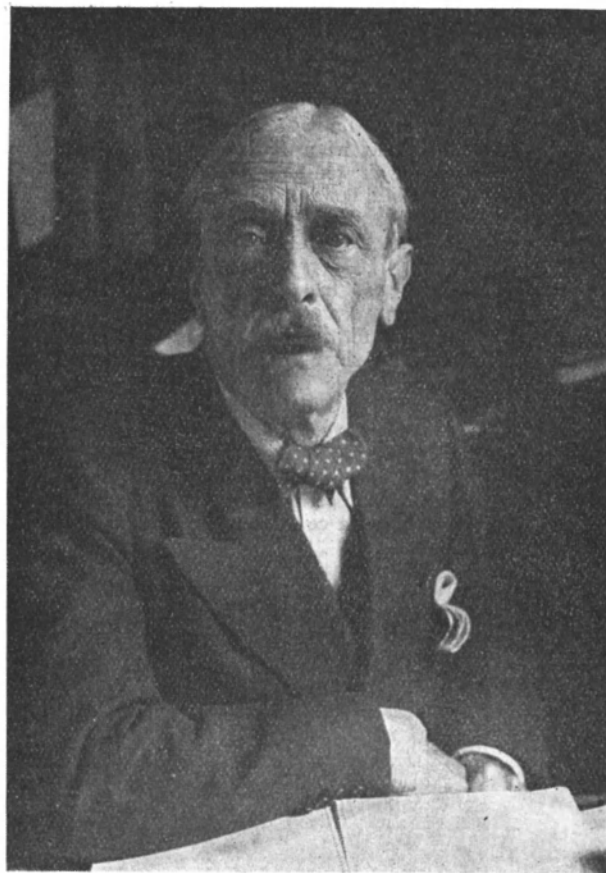
LE GONCOURT ET LES EDITEURS

Gallimard l'a eu 20 fois.
 Albin Michel, 6 fois.
 Grasset, 4 fois.
 Julliard, 3 fois.
 Fayard, 3 fois. (En comptant le prix refusé par V. Horia.)

BIBLIOGRAPHIE

LÉON DEFFOUX : *Chronique de l'académie Goncourt*. — PIERRE DESCAVES : *Mes Goncourt*. — PAUL LÉAUTAUD : *Journal littéraire*. — MAURICE MARTIN DU GARD : *les Mémoires*. — JULES RENARD : *Journal* (texte établi par Léon Guichard et Gilbert Sigaux).

Périodiques : *les Nouvelles littéraires*, de 1922 à 1940 et de 1945 à 1960. — *Crapouillot* : « Dictionnaire des Contemporains » (première et deuxième édition).



PAUL VALÉRY

La N.R.F.

par
Lucien Farnoux-Reynaud

Le fait le plus important, le plus significatif, dans le domaine de l'esprit et de la littérature, en France, au cours de la première moitié du xx^e siècle, reste indiscutablement l'hégémonie indéniable, totale, de *la Nouvelle Revue française*. D'autres revues avaient précédemment exercé une vive influence. *Le Mercure de France* demeure une date de notre poésie. *La Revue des Deux Mondes*, avec et depuis Buloz, fut, durant plusieurs générations, le véhicule des œuvres choisies des plus notoires contemporains. Des maisons d'édition rehaussaient un jeune talent du prestige d'ainés qu'elles publiaient. Dès 1919, dans un grenier, Bernard Grasset innovait l'éditeur moderne, lancement à l'arracheur de dents, publicité de produits de beauté, tirages en accordéon, best-sellers enfin. *La Nouvelle Revue française* ne représentait pas une forme poétique, ne se satisfaisait pas de grouper des écrivains de qualité, n'aspirait pas à un succès immédiat. En elle s'incarnait une discipline intellectuelle, une doctrine, un mode de penser. Elle correspondait à une nécessité intérieure de ses promoteurs, qui en créaient une loi, car ils avaient d'abord en commun des exigences, d'où une intolérance qui impressionnait. Un *dignus intrare* devenait une consécration. Pour l'étranger elle représentait un épanouissement parfaitement ordonné de notre esprit cartésien. Chez nous, son emprise était telle que les réfractaires paraissaient des mutins, faisaient figure d'arriérés, et leurs proches en éprouvaient quelque honte. Sa haute direction, assez protestante, évoquait le synode calviniste de Genève, qui avait le droit et le devoir de pénétrer à toute heure chez vous pour s'assurer de la tenue de votre comportement et de l'orthodoxie de votre pensée.

Son démon était un homme à la quarantaine, connu seulement de quelques initiés, considéré même, par certains, comme une sorte de raté affligé de fortune. Il avait publié, selon la mode, des proses poétiques : *les Cahiers d'André Walter*, *Paludes*, *les Nourritures*

terrestres, recueil un peu plus ironique, le *Prométhée mal enchaîné*, qui persifle avec dignité. Un roman en 1902, *l'Immoraliste*, restait pour ses amis une sorte de trahison. A l'époque de l'art pour l'art, le roman relevait du genre boulevardier et vous discréditait. L'auteur, dans son *Journal*, se dépeignait alors : « *Je ne suis qu'un petit garçon qui s'amuse, doublé d'un pasteur protestant qui l'ennuie.* » Car André Gide, né à Paris en 1869, de famille et de tradition protestantes, avait toujours voulu devenir un écrivain, ce qui, pour une hérédité bourgeoise, apparaît jouer à l'Enfant prodigue, avec l'espérance du Veau gras du succès. Après une enfance inquiète, réticente, hantée par « *Un extraordinaire, un insatiable besoin d'aimer et d'être aimé. Je crois que c'est cela qui a dominé ma vie, qui m'a poussé à écrire; besoin quasi mystique au surplus, car j'acceptais qu'il ne trouvât pas de mon vivant sa récompense* », il fut un jeune homme « *esthète et singulier* », tolérant, cultivant sa singularité, aidé par son protestantisme, et développant l'esthète par le double jeu de la réticence et de l'effort pour plaire : « *Ma question perpétuelle (et c'est une obsession malade) : Suis-je aimable ?* » Il cherche un milieu lui convenant et en 1909 réussit à grouper des amitiés choisies et mises en serre. Ce serait à la crainte de la solitude d'un protestant, soucieux d'une justification permanente, que nous devrions la *Nouvelle Revue française*, et à ce moment il publie la *Porte étroite*, presque un programme.



ANDRÉ GIDE
par Van Rysselberghe

Son influence fut prépondérante dans la jeune revue. Sa situation littéraire n'était point alors de celles dont on prend ombrage, et il enseignait la manière de favoriser les différences. Grâce à lui, à la surprise de la plupart, ce mouvement rallia la jeunesse, élément sans lequel rien ne se crée, rien ne persiste. La part d'irréalité, de gratuité, dans la conduite d'André Gide, sa propension au jeu, le rapprochaient de cette nouvelle génération qui remettait tout en question. Il avait partagé à l'excès, jadis, ce besoin de liberté de tout adolescent. Il ne songeait qu'à l'aviver en le justifiant en tout et pour tout. Il s'attache à la prééminence de l'individu : « *L'homme est plus intéressant que les hommes. C'est lui et non pas eux que Dieu a fait à son image. Chacun est plus précieux que tous.* » Pour cette prééminence s'impose la disponibilité de la personne, libérée du passé : « *Tout l'élan de la sève gonfle de préférence les bourgeons de la fine extrémité des branches, et les plus éloignées du tronc. Sache comprendre et t'éloigner le plus possible du passé* », délivrée de la famille, même par rupture ardente : « *Sur une quarantaine de familles que j'ai pu observer, je n'en connais peut-être pas quatre où les parents n'agissent pas de telle sorte que rien ne serait plus souhaitable pour l'enfant que d'échapper à leur emprise* » et « *L'esprit de famille s'oppose aussi bien à l'individu qu'à l'Etat. L'héritage aidant, les intérêts qu'il met en jeu sont presque tous sordides, ou, plus exactement, il fait dominer partout l'intérêt. Il invite à une sorte de favoritisme et d'entraide, sans souci de la valeur des gens.* » Alors un adolescent peut prétendre à un égoïsme sacré : « *Ne t'attache en toi-même qu'à ce que tu sens, qui n'est nulle part ailleurs qu'en toi-même, et crée de toi, impatiemment ou patiemment, ah ! le plus irremplaçable des Etres.* » Elevée, durant les hostilités, sans père au

foyer, abasourdie par le tumulte de la guerre et les campagnes anarchistes de l'arrière, emportée ensuite par la frénésie résultant d'une victoire illusoire, toute une génération, ou presque, a obéi à cet appel qui correspondait à ses aspirations confuses, à ses désirs imprécis. Le mauvais maître avait aussi brisé le dernier frein : la religion, dans la lettre : « *Tel qu'il est, l'Evangile me suffit. Dès que je me remets en face de lui tout redevient lumineux dans mon regard. L'explication de l'homme l'obscurcit. Quand je cherche le Christ, je trouve le prêtre et derrière le prêtre saint Paul* » autant que dans l'esprit, en s'élevant contre la Croix qui « *avait triomphé du Christ même. C'est le Christ crucifié qu'on continuait à voir, à enseigner. C'est ainsi que cette religion parvint à enténébrer le monde* », donc dans son action : « *Il est curieux que chez les trois artistes convertis que j'ai connus le mieux : Ghéon, Claudel, Jammes, le catholicisme n'a apporté qu'un encouragement à l'orgueil. La communion les inflat.* »

Pervers, ne goûtant que la volupté de pervertir, inversé jusque dans le symbolisme inversé, où s'affirme le démonisme, virtuose de la dégénérescence, par la négation et la fausse apparence, Prince Noir d'une jeunesse désaxée, André Gide, du désert des damnés de l'orgueil, révèle avec dépit la deuxième emprise de la *Nouvelle Revue française*. Elle a conquis en effet le public catholique que les hideurs saint-sulpiciennes et la fadeur de la trop bonne littérature avaient détourné de l'art religieux. Laissons Henri Ghéon, qui dans l'aventure joue un peu le pauvre sous l'escalier et s'efforce d'amuser les enfants dans le jardin, Jammes et son ronronnement de récitation du rosaire, dans le parfum des roses et l'odeur de cire des reposoirs, et attachons-nous à celui qui assure cette conquête : Paul Claudel. Cet écrivain, qui se plaint longtemps de n'être joué que dans les greniers — il n'ajoutait pas lui que dans les catacombes — se reconnut par la suite, avec une grande humilité chrétienne, « *le seul auteur aujourd'hui d'un théâtre vraiment populaire, s'adressant à toutes les âmes, accessible à tous les cœurs* ». Il faut avouer que son ascension a de quoi éblouir le plus habile marionnettiste de la Compagnie de Jésus. Agnostique, un Berthelot discerna qu'une poussée mystique, consécutive à la guerre, attendait son poète pour devenir une effusion sans danger et qu'il fallait un futur ambassadeur afin d'établir un *modus vivendi* entre un athéisme discret et une religiosité de tout repos. Paul Claudel gravit aisément les échelons de la carrière, tandis que la *Nouvelle Revue française* consacrait ce contemporain de Gide et proposait aux croyants, que celui-ci offusque, un poète abscons que le divin inspire. L'un et l'autre se nourrissaient des Ecritures, mais, alors que Gide en sécrétait un suc vénéneux, Claudel s'indignait. Il en résultait un torrent suspect de résidus contradictoires et de fermentations, donnant l'impression d'une puissante gestation. Peut-on considérer comme un style ce tumulte de mots, cette cascade d'images, où toute syntaxe perd ses droits, où se dilue toute idée directrice, où en soufflant où il veut l'esprit a tout dispersé ? Des critiques avertis, comme un Las-serre, le proclament ; des catholiques indiscutables, comme un Henri Massis, dénoncent une incompatibilité entre ce désordre et l'équilibre de la foi ; des théologiens, avec le R.P. Ducaud-Bourget, relèvent des erreurs d'interprétations, des débuts d'hérésie. Rien n'y fait. Un public admire, pour être digne du voisin, une brochette de métaphores gratuites et le prodigieux résultat d'une incontinence verbale et d'une confusion mentale. Car enfin : « *Oui ! oui ! oui ! oui ! l'humanité qu'il faut réunir. L'œuvre de Dieu qu'il faut achever. Cette terre que Dieu t'a donnée comme la pomme dans le paradis, pour que tu la premmes entre tes doigts. C'est cela qui est ton père et ta mère* » apparaît l'établissement d'une généalogie contestable et un programme assez luciférien. Prétendre que la terre lui appartient et qu'il doit achever l'œuvre de Dieu aurait conduit un pénitent à la grillade avec les anciens dominicains.

On nous assure que Claudel est un poète cosmique et que la force de son verbe provient de ce qu'il mastique les mots : « *Posédons la mer éternelle et salée, la grande grise. Je lève un bras vers le paradis. Je m'avance vers la mer aux entrailles de raisin.* » Il est vrai qu'il a assuré ailleurs : « *Ces pieds sont vos pieds, mais voici que je marche sur la mer et que je foule les eaux de la mer en triomphe.* » Dans ce cas assez compliqué nous sommes obligés d'accepter sa conclusion : « *Je suis plein d'ignorance et de génie.* » Claudel serait aussi le témoin de l'univers chrétien et entre autres son théâtre résoudrait le drame entre l'homme et la femme. A première vue il apparaîtrait que chez lui le principal serait la communion entre les époux :

« *Le mariage n'est point le plaisir. C'est le sacrifice du plaisir, c'est l'étude de deux âmes qui, pour toujours désormais et pour une fin hors d'elles-mêmes,*

« *Auront à se contenter l'une de l'autre.* »

Alors qu'il nous semblait que l'Eglise catholique envisage que l'union n'a pour raison et but que l'enfant qui la dominera, Prouhèze va plus loin en pensant à Rodrigue :

« Quand il n'y aura plus aucun moyen de s'échapper, quand il sera fixé à moi pour toujours dans cet impossible hymen, quand il n'y aura plus moyen de s'arracher à ce cri de ma chair puissante et à ce vide impitoyable, quand je lui aurai prouvé son néant avec le mien, quand il n'y aura plus dans son néant de secret que le mien ne soit capable de vérifier,

» C'est alors que je le donnerai à Dieu, découvert et déchiré, pour qu'il le remplisse dans un coup de tonnerre, c'est alors que j'aurai un époux et que je tiendrai un dieu entre mes bras. »

Ce programme confus, car il ne peut être sadique, relève plus de l'orthodoxie de la mante religieuse que de l'épouse chrétienne, fût-elle cosmique et un peu disciple de La Palisse, car Prouhèze demande aussi :

« Maintenant que l'un a changé de place, la position de l'autre n'en sera-t-elle pas altérée? »

Trahissant une fois de plus, les bien-pensants sacrèrent Paul Claudel rénovateur du théâtre religieux. On inséra les matinées claudéliennes le dimanche entre la messe et les vêpres. Mauriac put l'accueillir à l'Académie française, tandis que Bernanos suffoquait : *L'Académie, cette foire, où vient d'entrer, plus décoré que Goering, plus riche que Turelure, ce vieil imposteur de Claudel.* » Cela se produisit au temps des apothéoses, mais bien avant, peu après la guerre de 1914-1918, la *Nouvelle Revue française* avait pu de la sorte offrir à l'esprit français un balancier parfaitement équilibré pour faire le funambule. La jeunesse perturbée et l'anarchie des intellectuels étaient gidiennes, et les enfants sages, avec les tenants de la tradition d'une culture latine, pour être surtout romaine, agréaient le romantisme paradoxal et acatholique de Claudel. Pourtant ce sont les salons qui entretiennent les bonnes renommées, que les académies consacrent. La *Nouvelle Revue française* ne pouvait les négliger et Paul Valéry trouva là son emploi.

Sa gloire éphémère fut tissée par de bien jolies mains, et sa rigoureuse nonchalance est ouvrage de dames. Un certain don pour les sciences exactes, ce qui demande un sens de la poésie, lui permettait d'évoluer avec aisance au pays de cosmogonie et de rapporter de ces aperçus qui vous font concevoir qu'en dormant on l'a échappé belle. Une curiosité de toute chose l'entraînait aux quatre vents de l'esprit. Une vivacité méridionale facilitait en lui le jeu des rapports astucieux. La fréquentation du salon de Mallarmé lui enseigna la leçon du singe montrant la lanterne magique. Il eut le soin de ne jamais allumer la sienne pour discourir à son aise, ayant discerné que l'hermétisme devient le couvercle convenant à une boîte vide. Sa poésie possède la grâce et la sincérité d'un jet d'eau congelé sous la lune. En soi ce pourrait être ravissant, mais la courbe n'est qu'une illusion, n'étant jamais parvenue à se réaliser, et tout est demeuré sous la glace de la vasque. Ses poèmes nous laissent imaginer que leur dessin était si supérieur qu'il se volatilisa dans la suite des mots, désormais éléments d'inanité sonore. Quand il pense en philosophe, mais il ne pense jamais autrement, sa phrase est flexible et sa méditation sinieuse, au point qu'on se retrouve, Gros-Jean comme devant, où l'on a pris le départ. On pourrait multiplier les exemples, mais, de même qu'il est difficile d'absorber une bouchée de spaghetti d'une assiettée bien remplie, de même il est malaisé d'extraire une brève citation de textes où tout est plus entortillé qu'enchaîné. Les belles écouteuses ne se rassasiaient pas de ce régal vraiment napolitain et les érudits y discernaient une pertinence à nulle autre pareille. Régnant sans contexte dans les salons, s'imposant à ses confrères confondus, séduisant la critique qui justifiait sa propre vanité par une vanité plus grande, Paul Valéry fut l'écrivain académique comme on en rencontre rarement et à ce titre il a bien mérité des Quarante.

Que reste-t-il de cette gloire qui fut un incident mondain? Un nom qu'en Sorbonne on classe parmi ceux de ces poètes dont un exemplaire est accordé à chaque demi-siècle, entre papotages salonnards et conférences académiques, plus phalène que lumière et sertisseur de mille riens. L'obscurité voulue d'un Paul Valéry, qui s'attacha à célébrer le conflit de l'effort et du naturel et la résistance au facile, ne conviendrait en rien aux dames de Megève et aux demoiselles de Saint-Tropez dont l'unique effort est de paraître naturelles dans l'artifice et qui ne sauraient résister à la facilité. Peut-on proposer « chaque personne est un peu de la nature. Son acte est toujours relatif et elle pense individuelle » à une jeunesse grégaire qui se consacre en troupe à l'onanisme mental des spectacles cinématographiques, accroit son aboulie par de véritables congrès autour d'un phonographe et ne retrouve que dans la promiscuité des surbooms un réflexe génésique? Même les universitaires considèrent comme un flûtiste du néant le musicien zinzolin qui « fait son affaire personnelle de ce qui jusqu'à lui avait été traité en forme dogmatique, dominée par la tradition », à l'instar de M. Teste. De Paul Valéry les facettes de l'esprit apparaissent, comme nous l'avions annoncé, celles d'un bouchon de carafe. L'époque rejette, comme la mer sur la plage, cette coquille vide,

où le dernier oisif peut écouter la rumeur des pseudo-beaux esprits d'autrefois.

Les admirateurs de Paul Claudel sont plus tenaces, car beaucoup confondent principes et préjugés, routine et tradition. Pourtant certains commencent à soupçonner que cet enthousiasme proviendrait d'un malentendu. Le renouveau de la foi a été plus profond et surtout plus réfléchi qu'on ne l'imaginait. Des études sur les différents ordres monastiques et du néo-thomisme, bien des esprits acquièrent des connaissances, eurent des lectures plus orthodoxes qui révélèrent démente les discours de ce poète qui n'est pas un poète chrétien, comme le dit le chanoine Ducaud-Bourget. Les boursoufflures, la grandiloquence, la viduité de ses poèmes, commencent à apparaître aux plus obstinés, et tout se lèzarde comme une façade surchargée aux matériaux désaccordés. L'œuvre dramatique fait encore illusion. Elle est assez vieux théâtre pour séduire les novateurs de ladite avant-garde, amateurs de cabotinage dans le grandiose, de mise en scène, de costumes, de décors. Ce côté boulevard du Crime se trouve accru par le don de Claudel pour le mélodrame historique. Nul n'a fait mieux tant pour le choix des personnages que pour les nœuds de l'intrigue. L'instinct du public, qui souhaite que les grands aient des malheurs pour les supporter avec noblesse, peut se satisfaire. L'obscurité des répliques confère plus de grandeur aux grands, plus de noblesse aux sentiments, plus de noirceur aux malheurs. Ajoutons que Claudel possède un sens rare du rythme. Rythme de la phrase, que ne contrarient ni le respect de la syntaxe ni le souci d'être compris. Alors on déclame à toute volée, et les spectateurs sont emportés sur une onde sonore où flottent des palais, des cathédrales, des prélats, des princes, des ambitions défaits, des amours coupables ou contrariées. On n'écoute pas ce dramaturge..., on l'entend; on ne suit pas une action, on la subit en discernant un conflit, et l'on reste bouleversé de se croire intelligent et proche de Dieu. Déjà ce succès que le goût de l'ennui maintient et que le bon ton approuve s'effrite. N'est pas loin le petit garçon d'Andersen qui va discerner que le Roi se promène tout nu. Le bric-à-brac claudélien se prépare. Il en émergera peut-être l'Annonce faite à Marie qui, plus rustique, s'attachant à l'amour de la terre, à la maternité qui lui répond, à la sainteté sans le savoir, au miracle sans le vouloir, conserve, sous son emphase et le fatras, le charme d'une image de première communion et éveille des échos de complainte.

En rappelant les caractéristiques de l'œuvre d'André Gide, en précisant son influence, nous croyons avoir aussi énoncé les raisons d'une désaffection générale, qui se manifesta du vivant même de l'auteur, et bien peu songèrent cette année à marquer le dixième anniversaire de sa mort, le 19 février. Comment la jeunesse pourrait-elle écouter encore l'ombre du pourrisseur? On ne se délivre plus de sa famille. On n'en a pas, le fait social l'a détachée de vous. On ne se libère plus du passé. Il n'existe pas,



PAUL CLAUDEL, ambassadeur

vague souvenir de volitions éparées, de sentiments amorphes, d'événements fluides. Conseille-t-on la prééminence de l'individu à un être qui se cherche, ignorant sous quelle vraie forme et pourquoi il existe? Incite-t-on à ne penser qu'à soi alors que les autres ne se proposent que propos vains et frottements d'épiderme sans importance? Quant à l'incompatibilité du moralisme, du didactisme et de l'art, domaine personnel, elle ferait hausser les épaules aux filles et aux garçons qui font ce qu'ils appellent de l'art pour l'argent et l'amour pour se faire connaître par la grande presse. Voilà où en est ce qui serait la clientèle d'André Gide. Quant à la jeunesse qui sort de l'enseignement technique, elle a d'autres boudoirs à visiter. Il connaît donc la pire disgrâce, être complètement ignoré de ceux dont il souhaiterait être aimé et ne pas effleurer la pensée de ceux qu'il voudrait haïr.

La *Nouvelle Revue française* dès ses débuts assura son empire grâce à trois écrivains : André Gide lui amena la jeunesse et ses maîtres; Paul Claudel, le monde catholique; Paul Valéry, les salons et les académiciens, les commandes en quelque sorte de l'activité spirituelle et artistique du pays. Chacun a parfaitement réussi, mais à ce rôle se bornait son génie. La *Nouvelle Revue française* demeure. Elle conserve son prestige. Elle se maintient assemblée d'écrivains de qualité, d'esprits curieux de toute chose, parfois jusqu'à l'imprudence. Les dieux ayant été avec elle le but est atteint, et elle conserve dans ses placards trois fantômes en solde.

UN MÉCONNU MARC STÉPHANE PAR RENÉ-LOUIS DOYON



MARC STÉPHANE à quarante ans
(les Livrets du mandarin)

LE sort des écrivains non plus que des artistes n'est pas plus étrange que celui des autres humains, mais il est tributaire de la notoriété ou de l'oubli.

Un ouvrier d'art est destiné au public, l'écrivain pour être lu, le peintre et le sculpteur pour être vus, le compositeur pour être entendu. Ceux qui échappent à la raison de leur destin sont victimes d'une infortune fort nocive à leur raison d'être. L'on pourrait dresser un martyrologe assez important des oubliés, des dédaignés, comme les désignait dans un insuffisant recueil Monselet, et plus copieux encore des inconnus. La critique, les curieux, en découvrent et ressuscitent parfois. C'est œuvre digne que d'arracher un nom, une gloire, un talent à l'oubli dévorateur. Obéit à cet idéal la publication dans quoi paraît cette étude sommaire. Familier des noms obscurs et fourrier d'artistes à la traîne de la justice, voici que j'apporte de mes dernières explorations une chronique en faveur d'un écrivain curieux, inégal et surtout créateur d'une langue enrichissant notre littérature : Marc Stéphane (Saint-Etienne, 1870 — Saint-Rémy-des-Landes, 1944).

C'est à vingt-quatre ans que Marc Richard, libéré de sa famille et nanti d'un petit capital et d'un goût de la littérature, prit le nom de Stéphane (le couronné), un vrai *gaga*, c'est-à-dire un citoyen de la ville noire qu'est Saint-Etienne, bâtie sur des mines de charbon, empoussiérée d'une impalpable poudre noire qui s'in-

sinue dans le linge, sur les meubles et dont les visages ne sont pas dépourvus. Déjà il montre un goût marqué pour le déplacement, au point que nul plus que lui ne méritait le surnom de *Trimardeur*, car, lorsqu'il n'eut plus de revenus, il dut accommoder les nécessités impérieuses avec des mouvances perpétuelles, et c'est ainsi qu'on le trouvera, selon les moments fastes ou marqués par l'impécuniosité, à Paris, en Languedoc, sur la Côte d'Azur, en Bourgogne, en Sologne, dans les Flandres, partout où la *dromomanie* (je ne l'en taxe pas avec certitude, mais...) le conduisit aussi bien qu'un emploi offert par les saisons et dont il savait tirer parti. Ce qu'il y a d'intéressant à retenir de cette errance fut la richesse de ses observations, la variété de ses récits et la richesse de sa langue, et c'est ici ce qui retiendra le critique attentif et le lecteur patient. Nous négligerons ses dernières publications, elles sont marquées de deux influences inégales et d'un effet sensiblement désagréable : Jehan Rictus et Léon Bloy. Il prend à l'argot artificiel et savant du premier une espèce de préciosité et une facilité de construction agaçantes et à l'autre une redondance qui frise l'amphigouri. Un écrivain a toujours des modèles à ses débuts, et le plus important n'est pas de les choisir excellents, mais d'en user avec intelligence pour en dégager sa propre personnalité. Marc Stéphane mit un certain temps à se dégager de ses modèles et ne devint, après avoir jeté sa gourme révolutionnaire et ses afféteries stylistiques, que deux fois maître d'une écriture qui marquera et qu'il importe ici de présenter dans sa constitution originale. Nous négligerons, c'est convenu, les *Savants devis* et *joyeux rythmes d'un buveur de soleil*, un drame vivarais, *Sous le ciel*, les pamphlets révolutionnaires, une plaquette de toxicomane qui le conduisit à Sainte-Anne; il en reviendra avec un conte extraordinaire et digne à la fois de Villiers de l'Isle-Adam et de Maupassant, *Chez les tranquilles* (dans ses *Contes affronteurs*) et un livre d'observations, *Chez les fous*. Pour mieux mesurer la valeur de sa création linguistique, notons que jusqu'à ses réussites sa langue était émaillée d'expressions horribles et d'un vocabulaire maladroît qui ont pu écarter de son œuvre une critique attentive. On trouve, dans ses premiers livres, des bizarreries comme *herminer les pudeurs*, un relief idastique, des épithètes singulières comme *oréen*, *égrotisant*, *énerguménisme*, *cacoergète*; il va au plus facile pour créer ses mots avec une innocence insolente : *coudepiédaner*, *coquillesquement*. En un mot, il va de la puérilité qu'il retrouve dans ses *Contes ingénus* publiés en 1921 à la grandiloquence de sa lettre en faveur de Léon Bloy publiée dans *les Loups* (1911), avec une parfaite insouciance, sans se rendre compte qu'il a passé à côté d'un chef d'œuvre, l'*Epopée camisarde*, qu'il n'a pas su exploiter, et *Ceux du trimard*, que Léon Daudet conduisit au triomphe.

Marc Stéphane, très en marge de tous les conformismes, avait un appartement à Neuilly où il plante le pavillon de ses actions violentes : le *Cabinet du Pamphlétaire*; c'est à cette enseigne que parut, sans qu'on y prit garde, ce qu'on est bien tenu aujourd'hui de considérer comme une œuvre linguistique importante, l'*Epopée camisarde*. A l'origine ce furent trois petits in-12 à couverture rouge (1906), puis un copieux in-16 en 1911, le *Roi du Languedoc*. Le tout constituait un ensemble tiré des *Mémoires d'un camisar* qu'avait trouvés dans ses voyages Marc Stéphane sous forme d'un manuscrit d'écriture *chenilleuse* (sic) et difficile à transcrire, ce qui lui demanda beaucoup de temps. On a contesté l'authenticité de ce document et même A. t'Serstevens (le *couronné* aussi) va jusqu'à croire à un grossier pastiche. Il faut déchanter : 1° un Cévenol m'a confié qu'il existait des confidences identiques dans certaines familles cévenoles; 2° Marc Stéphane n'a jamais pardonné à sa femme qu'il aimait beaucoup d'avoir laissé voler et dilapider le document par les romanichels ses voisins à Mesnil-le-Roi; 3° les remarques, notes, observations personnelles de Stéphane en marge du texte sont, avec leur primarisme et leur indiscretion, la preuve même d'un texte étranger à celui qui le commente aussi maladroitement. Ces volumes maintenant introuvables et qui passèrent, honnis des protestants et des catholiques, des royalistes qui en étaient gênés et des républicains qui les accueillirent avec plus que de l'indifférence, contenaient cependant la vie, la richesse, la musique de cette langue savoureuse, vivante, imagée, qui se parle encore dans le Languedoc et plus encore dans les Cévennes, lesquelles portent la trace des exactions des dragonnades, langue en dehors des grammaires et des académies, vocabulaire riche, *gouteux*, phrase nombreuse qui va en s'amplifiant d'incidentes, de digressions, de remarques, sans jamais perdre son dessein et son but, langue essentiellement parlée, faite pour être entendue, musicale et d'un rythme sensible; elle est tout à l'opposé des exploits brillants et tortueux d'un Barbey d'Aurevilly par exemple, du fracas oratoire de Victor Hugo ou des constructions laborieuses et figées de Flaubert. C'est l'écriture d'une langue essentiellement parlée qui connaît la rectitude, la clarté, l'agrément, malgré l'amplitude de son développement et les balancements de ses superstructures; et cette langue est prise

aux meilleures sources, celles d'un peuple qui la parle encore avec plus ou moins de richesse et d'accent de Nîmes à Lyon, de Saint-Étienne à Montpellier; langue la plus voisine du français qu'a parlé le grand Rabclais et dans quoi il semble prolonger son incomparable éclat de conteur. Comme ce texte est plus que rare, qu'on veuille lire dans l'esprit de cette analyse le discours de Rolland à ses 200 hommes avant que ceux-ci massacrent les 3 000 du Royal Cévennes. On y reconnaît aisément toutes les qualités que nous ne lui avons pas gratuitement prêtées. Voici comment l'héroïque chef s'adresse à ses hommes avant la bataille :

« Enfants de Dieu! à mal enfourner se font les pères cocus — pardon excuse... — les pains cornus. Par quoi, convenons bien de notre fait d'autant que nous ne saurions y faire à deux fois ici non plus qu'ailleurs, ici moins qu'ailleurs encore peut-être. Vous savez que la « Bête » (1) tracasse depuis quelque temps dans ces hauts cantons et métier n'est — j'imagine — de vous enlever ma bonne fée du jour de fête. Elle est au présent à La Salle où elle conduit sa plus récente prise levée sur le plus tendre de la chair huguenote. Mêmement que mon petit « dé », qui n'est pas non plus menteur qu'un autre, m'affie toutes fois et quantes que je me boute en l'oreille que ce sera pas plus tard que demain au matin... Vous suffise de savoir que les raisons (de la mêlée à venir), Gédéon les connaît à merveille, lui qui les trouve les mieux justifiées du monde et les mieux bastantes à nos besognes coutumières de casseurs de muscaux idolâtres et de vengeurs de sang innocent!... D'où il couste qu'en vrais fidèles enfants de Dieu, nous devons aveuglément les faire nôtres. Pour quoi j'ai juré, tant pour vous que pour moi, j'ai juré Pape Diable à l'Eternel dont le subtil esprit m'inspira naturellement cette joyeuse attrapette (2) que le dit individu Monblanc (le général des troupes) puisqu'il lui faisait tant que lui puer au nez ne franchirait point ce pas, mais qu'il y laisserait ses os et ceux de sa clique jusqu'au dernier sans qu'il y faillit la queue d'un. Aconusta, benet! Aconusta bënë La Colombe! j'ai tendu mes rets.

Putan d'auro (3) qui me fait égosiller comme un qui a plume en gueule Pape Diable!... »

Ce premier apport à notre langue a passé inaperçu et il n'est pas certain que Marc Stéphane lui-même en ait compris l'importance et exploité la trouvaille et l'utilisation. On se rend d'autant plus compte de ces carences que le fait d'avoir publié récemment les parties restées inédites de *l'Épopée camisarde* a redonné à cette œuvre et à son auteur une attention qu'ils n'ont pas cessé de mériter.

La seconde manifestation linguistique de Marc Stéphane est assez récente pour n'être pas encore oubliée. C'est la publication, faite timidement par un modeste libraire ami du coureur de routes, de *Ceux du trimard* (1928), un recueil de récits et non de contes d'un personnage curieux bien planté de migrateur agricole et malicieux, Batiss. Le choix du libraire était judicieux et son entreprise fut largement récompensée, car Marc Stéphane, qui croyait à la venue facile et inopinée de la renommée sans chercher à en provoquer la chance ou à la saisir au passage, fut contraint d'adresser un exemplaire à Léon Daudet, alors à Bruxelles, à la suite d'une fuite-évasion savamment combinée, et voué dans cet exil (!) inattendu à ses critiques, à ses diatribes, en toute liberté. Son goût certain pour les révoltés, les en-dehors, les non-conformistes déchaina son enthousiasme en faveur de *Ceux du trimard* et, dans un article retentissant de l'hebdomadaire *Candide* en 1928, il consacrait l'œuvre et l'homme et lui assurait même sa voix au prix Goncourt en instance. La gloire atteint aussitôt l'inconnu d'hier; un éditeur entreprenant racheta le tirage chez le libraire et lança non sans fracas ce recueil, bientôt suivi d'un non moins intéressant *Reines de Cambrouse et Margot des bois*. Ces deux volumes aussi denses l'un que l'autre sont un apport incontestable à la langue populaire qui atteindra son éclat, son lyrisme et sa consécration dans les ouvrages de Céline dont *D'un château l'autre* et *Nord* aboutissent au chef-d'œuvre. Marc Stéphane, par la langue des Batiss, écho de tous les patois et riche d'un vocabulaire et d'un rythme originaux, a indéniablement servi la langue française tout en se créant une langue bien à lui, ce qui est plus essentiel à l'écrivain que l'originalité ou la singularité de ses inventions. Il doit être dans la chaîne des ouvriers du langage et, avec ses ouvrages les plus exhaustifs, mérite d'être dans la lumière que nous réclamons pour son nom.

NOTE DE L'AUTEUR :

Si quelques curieux voulaient plus spécialement connaître l'œuvre et l'homme, indiquons que l'on trouve encore *Ceux du trimard*, *Chez les fous*, et des inédits de *l'Épopée camisarde* aux éditions mêmes de « Crapouillot ». Les notes biographiques et iconographiques sont attachées à la dernière œuvre.

(1) La Bête : l'armée royale, l'ennemi.

(2) Attrapette : embuscade.

(3) Auro : le vent.

DANIEL-ROPS

par Charles Blanchard

HISTORIEN et catholique, Daniel-Rops a compris que l'histoire, comme la religion, a besoin, pour plaire, d'être vêtue à la dernière mode. En un temps où l'Eglise elle-même se laisse plus aisément convaincre par les miracles de la science que par ceux de Lourdes, cet écrivain, qui fait appel, sinon à la science, du moins à la logique, pour justifier le miracle, est arrivé à point nommé pour permettre aux catholiques de concilier la foi avec le respect humain.

Un siècle après Renan, il jette sur la Bible et les Évangiles le même manteau de rationalisme. Mais c'est pour prouver le contraire : « Toute l'érudition d'un Renan aboutit à glorifier l'homme pour nier la divinité. Toute la culture d'un Daniel-Rops fait apparaître la divinité dans la moindre démarche humaine, comme dans l'évolution d'une civilisation », écrivait, dans le « Dictionnaire des Contemporains », Lucien Farnoux-Reynaud, qui le comparait à Leibnitz.

Le triomphe de Rops, l'homme qui faisait oublier Renan, fut en proportion de l'impatience avec laquelle il avait été attendu. Quinze ans après leur parution, *l'Histoire sainte* et *Jésus en son temps* approchaient les 500 000 exemplaires.

CEPENDANT, parmi les catholiques mêmes, beaucoup demeurent réticents. Pour ceux-là, Daniel-Rops n'est pas un autre saint Michel, vainqueur du dragon-Renan, mais...

— un nouvel abbé Soury, inventeur d'une jouvence à l'usage de Dieu, dont il exploite le brevet en commerçant avisé (opinion que traduisit un jour Mauriac, en murmurant « Doux Jésus ! » tout en caressant le vison de Mme Rops;

— un écrivain mondain et académicien, dont on cite les mots dans les rubriques d'échos; certains sont d'ailleurs fort bons, telle cette réponse à un dominicain qui lui assurait que Dieu lui serait infiniment reconnaissant de l'avoir loué : « Je ne pouvais que le louer, mon père, Claudel l'avait acheté avant moi »;

— un monsieur d'œuvres enfin, menant une vie douillette et sacrifiant bourgeoisement à la charité par le truchement de ses pauvres et de quelques articles ou démarches en faveur de pieuses entreprises.

Le critique catholique Pierre-Henri Simon a résumé ces griefs en lui reprochant — dans *Temps présent* — d'abord, « de s'être contenté trop souvent d'écrire un peu hâtivement, et seulement pour être lu », ensuite, « d'avoir pris les grands thèmes révolutionnaires de toute une jeunesse fervente et vouée au culte intransigeant de l'esprit, et de les avoir affadis, édulcorés à l'usage de la clientèle bourgeoise de la maison Plon et des revues prudemment réformistes ».

En un mot, pour ces catholiques non conformistes et gauchisants, Daniel-Rops est un pharisien. Et ils l'opposent à Emmanuel Mounier, le fondateur de la revue *Esprit*, mort il y a maintenant dix ans, et dont Mauriac écrivait : « Ce chrétien a vécu sa vie chrétienne, c'est-à-dire sa vie pauvre et renoncée, en contact étroit avec les hommes de son temps, avec leur féroce et absurde histoire. »

« Daniel-Rops n'est pas Mounier, poursuivait Pierre-Henri Simon, et je reconnais que l'attitude de celui-ci, plus menaçante et plus menacée, moins facile et moins payante, le rapproche davantage du pionnier solitaire des *Cahiers de la quinzaine* dont l'un et l'autre se recommandent. »

L'ÉGLISE a rangé la prudence au nombre des vertus, mais elle canonise de préférence les audacieux, les imprudents, les imprévoyants, les fous de Dieu que des siècles d'immobilité dans la mort ont rendu inoffensifs, et même exemplaires. Si elle devait choisir un jour entre Emmanuel Mounier et Daniel-Rops, c'est au premier qu'elle accorderait la consécration de la sainteté. Pourtant le second a commis, dans sa vie, deux imprudences. Il est vrai qu'elles étaient involontaires et que, lorsqu'il s'en est rendu compte et a pu en mesurer les conséquences, il s'est empressé de les renier.

Dans les premières éditions de *Jésus en son temps*, on pouvait lire : « Ce dernier vœu du peuple qu'il avait élu (« Que son sang soit sur nous et sur nos enfants »), Dieu dans sa justice l'a exaucé. Au long des siècles, sur toutes les terres où s'est dispersée la race juive, le sang retombe, et, éternellement, le cri de meurtre poussé au prétoire de Pilate couvre un cri de détresse mille fois répété. Le visage d'Israël persécuté emplit l'Histoire, mais il ne peut faire oublier cet autre visage sali de sang et de crachats, et dont la foule juive, elle, n'a pas eu pitié. Il n'appartenait pas à Israël sans doute de ne pas tuer son Dieu après





DANIEL-ROPS

l'avoir méconnu, et, comme le sang appelle mystérieusement le sang, il n'appartient peut-être pas davantage à la charité chrétienne de faire que l'horreur du pogrom ne compense, dans l'équilibre secret des volontés divines, l'insoutenable horreur de la Crucifixion. »

En 1946, quand les guerriers, reposés et revenus à leur vice impuni, la lecture (seule l'écriture, on s'en souvient, a été punie), découvrirent ces lignes, ce fut un épouvantable scandale. Le passage « tomba » à partir de l'édition suivante.

En 1960, nouveau faux pas : Daniel-Rops préface *Dieu est né en exil*, l'œuvre qui devait donner à l'Académie Goncourt l'occa-

sion de se ridiculiser (une fois de plus), non pas en la couronnant, mais en la découronnant, laissant apparaître ainsi son dépit de s'être laissé bernier. On n'a pas entendu dire qu'à la suite de ce scandale M. Rops ait pris la défense, non pas de Vintilia Horia (on ne lui en demandait pas tant), mais de son livre, en faisant remarquer, par exemple, que le prix Goncourt, destiné à récompenser une œuvre littéraire, ne doit pas être suspendu à un casier judiciaire. A ce compte, pourquoi ne pas interdire *Esther* et *Athalie*, sous prétexte que Racine a peut-être bien empoisonné la Duparc?

A l'occasion de cette nouvelle querelle, on est obligé de constater que, non seulement l'accusation de complicité avec Vintilia Horia a été lancée contre Daniel-Rops par *Esprit*, mais encore que cette même revue catholique en a profité pour rappeler longuement, et perfidement, l'affaire oubliée et amnistiée de 1946.

On n'est jamais trahi que par les siens, à dû se dire Daniel-Rops, que l'admiration et la fidélité de toute l'aile assise — à défaut de l'aile marchante — du catholicisme doivent tout de même consoler de bien des mots.

SAINT-JOHN PERSE

Le lecteur doit se munir d'une poignée de guillemets dont il parsèmera l'article ci-dessous à sa convenance.

« *Le vérificateur des poids et mesures descend ces fleuves emphatiques...* »

« *J'ai fondé sur l'abîme et l'embrun et la fumée des sables. Je me coucherai dans les citernes et les vaisseaux creux, en tous lieux vains et fades où gît le goût de la grandeur...* »

Quelle faute plus que criminelle expions-nous par le style? Il nous tient lieu de politique, de poétique. Il peuple nos confidences. Nous sommes contraints à la grandeur, à la vie asphyxiante des hautes terres, des terrains vagues de l'histoire par une génération superlative de guérisseurs et d'assesseurs et d'enchantements. Tu peux te taire parmi nous, si c'est là ton humeur; ou décider encore que tu vas seul, si c'est là ton humeur; on ne te demande que d'être là... Homme très simple parmi nous... il veille. Et c'est là sa fonction.

Sur ces terrasses sidérales, parmi les pires désordres de l'esprit, le poète aussi est avec nous, Saint-John Perse allant le train de notre temps et préférant une seule et longue phrase sans césure, à jamais inintelligible.

Nos livres lus, nos songes clos, n'était-ce que cela? Noblesse, vous mentez. La poésie, n'est-ce pas la grande allure dans les lettres, ces gros fruits pleins d'eau, ce miracle trop bien gagé, les averses solennelles et les grandes proclamations, la réquisition abusive des éléments, le vent, la mer, la fadeur plate des épithètes, l'invocation, l'acclamation, l'éloge et l'optatif, les plumes et les pierreries du dictionnaire, tout l'artifice du rhéteur, la pompe trouble des liturgies, des protocoles, la cendre morte des camps levés? Et la part que prit l'esprit à ces choses insignes, en vérité, nous l'ignorons.

Surtout après *Anabase*, cette haute transe par le monde est sacrifiée à la vocation de l'éloquence et se disperse en un didactisme creux, monumental, sonore (l'académisme, quoi!).

« Palais pour Schéhérazade où triomphent l'emphase et l'ornement, où l'art s'épanouit en quantité », dit de l'œuvre la plus récente un commentateur sans lésine.

A quoi s'ajoutent les défaillances d'une inspiration trop humaine (l'exil) et l'épanchement vaguement obscène d'un érotisme malodorant et un rien ridicule :

« *Et mon corps s'ouvre sans décence à l'Étalon du sacré... Nulle flûte d'Asie, enflant l'ampoule de sa courge, n'apaiserait le monstre dilaté... Quête plus loin, congre royal..., congre salace du désir.* »

Respectueuse de la grandeur, donc des aberrations du langage, l'Académie suédoise a su distinguer aussi une autre mortelle dilection de ce temps : l'esprit et le goût du musée. Vers la fin du siècle dernier, la diplomatie et les conquêtes coloniales nous ont brutalement exposés aux courants d'air et à l'inquiétude soudain suscités par une étrange profusion de « civilisations ». Le langage et l'imagination en ont été ébranlés.

Comme il en a été au XVIII^e siècle pour l'histoire naturelle, l'histoire de l'homme s'est répandue en répertoires et classifications. Il y a de cette buffonnerie-là pour inspirer le « musée total » de Saint-John Perse, de même, bien sûr, qu'une faiblesse pour les catalogues de manufactures et les inventaires notariés, de même encore que cette nostalgie, bien d'époque, de Byzance, image exemplaire d'un ordre hiératique, arbitraire et méticuleux.

Poésie de civilisation, poésie planétaire où tout est véridique mais où le fait divers est élevé à la dignité mythologique, comme dans la grande presse selon notre cœur. Aussi bien les révélations du musée imaginaire ont-elles consacré la même confusion des

échelles et des valeurs, la prestidigitation comme méthode critique et les fastes du verbe comme suprême intercesseur.

Ce qui comble enfin le chauvinisme de l'esprit dans ce Nobel qui échoit à nos lettres, c'est une grande logique de la récompense. Mauriac, Camus, Saint-John Perse, c'est d'une certaine façon une grande vertu publique et privée, un même univers de la parade, une semblable impuissance à l'innocence et la gamme très étudiée de divers pharisaïsmes. Le meilleur est bien sûr le dernier.

Sans cette honnête manie étrangère de châtier en riant notre vanité nationale, Saint-John Perse fût resté le grand poète aristocratique et secret, mystérieux, dont chaque époque a besoin.

Il fût resté l'auteur de quelques très belles chansons d'*Anabasc* :

« Et ce n'est point qu'un homme ne soit triste, mais en se levant avant le jour et se tenant avec prudence dans le commerce d'un vieil arbre, appuyé du menton à la dernière étoile, il voit au fond du ciel à jeun de grandes choses pures qui tournent au plaisir... »

Un poète a été perdu vers 1925. Il n'est resté qu'un diplomate...

PIERRE DARRIGRAND
(avec la collaboration involontaire
de Saint-John Perse).



ALEXIS LÉGER
dit SAINT-JOHN PERSE, en tenue d'ambassadeur



FRANÇOISE QUOIREZ, dite SAGAN

FRANÇOISE SAGAN

par Charles Blanchard

A LA VÉRITÉ, que lui reproche-t-on? D'avoir détruit une certaine image de la jeune fille héritée du romantisme et conservée depuis à titre d'alibi? Ou, au contraire, de commencer un numéro de strip-tease moral prometteur et de refuser, pour finir, d'enlever le slip et le soutien-gorge?

De n'avoir rien inventé, se contentant d'adapter au goût du jour les sujets bourgeois en faveur au début du siècle? Ou, au contraire, de choquer par des audaces inédites?

D'écrire comme une midinette à qui le spectacle de Gérard Philipe dans *le Rouge et le Noir* aurait donné le goût de Stendhal? Ou, au contraire, d'avoir un style clair, aéré, coupant, précis, en un mot un style de garçon, scandaleux et contre nature chez une jeune fille de bonne famille?

Non, rien de tout cela!

Simplement d'avoir obtenu pour chacun de ses livres des tirages de plusieurs centaines de milliers d'exemplaires et d'avoir gagné, somme toute assez facilement des dizaines de millions. Et cela, à vingt ans, à l'orée d'une carrière, ce qui, du point de vue de la morale bourgeoise, est parfaitement inadmissible; car l'on sait que les artistes et les écrivains, à la différence des héritiers de l'industrie et du commerce, doivent, avant de rouler « Jaguar », manger de la vache enragée.

Mais à qui la faute si ce scandale est arrivé?

N'est-ce pas à ceux-là mêmes qui ont crié au scandale? C'est d'ailleurs presque toujours ainsi que les choses se passent et l'interprétation du vieil anathème : « Malheur à celui par qui le scandale arrive! », devrait bien être révisée.

Dans le cas présent, si François Mauriac n'avait pas, peu après sa parution, consacré à *Bonjour tristesse*, passé jusque-là inaperçu du grand public, un article effaré et ravi, à la une du *Figaro*, il n'y aurait peut-être jamais eu d'affaire Sagan.

Mais, dès lors, ceux qui ne savaient pas surent, et ceux qui, sachant, hésitaient, se décidèrent : ce qu'écrivait cette jeune fille inconnue c'était peut-être impudique, mais c'était de la littérature; les réticences gourmandes de Mauriac avaient fait pour Françoise Sagan beaucoup plus que l'Index ou la pancarte « Interdit aux moins de seize ans » plantée à l'entrée des cinémas : le lendemain de son article, on faisait queue chez les libraires pour acheter *Bonjour tristesse*. Julliard, pris de court, dut tirer en toute hâte 100 000 exemplaires.

M AIS cela et, par la suite, la vitesse acquise ne suffisent pas à expliquer la continuité du succès obtenu par Françoise Sagan dont, après *Bonjour tristesse* tiré à 1 million, *Un certain sourire* et *Dans un mois, dans un an* ont largement dépassé les 500 000.

Des sujets de ces trois romans, il n'y a pas grand-chose à dire. Ce sont ceux de Marcel Prévost, rajeunis d'un demi-siècle. On y appelle chat, un chat, et l'amour, dépouille des derniers accessoires du romantisme, s'y présente sous la forme des coucheries désenchantées qui terminent les surprise-parties.

Les personnages, déjà, nous éclairent davantage : jeunes gens cyniques et bornés avec désinvolture ; jeunes filles éternellement sentimentales sous le masque blasé ; quadragénaires séduisants et sûrs de leur pouvoir, courtisant les adolescentes avec une lassitude étudiée, tel est le petit monde de Françoise Sagan.

Petit monde d'une désolante médiocrité et dont les préoccupations sont à l'échelle de cette médiocrité. Petit monde hanté par de minuscules problèmes, par des problèmes d'ombres. Petit monde d'ombres, errant dans un vide de fin du monde, écartelées entre deux univers, l'un, qui les attire, l'autre, auquel elles n'osent pas s'arracher définitivement. Cela se traduit par des cris de révolte, des romans désenchantés et des visites à Fidel Castro. C'est tout. Mais cette impuissance à aller plus loin, cette fausse audace, n'est-ce pas justement le mal du siècle de cette génération ? « Un peu partout dans le monde, au bord d'un livre ouvert, des garçons de toutes les couleurs entendent en vingt-trois langues monter en eux la voix inimitable de Françoise Sagan. C'est d'abord cela qui les étonne, cette voix qu'ils reconnaissent », a écrit Voldemar Lestienne dans *Elle*.

Et cela est vrai. En exposant, sur la scène du roman, les petits

ou les faux problèmes des garçons et des filles de sa génération et de son milieu, après les avoir agrandis aux dimensions de l'œuvre littéraire, Françoise Sagan s'est hissée au rang de témoin et de porte-parole de son temps. Ce n'est pas sa faute si ce temps et cette génération coïncident avec l'apothéose de la civilisation de l'appareil à sous.

Voilà donc une explication de son succès ; il y en a une autre : son sens inné et quasi religieux de l'érotisme, qui en fait, en son genre, une grande mystique.

L'érotisme, chez elle, n'a besoin ni de mots ni d'images spécialisés pour s'exprimer. Quand elle écrit : « Madame est servie », on ne pense pas à une salle à manger, mais à une chambre où un couple aux yeux battus s'apprête à déjeuner au lit.

En un temps où il ne viendrait à l'esprit d'aucun critique d'écrire, comme Sainte-Beuve à propos de *Sulammbô* : « On aurait voulu que, sans renoncer à aucune hardiesse, à aucun droit de l'artiste sincère, il purgeât son œuvre de tout soupçon d'érotisme et de combinaison trop maligne en ce genre » ; en un temps où un public « éclairé » découvre l'érotisme, comme M. Jourdain la prose, sans s'apercevoir qu'il n'est rien d'autre qu'une forme à peine sublimée des coucheries boulevardrières reléguées au magasin des accessoires périmés et grotesques, cette heureuse disposition de Mme Sagan achève d'expliquer la fascination exercée par son œuvre sur les foules qui, après avoir brûlé les idoles, les ont remplacées par des « cas ».

UN MÉCONNU

LUCIEN REBATET

PAR PIERRE DARRIGRAND

DE très minces romans racontant de très courtes expériences, voilà ce qu'il faut écrire pour connaître le succès. L'homme moderne n'a guère plus de dix minutes par jour à consacrer à la lecture. Le critique littéraire, faut-il croire, est comme tout le monde : en quelques minutes, il doit avoir grappillé la nourriture d'une demi-colonne hebdomadaire, anodine, commerciale. De temps à autre, il découvre l'auteur d'une nouvelle technique du roman, un de ceux qui cachent leur manque d'imagination sous un amas de phrases ennuyeuses. Alors le critique littéraire sort de sa réserve pour montrer que le nouveau ne lui fait pas peur, qu'il n'est pas un bourgeois rétrograde.

Faites un énorme livre de neuf cents pages, clair, passionnant, simple d'écriture et de récit, faites *les Deux Etendards*, les critiques ne parleront pas de vous. Se sont-ils même fatigués à le lire ?

Qu'un voleur, un assassin, un déserteur, un pédéraste, fasse un livre, il trouvera un éditeur pour le lancer, un illustre écrivain prébendé pour le porter aux nues, un public pour le lire avec les délices du péché défendu. Tout bon écrivain communiste est soutenu par la droite qui rend hommage à son talent. La droite a raison.

Soyez l'auteur des *Décombres*, terrible pamphlet cruel et souvent injuste, écrivez en prison où l'on vous a jeté pour délit d'opinion, écrivez donc le plus grand roman de ces vingt dernières années, le seul véritable chef-d'œuvre de l'après-guerre, écrivez *les Deux Etendards*, on vous regardera avec cette haine qu'on

réserve au vrai talent, au talent dangereux parce qu'il éclaire d'une lumière féroce l'inconvenance de certaines réussites, on s'arrangera, puisqu'on n'a pu vous faire taire, pour que vous ne soyez pas lu.

Un honnête homme, votre ennemi pourtant, a-t-il envie de crier son admiration pour votre œuvre, en s'entourant de précautions, en vous trainant dans la boue, mais en

reconnaissant votre génie ? M. Sartre le flanque à la porte de sa revue. C'est l'aventure arrivée à Etienne, le seul critique, hormis les amis politiques de Rebatet, à avoir dit ce qu'il faut penser des *Deux Etendards*. Les insomnies d'Etienne, envouté par cette histoire, je les ai partagées. Qu'il a bien dit la beauté du roman, « sa droiture et sa pureté » !

Le thème des *Deux Etendards* est d'une limpidité absolue : trois jeunes gens de dix-huit et vingt ans vivent une triple aventure, celle de l'amitié, celle de l'amour et celle de la religion.

Michel est un brave garçon de vingt ans, parfaitement anticlérical et même antireligieux, petit Lyonnais qui découvre Paris en 1924, Paris et sa vie ardente. C'est un coureur de filles assez cynique mais prêt à recevoir toutes les idées nouvelles, plein d'enthousiasme. Tandis qu'il jette sa gourme, son cousin Régis, futur jésuite, vit un grand amour mystique avec Anne-Marie, jeune et belle fille de dix-huit ans, qu'il dirige elle aussi vers les ordres. L'aventure de Régis et d'Anne-Marie est située si haut qu'elle tente Michel. Il veut partager leur exaltation. Régis, lui, veut le convertir



LUCIEN REBATET
à l'époque des *Décombres*



REBATET CHEZ CÉLINE

au catholicisme. Michel essaie. Mais en réalité, bien plus que les hauteurs mystiques, c'est Anne-Marie qui l'attire. Il l'aime et la désire; son amour n'est pas désincarné. Il aura Anne-Marie et la perdra. La perd-il parce qu'elle a besoin de la religion, comme l'affirme Régis? Je n'en suis pas sûr. Régis, finalement, se croit triomphant. Cela non plus, ce n'est pas sûr.

C'est sur ce mince canevas que sont bâties les quelque neuf cents pages du livre.

Michel est évidemment le personnage central; c'est autour de lui que se déroule la fresque. Il explose de personnalité, de sève, il a une belle santé. Il manque un peu de souplesse, il est un peu brut, mais il est si jeune! Il flâne dans les rues de Paris, cherchant un bouquin, lorgnant les jambes des filles, sa canne de 1924 à la main, fier de son joli complet, plein d'insolence; et puis, tout d'un coup, il se met à courir, pour rien, parce qu'il en a envie. Pour un peu, il pleurerait en voyant pousser les premiers bourgeons. Toujours prêt à culbuter la boulangère, mais rêvant d'une jeune fille qui serait bien à lui, une jeune fille de son milieu, de son niveau, qu'il aurait avec autant de plaisir près de lui au concert et au lit.

Régis, c'est le mysticisme calculé, volontaire. On voudrait bien l'emmener avec soi chez les copains, mais son cortège de soutanes lui fait un rempart contre l'abandon de l'amitié. Il est dur comme un roc dans sa foi, il l'a travaillée, polie. Pas bégueule, il connaît bien la tentation, c'est une amie pour lui. Mais il est fort, il veut l'être. Tout lui est bon pour faire triompher Dieu : l'art, l'amour et le coup de matraque. Assez insolent lui aussi, mais avec un domaine réservé dans lequel il ne laisse pénétrer qu'avec précaution.

Anne-Marie, notre amour à tous, notre Anne-Marie! « En elle, rien de vulgaire. Elle devine et déjoue l'hypocrisie, le ridicule. Elle a l'intrépidité, elle a aussi la grâce. » Anne-Marie, prête à tout pour l'amour, même à entrer en religion! Qui n'a pas eu son Anne-Marie, cette petite fille si belle, si pure qu'on n'ose pas la toucher, qu'on a peur de lui mal faire l'amour tant elle nous émeut, Anne-Marie qui nous retrouve innocent chaque fois? Et quel émerveillement de découvrir qu'elle est une femme, une vraie! Elle a toutes les audaces pour retrouver ses garçons, elle est sublime quand elle se dresse avec toute sa séduction, offerte, entre Régis et ses jésuites. Pauvre Anne-Marie, c'est elle qui perd le plus dans cette aventure, son destin devient incertain. Je voudrais la retrouver, lui dire qu'au moins elle a vécu une histoire extraordinaire, la consoler. Je voudrais aussi lui deman-

der ce qu'elle en pense, si la terrible habileté de Rebattet, remettant tout en cause dans la dernière phrase du livre, pèse sur elle comme elle pèse sur moi.

Ils vivent à trois, avec une intensité frémissante, mais ils vivent dans leur siècle, dans leur cadre. Michel a voulu faire des études de philosophie; il a vite été dégoûté par l'imbécillité de la Sorbonne. Comment pourrait-il assister aux cours? « Il ne s'agissait point d'un salivage électoral, mais d'un enseignement très haut et très couru dans le plus spacieux des amphithéâtres, bondé d'oléagineux des deux sexes, à gueules de hiboux sales, à tignasses de terroristes russes, qui transcrivaient la leçon dans douze ou quinze patois de l'Europe centrale et des steppes. » Ces jeunes gens trop intellectuels et trop cultivés pour leur âge sont disponibles pour toute forme d'intelligence, pour toute beauté. « A Paris, dit Michel, je connaîtrais Wagner tout entier depuis l'âge de quinze ans. » Quelle boulimie!

Il y a d'ailleurs dans le début du livre un remarquable reportage sur l'art dans les années 1920. Quelques pages sur le surréalisme sont particulièrement savoureuses.

Tout cela fait partie des personnages. Paris va très bien à Michel. Lyon enserre les amoureux. Quand je prends le train de Paris à Lyon, je cherche la colline de Brouilly où Régis et Anne-Marie vécurent leur nuit chaste et mystique d'un amour pourtant bigrement charnel.

Brouilly, c'est le symbole des *Deux Etendards* : on y croit. La vie commence avec l'amour. Et la recherche de Dieu, pour celui qui doute ou qui ne croit pas, comme Michel, ne peut se faire que par l'amour. Comme ils aiment, ces jeunes gens, et comme ils cherchent Dieu! Michel ne le trouve pas, c'est tout. Les deux thèmes mêlés atteignent une grandeur, une violence, qui laissent loin derrière elles les maigres pamphlets anticléricaux. Rien de vulgaire et rien de facile. Rebattet se meut parmi les textes sacrés avec une aisance déconcertante; son lecteur moyen, trop souvent, ne peut le suivre. C'est le seul reproche que je lui ferais, si c'est un reproche. Il vise très haut. Mais quelle surprise, alors que tant d'autres visent trop bas!

Si l'amour règne en maître, c'est avec une santé magnifique. Elle est chaude, la petite Anne-Marie, c'est une caille qui aime l'amour, ça se sent tout de suite; et Michel est un bon petit amant. Mais est-ce bien de l'érotisme qu'il y a dans ce livre? Oui, et du plus fort. Du plus traditionnel. Car cet érotisme est joyeux. L'érotisme triste, l'anticléricisme cafard, sont deux plaies de la littérature moderne. Les héros de Rebattet ont du tempérament, ils ont vingt ans, ils savent comment se font les enfants, ils en profitent. Ils sont francs dans leurs plaisirs, ils n'ont ni amertume ni dégoût en faisant correctement et avidement ce qu'ils sont là pour faire. Ils sont normaux. Michel, si jeune, si enfant, a d'abord besoin d'un alibi pour son amour : il admire Anne-Marie de vouloir être une sainte. Il aime son âme. C'est le plus sûr moyen de s'attacher à son corps.

Ils sont romantiques. Les promenades de Michel dans Paris avec le souvenir d'Anne-Marie sont les promenades de tous les amoureux solitaires. Je suis ravi qu'il soit allé sur la tombe de Baudelaire pour parler d'elle avec le poète; j'y suis allé. Michel et moi, nous ne sommes pas les seuls. Le serions-nous que j'en serais très fier.

Enfin et surtout, ils valent plus que d'autres. Les héros des romans modernes sont le plus souvent des médiocres. Nous savons qu'il existe des médiocres, nous en sommes entourés. Nous savons qu'il existe des ratés, des minables, des déçavés. Ils ne nous intéressent pas. C'est un trucage de nous présenter uniquement des petites putains tristes et des jeunes crétins fatigués en affirmant que c'est là le vœu du public. Le lecteur veut autre chose que des désespérés, mais on ne le lui donne pas. La publicité et la mode lui refusent ce qui peut le grandir. Anne-Marie, Michel, Régis, c'est l'élite. Ils sont la jeunesse à laquelle tout est offert, qui n'a qu'à tendre le bras pour cueillir le monde. Ils sont la ferveur, la beauté. Serions-nous si

bas que nous ne puissions plus les comprendre? Qui gênent-ils?

Il faut bien, ici, en revenir à Etienne. Il l'a dit, *les Deux Etendards* sont le livre de la jeunesse, celui des étudiants qui devraient le lire passionnément parce qu'il est à eux, pour eux, parce qu'il leur montre que la jeunesse, si elle n'est pas une vertu en soi comme veulent le leur faire croire les démagogues, si elle n'a pas de droits automatiques, est un état privilégié, un état de violence et de paroxysme qu'on n'a pas le droit de gâcher.

La jeunesse, c'est aussi le lyrisme. Je ne vois pas, à l'heure actuelle, mis à part Céline dans ses bonnes pages, d'écrivain lyrique. Rebatet est peut-être le dernier. C'est une question de souffle; il n'en manque pas. Tout passe, les outrances, les folies oratoires, tout est emporté par un verbe dru, percutant, puissant. On ne parle pas du style de Rebatet, on l'encaisse comme un coup de poing.

Comme dans tous les grands livres, chacun trouve dans *les Deux Etendards* sa nourriture propre. Peu à peu — car il faut du temps pour le lire, ce n'est pas un livre de paresseux — peu à peu il s'impose, il envoûte. On vit avec ce trio magique, on prend son petit déjeuner avec Anne-Marie, souriante et amoureuse, on la croise dans la rue. Je me rappelle une soirée où nous étions six à discuter sans fin des *Deux Etendards*, avec passion. Nous nous engueulions proprement, nous accusant de déformer les paroles de Michel ou de Régis, nous lançant des défis : « Et vous, auriez-vous couché avec Anne-Marie? » Un sep-

tième ne disait rien. Je lui ai demandé : « Avez-vous lu le livre? » Il me répondit en baissant les yeux : « Oui, deux fois. » « Et alors, lui dis-je, vous n'en pensez rien? » « Il y a trois heures, dit-il, que vous en parlez. Combien connaissez-vous de livres dont on puisse parler trois heures? » Cette histoire est rigoureusement vraie.

La musique tient une grande place dans le roman de Rebatet. Celui-ci est probablement un des premiers critiques musicaux vivants. Il a écrit un autre livre, *les Epis mûrs*, histoire d'un jeune musicien révolutionnaire du début du siècle. C'est un petit ouvrage, par la dimension, à côté des *Deux Etendards*, mais c'est aussi un grand livre. Encore une fois, c'est le triomphe de la jeunesse, de son culot et de son enthousiasme. On y retrouve l'amitié si pure de ceux qui se savent de la même essence, on y retrouve les mots de passe du bonheur, à vingt ans, et ce thème constant chez Rebatet de la nullité des parents, un peu gidien mais sans l'esthétisme gratuit. C'est aussi un livre de technicien de la musique.

La jeunesse est, pour Rebatet, une nécessité. Voilà Stendhal rejoint, puisqu'on ne peut pas ne pas le citer.

Alors, nos critiques? Eux qui sont si attentifs à ne pas manquer la moindre supercherie publicitaire, à l'affût des découvertes navrantes, qui hument l'ennui avec délices, qui ont si peur d'être accusés d'aveuglement et d'embourgeoisement, où sont-ils? Sont-ils passés à côté par ignorance ou par volonté?

Rebatet, lui, est un écrivain, un des plus grands et un des seuls de notre époque. Ils n'arriveront pas toujours à le cacher.



ARLETTY, CÉLINE ET REBATET

Un commerçant heureux

ANDRÉ MAUROIS

par Michel Perrin

EN abandonnant, après dix ans de pratique, la draperie d'Elbeuf héritée de son père pour la littérature, André Maurois ne lâchait pas la proie pour l'ombre. Il ne s'agissait, en effet, ni d'un coup de tête ni d'une désertion; ni même d'une conversion; plutôt d'une reconversion. Le succès des *Silences du colonel Bramble*, écrits à la faveur de ces vacances des hommes d'affaires que sont les guerres, venait de faire comprendre à ce fils de famille, élevé dans les meilleures principes de la bourgeoisie industrielle du XIX^e siècle, que son véritable avenir n'était pas dans la toile, mais dans les lettres. Désormais, il fabriquerait des livres comme il avait fabriqué des draps, en série.

La mode était depuis vingt ans à l'Entente cordiale. Il n'y avait aucune raison pour que cela change. Aux *Silences du colonel*

Bramble succédèrent les *Discours du docteur O'Grady* (l'humour anglais tel que les Français l'imaginent) et une série d'ouvrages historiques ou d'histoire littéraire : *Ariel ou la Vie de Shelley*, *Vie de Disraeli*, *Byron*, *Edouard VII et son temps*, *Histoire d'Angleterre* et le *Miracle de l'Angleterre*.

C'est alors que la Grande-Bretagne cessa d'être le pays des gentlemen. Les bombes se mirent à pleuvoir sur Londres. C'était parfaitement « shocking ». Maurois, fuyant cette barbarie (ce qui fit dire à Churchill : « Nous croyions avoir un ami, nous n'avions qu'un client »), se réfugia aux Etats-Unis, où il écrivit une *Histoire des Etats-Unis*, suivie du *Miracle de l'Amérique*. « C'était simple, mais il fallait y penser », disait déjà, il y a près de cinq siècles, un autre découvreur d'Amériques.

« Giraudoux, c'est du cousu main. Paul Morand, c'est du cousu



ANDRÉ MAUROIS

machine », a écrit Léon-Paul Fargue. Il aurait pu en dire autant de Maurois : du cousu machine. Mais la machine est solide, éprouvée, garantie.

Les Français, le peuple le plus frivole de la terre, dit-on, n'aiment rien tant que « l'ouvrage bien faite ». Maurois est exactement ce qu'il leur faut. C'est léger, superficiel, et, pourtant, ça fait sérieux.

Le secret de cet équilibre tient peut-être dans cette accusation portée par l'écrivain Auriant (un Grec nommé en vérité Basileus) dans le *Mercure de France*. Maurois, selon lui, aurait copié ses principaux livres sur des auteurs anglais : « La méthode historique de M. Maurois est d'une simplicité enfantine ; elle consiste à se procurer, pour tous les personnages dont il se propose de « romancer » la vie, la meilleure biographie recommandée par le *Dictionary of National Biography*, et à l'arranger en français. » C'est ainsi qu'*Ariel* ne serait rien d'autre qu'une adaptation de *The life of Bysshe Shelley* du Dr Dowden.

La réaction de Maurois à la lecture de l'article d'Auriant confirme le bien-fondé de cette accusation. Elle nous est rapportée par Paul Léautaud, dans une lettre du 7 juillet 1952, reproduite quatre ans plus tard par M. René-Louis Doyon, dans les *Livrets du Mandarin* :

« Deux ou trois jours après la publication, raconte Léautaud, l'employé qui se tenait dans le petit bureau donnant accès à la rédaction vint dire à Alfred Valette (1) :

- » — Il y a là André Maurois qui voudrait vous voir.
- » — Faites entrer.
- » Je me trouvais là. Dumur également. Maurois entra. Alors ce sont les dialogues :
- » — Monsieur Valette ?
- » — C'est moi.
- » — Je viens pour l'article que vous avez publié.
- » — Alors ?

(1) Alors directeur du *Mercure*.

» — Vous auriez dû me prévenir. Nous aurions pu nous entendre.

» — Monsieur, on ne s'entend pas avec le *Mercure*.

» Le coquin tourna les talons et disparut sans un mot de plus. Je pourrais marquer à la craie, sur le parquet de la rédaction du *Mercure*, la place des pieds de Valette et de Maurois. »

L'affaire connut, quelques années plus tard, un rebondissement. Léautaud mort, Marie Dormoy, son exécutrice testamentaire, publiait son *Journal littéraire*. Maurois, voyant arriver l'époque de son altercation avec Valette, fit une nouvelle démarche au *Mercure*, menaçant de réclamer vingt millions de dommages et intérêts si cet épisode était évoqué. Moins intrépide que Valette, le nouveau directeur fit sauter le passage litigieux.

Mais qu'importe au fond ces querelles, qui ne passionnent que les curieux de petite histoire, les pipelets des lettres. Plagiaire ou artisan consciencieux, ayant à cœur d'emprunter ses matériaux aux meilleurs fournisseurs, Maurois a su donner toute satisfaction à un public qui veut des héros à sa portée, des génies à sa mesure et des dieux à son image. Son *Byron*, son *Disraeli*, son *Shelley*, tout comme son *Chateaubriand* et son *Hugo*, répondent à cette exigence. Rien qui bouleverse, effraye, inquiète, révolte, dans ces biographies de titans.

Du gazon pousse sur les abîmes soigneusement comblés ; des haies bien taillées dissimulent les angoisses et les désespoirs trop voyants ; et, dans les allées joliment ratissées, il y a, près de chaque carrefour, un arrosoir pour les cœurs. Les spectacles les plus osés font naître un émoi de bon ton et les scandales sont calculés pour donner aux vieilles filles de province l'illusion du fruit défendu. Délicieusement démodé, M. André Maurois a pu écrire tout un livre sur George Sand sans donner le répertoire de ses amants ni consacrer le moindre chapitre à sa technique amoureuse.

Et pourtant, paradoxe, ou effet d'une publicité habile (il écrit partout et sur tout), ce don Juan pour demoiselles romantiques a aussi une clientèle de jeunes gens : les bons jeunes gens, ceux que l'on ne trouve pas dans les livres de Françoise Sagan ni dans les pages de faits divers ; ceux pour qui le cynisme n'est pas encore une vérité première ; ceux qu'une réflexion comme celle-ci : « Les femmes, la plupart, sont séduites par la force », est encore capable de bouleverser.

Ils trouvent dans les conseils que leur prodigue André Maurois l'audace et surtout l'intelligence de l'amour qui leur manquaient. Et plus tard, ils écrivent à leur bienfaiteur pour le remercier d'avoir été à l'origine de leur bonheur. Celui-ci est très fier de ces touchants satisfecit, qu'il conserve précieusement.

L'ESPRIT DE PICABIA PAR MICHEL PERRIN

PICABIA peintre est connu, très connu et tout porte à croire qu'il le sera de plus en plus. Bientôt chacun saura qu'après avoir été, à ses débuts, le plus sensible des jeunes

impressionnistes, il est allé, pendant cinquante ans, de découverte en découverte. Si certains mésestiment encore son fabuleux apport à toutes les peintures, c'est que, grand seigneur, il laissait le plus souvent à d'autres le soin d'exploiter ses trouvailles.



PICABIA
par Picabia
(collection Jakovsky)

On découvrira de même l'importance de Picabia poète, quand on rassemblera son œuvre éparpillée en plaquettes pour la plupart épuisées ; on mesurera ce que lui doivent l'Eluard et l'Aragon première manière ; on verra que, comme l'a écrit André Breton, « Picabia a été le premier à comprendre que tous les rapprochements de mots sans exception étaient licites et que leur vertu poétique était d'autant plus grande qu'ils apparaissaient

saient plus gratuits ou plus irritants à première vue. »

Quant à son œuvre en prose, l'obscurité où on la tient n'est pas l'effet du hasard, mais plutôt d'une espèce de conspiration. Picabia, en effet, n'a jamais cessé de dénoncer toutes les formes du mercantilisme artistique, ni de se moquer des modes et des théories dont vivent tant de peintres, de critiques et de marchands. Sans doute est-ce pourquoi le recueil explosif de ses articles, interviews et préfaces reste encore inédits.

Ce recueil a été composé en 1947 par Jean Van Heeckeren, autre méconnu, mais pour ainsi dire volontaire, n'ayant jamais eu souci de rendre publique son œuvre considérable, écrite ou dessinée. Roger Grosjean, qui avait assuré en 1946 la publication d'un album de seize dessins de Picabia, préfacés par Jean Van Heeckeren, devait éditer ce recueil, intitulé *D'Adam à Ziguïgui* (parce que ce sont les premier et dernier noms cités). Mais les circonstances amenèrent Grosjean à renoncer à l'édition pour se consacrer à la recherche préhistorique. Après la mort de Picabia et celle de Jean Van Heeckeren, Olga Picabia compléta l'ouvrage, qui forme aujourd'hui un volume d'environ trois cents pages.

C'est à ce volume que sont empruntés les fragments qu'on va lire. Choisis pour leur brièveté, chacun d'eux, pensons-nous, se suffit sans qu'il soit besoin de rappeler son contexte ou les circonstances de sa publication. Précisons cependant que les plus anciens de ces textes ont paru dans 391, revue publiée par Picabia de 1917 à 1924, et dont Michel Sanouillet a présenté la réédition intégrale aux éditions du Terrain Vague en 1960. Les plus récents sont extraits de la plus vivante des « petites revues » de l'entre-deux-guerres, *Orbes*, dirigée de 1928 à 1935 par Jacques-Henry Lèvesque et Olivier de Carné. D'autres proviennent de publications aussi diverses que *Comœdia*, *Littérature*, *les Potins de Paris* ou *le Journal des Hivernants*, de Cannes. La lecture de ces fragments ne saurait donner qu'une faible idée de la liberté d'esprit, de l'invention et de l'humour de Picabia; elle permettra du moins de vérifier, à travers les années, l'exactitude du propos de Pierre de Massot : « Picabia s'explique et se définit par ce constant mystère : il n'a jamais été le même et pourtant n'a jamais changé. »

Le bonheur, pour moi, c'est de ne commander à personne et de n'être pas commandé.

Il y a des gens qui ont la tête en bas, comme les plantes, et qui regardent avec leurs pieds.

En Amérique, ils ont supprimé l'alcool et conservé le protestantisme, pourquoi???

Les hommes gagnent des diplômes et perdent leur instinct.

Ce que j'aime le moins chez les autres, c'est moi.

Les Parisiens abiment les Français.

J'aime les pédérastes, car ils ne font pas de soldats.

L'inconnu est une exception, le connu une déception.

Si vous lisez André Gide tout haut pendant dix minutes, vous sentirez mauvais de la bouche.

Francis Picabia



APOLLINAIRE
par Picabia (inédit)

... On dit d'un homme qu'il a du goût parce qu'il a le goût des autres...

On se moque des Nègres parce qu'ils aiment porter les uniformes, mais ce sont les Blancs qui les ont inventés!

Les fleurs en celluloid sont vraies à condition qu'on ne cherche pas à les faire passer pour de l'écaillé.

Les moyens de développer l'intelligence ont augmenté le nombre des imbéciles.

Hélas! ce que les hommes ont trouvé de mieux à faire avec l'or, ce sont les pièces de vingt francs...

Une nouveauté qui ne dure que cinq minutes vaut mieux qu'une œuvre immortelle qui ennuit tout le monde.

On m'accusera encore de tout détruire!... Croire qu'il y a des démolisseurs ou des constructeurs, quelle prétention des deux côtés!

Ce sont les aveugles qui ont trouvé que la fortune est aveugle.

Il faut faire connaissance avec tout le monde, sauf avec soi-même.

Imaginez des huîtres copiant par admiration les fausses perles imitant les leurs!

Faire l'amour n'est pas moderne, pourtant c'est encore ce que j'aime le mieux.

Les artistes se moquent, disent-ils, des bourgeois. Je me moque, moi, des bourgeois et des artistes.

A mon avis, il faut oublier ce qui s'est fait hier, notre derrière suffit pour contempler le passé respectable!

Messieurs les critiques, je crois entrevoir ce que vous baptisez nouveauté: c'est la nouveauté d'il y a trois ans, à laquelle vous commencez à vous habituer!

J'ai horreur des grands hommes qui le deviennent à coups d'examens ou de concours. Tout ce qui est officiel me fait vomir.

J'ai fait scandale, certes, et sans doute plus que personne, mais si vous sachiez combien je l'ai peu cherché!

Ce qu'il y a de plus difficile, c'est d'apprendre à siffler en anglais.

Il n'y a pas d'école, école signifie: mort.

Il n'y a pas de gens connus: voyez le soldat inconnu, tout le monde le connaît!

Les tableaux deviennent plus chers à mesure qu'ils deviennent plus ennuyeux.

Les ennemis ne peuvent devenir que des amis et réciproquement: que craignez-vous?

Les vrais Français se teignent la barbe en vert pour inviter les grillons à venir y chanter.

La laideur est la décadence d'une convention.

Il ne faut pas avoir peur de son immoralité, mais en faire montre c'est vouloir en faire commerce.

La civilisation a inventé le crime.

Ceux qui ont dit et disent que « je n'entre pas en ligne de compte » ont raison. Je ne fais partie d'aucune addition et ne raconte ma vie qu'à moi-même.

Aux abonnés de "Crapouillot"

Attention! Avec ce numéro spécial (n° 53) se termine un grand nombre d'abonnements annuels au grand Crapouillot. Renouvelez immédiatement votre souscription.

Édition numérotée sur papier couché avec envoi à plat recommandé :

France et Outre-Mer : 48 NF -- Étranger : 50 NF

Édition sur papier glacé : France 19,50 NF-- Outre-Mer (recommandé) : 22,50 NF

Étranger (recommandé) : 23 NF

ABONNEMENT AU SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE (12 n°) :

LE PETIT CRAPOUILLOT

Luxe : 14,50 NF — Etranger : 16 NF — Edition courante sur papier glacé : 8,75 NF — Etranger : 9,75 NF

Les abonnements au "Petit Crapouillot" partent de janvier ou de juillet

UN FAUX GÉNIE JEAN-PAUL SARTRE

par Lucien Farnoux-Reynaud

Un jeune homme, qui avait séjourné en province durant toute l'occupation, parmi ce qu'on nommait les repliés, revint à Paris, immédiatement lors de la libération de la capitale. Amateur de peinture, fêru de littérature, et plus encore curieux de tout ce qui caractérise le peuple du pinceau et la gent de la plume, il se précipita à Saint-Germain-des-Près afin de renâtrer au plus fin du bel esprit. Il ne rencontra que visages inconnus et petits groupes conservant leur secret. Il n'entendit que bribes de conversation dont lui demeuraient incompréhensibles les causes et les raisons. Il se découvrit un étranger, un banni, un provincial enfin, et il fut très malheureux.



J.-P. SARTRE

Un jour il était au Flore. Les dieux firent asseoir à la table contigue l'inconnue de son destin. Il la regarda... elle lui sourit... il lui sourit à son tour... Ils se sourirent et échangèrent quelques propos. Que proposer en pareils propos si ce n'est de prendre l'apéritif? Elle accepta et bientôt elle présentait au jeune homme tous ceux qui entraient dans cet illustre établissement : des poètes, des peintres, des romanciers, des philosophes, quelques journalistes et beaucoup de toutouriémistes. Le jeune homme se sentait revivre. Il reprenait pied parisien. Il considérait son aimable voisine, tout débordant de gratitude. Comme elle était vraiment jolie, de propos en propos il lui proposa de partager son dîner. Elle accepta encore avec spontanéité, et, non moins spontanément, en fin de soirée elle lui proposa à son tour de partager son lit. Le lendemain matin, comme femme dispose, le jeune homme était sauvé. Il se sentait accepté. Il était de nouveau du quartier.

Comme ils prenaient le petit déjeuner rituel, croissants et café crème de la onzième heure, à la terrasse des Deux Magots, il osa la grande question, qui le taraudait depuis des semaines : « Qu'est-ce que c'est, l'existentialisme? » La jeune femme resta prise de court. Ce n'était en vérité qu'un ravissant petit modèle, qui en se déshabillant souvent avait connu bien des hommes et quelques femmes. Ne voulant pas perdre la face elle répondit avec un charmant sourire : « C'est un passe-temps. »

Voilà ce que contait, à l'automne de 1944, le dernier dadaïste orthodoxe Bryen, arrivant lui-même de Lyon. « Point de vue », disait Iribé en dessinant une guillotine dont la lunette encadrait exactement le Palais-Bourbon, et cet apologue aurait réjoui Jacques Rigaut, qui fut un seigneur de Dada. C'est tout de même un peu bref pour résumer une conception de l'existence qui, le snobisme s'en mêlant, fit grand tapage, et juger d'une attitude que l'on considéra comme correspondant au malaise des années troubles.

Il serait trop facile, donc injuste, de présenter M. Jean-Paul Sartre et sa doctrine en épinglant quelques aperçus de ses ouvrages : Il importe de prendre l'existence à son compte — avec comme unique soin se conserver disponible — la liberté s'obtient en concevant qu'on n'est libre que parce qu'on le veut — Ainsi on est son propre commencement — Alors vous apparaît la nécessité d'une justification — qui ne peut être que votre responsabilité — automatique — mais qui doit être consciente — car l'engagement consécutif prétend qu'on agisse en face du monde. Cela posé, étant donné que l'univers est limité à la conscience naturellement humaine, que l'homme, tout en restant autonome, serait le simple résultat de la pensée philosophique, donc qu'il n'est pas absolument pensant mais fourni par la pensée, l'individu devrait se justifier de quoi?... auprès de qui?... s'engager à quoi?... pour quelle raison?... et dans quel but? Serait-ce que la conscience se repent d'être consciente? Pourtant ce repentir n'existerait pas s'il n'était pas conscient? Nous voilà en pleine migraine et frôlant l'absurde — cet absurde qu'agrée avec une passion cannibale le dadaïsme, mais que la discipline normalienne ne peut envisager que comme une démonstration. Pourtant il serait assez normal qu'une théorie démontrant que tout est absurde le fût aussi. Ne soyons pas si prompt à juger selon la lettre et efforçons-nous de suivre l'esprit de M. Jean-Paul Sartre dans ses démarches, avant de formuler une opinion.

M. Jean-Paul Sartre est vraiment l'enfant du siècle. Il naquit presque avec lui à Paris. Fils de polytechnicien, il fut élevé par un autre polytechnicien, avec lequel sa mère, veuve, se remaria. Il vécut en province, à La Rochelle, ce qui renforce une éducation bourgeoise. Sujet brillant il est reçu à l'Ecole normale supé-

ricure. Une enquête de Arts auprès de ses anciens camarades le situe normalien intelligent, farceur, bon camarade. Il semblait destiné à une brillante carrière universitaire, après ses débuts au Havre. Il apparaît l'intellectuel type de l'entre-deux-guerres. Là nous parvenons à l'important, à ce qui se révéla décisif. Il a atteint sa puberté littéraire, si l'on ose s'exprimer ainsi, au moment où, comme un rapace maléfique, Gide étendait son ombre sur toute une jeunesse à pervertir. On se scandalisait bien des innovations impertinentes, souvent magiques, de Jean Cocteau. Radiguet éblouissait, comme la fusée brève. Giraudoux et Morand apportaient le frisson des années folles et leur poésie désinvolte, mais le Prince Noir d'une génération conquise était bien André Gide, surgissant de l'enfer glacé des méconnus pour retomber dans ce néant des écrivains qu'on ne lit plus, dont ne subsiste qu'un nom de moins en moins significatif. Mais la besogne destructrice est accomplie.

La révision des valeurs, le recul devant tout esthétisme, si l'on ose ce néologisme, le rejet des doctrines préétablies, la suspicion envers le progrès, la critique de la raison, devenaient le principal de ces cogitations où se complait la jeunesse. Il en résultait un grand désarroi intellectuel, une défaillance des sensibilités tournant à l'inversion, une faillite de la morale. Une sorte de vertige du vide se creusait dans chaque adolescent et André Gide apparaissait. Il proposait l'inoubliable ivresse de la lucidité. Il faisait miroiter tous les mirages de la liberté. Il jouait de la pierre étincelante qui agenouille les anges et soumet les démons : la Disponibilité, unique talisman. Bien peu échappèrent à cette emprise luciférienne, même parmi les écrivains catholiques, que trouble toujours un peu le soleil de Satan.



GIDE, barbu
par Valloton

M. Jean-Paul Sartre l'a subie indiscutablement et intensément. Peu à peu, durant que le gidisme rancissait, il réfléchissait à cette liberté, qui vous libérait on ne sait de quoi, à cette nécessité que rien ne proposait nécessaire, à cette disponibilité dont la permanence vous laissait sans espoir bien que disponible. Cette solitude trahissait, tandis que naissait un sens confus d'une culpabilité mal définie, d'où une sorte de responsabilité virtuelle. La doctrine de M. Jean-Paul Sartre découle d'un gidisme vieilli, aigri, sans l'exutoire de collégiens mal élevés et odieux. Ce n'était pas le grain qui meurt, mais le grain pourrissant dans ce silo néfaste qu'est le cul-de-sac gidien. Kierkegaard, dont s'inspira parfois l'existentialisme naissant, avait obtenu réponse et solution. La disponibilité demeure la veilleuse éteinte promise à l'étincelle divine, et la solitude s'offre à l'ineffable présence. Déjà la sagesse taoïste conseillait de toujours préparer un terrain pour la graine inconnue; et elle ajoute : « Quand on est dans une impasse, alors il y a une porte. » Agnostique, M. Jean-Paul Sartre ne saurait envisager ces éventualités. Pour lui Dieu n'est qu'un orgueil de soi et d'une création discutable, et la religion lui apparaît une forme de la loi. Convaincu de l'incompatibilité entre le divin et la pseudo-liberté humaine, doutant même d'un développement ontologique, M. Jean-Paul Sartre, le côté normalien reprenant toutes ses prérogatives, s'applique au contraire à traiter systématiquement le problème moral et l'angoisse cosmique de toute une génération. Il nous impose, ne sortant pas de sa bibliothèque, de déchiffrer ses théories, même d'accepter ses personnages à

travers des lectures philosophiques. Ce n'est même plus Gide pourrisseur pourrissant, mais Gide vitrifié.

Dans *l'Enfant prodigue* d'André Gide, le voyageur retrouve en son cadet un disciple secret mais enthousiaste. Le prenant par la main, au soir, il lui ouvre la porte sur la route, qui fuit ardente et claire vers les horizons chimériques. Ce disciple n'était sans doute pas le jeune Jean-Paul Sartre, mais un adolescent vêtu de noir qui lui ressemblait comme un frère. Comme André Gide ne conduit pas si loin, il est allé simplement au café. L'originalité de M. Jean-Paul Sartre est d'être un écrivain de café. Il est même le prototype de ces écrivains, nombreux de nos jours, dont la littérature est de café. Ce qui ne signifie pas que des chansons à boire la constituent, comme un vieux magistrat le supposait des œuvres de Verlaine et pour la même raison. On fera valoir que dès leur apparition les cafés jouèrent un rôle dans les lettres. Couveuses des cabales chères à Voltaire, champs clos des polémiques romantiques, épissures des cénacles symbolistes et parnassiens, ils restaient des lieux de rendez-vous, des centres de ralliement. Aujourd'hui on ne va plus au café. On y vit, car on y pense, on y lit, on y écrit. Ils sont si bien entrés dans les habitudes des littérateurs, dans les mœurs littéraires, qu'ils ont influé sur la littérature. Le premier exemple serait l'existentialisme de M. Jean-Paul Sartre.



RIMBAUD
croquis de Verlaine

En paraphrasant Rivarol : « Toutes les fois qu'on est mieux chez soi que dans la rue on doit être battu par ceux qui sont mieux dans la rue que chez eux », on pourrait prétendre qu'actuellement les révolutions sociales et les évolutions intellectuelles sont menées par ceux qui sont mieux au café que chez eux et qui triomphent de ceux qui préfèrent rester chez eux à stagner au café. Le bistrot avec ses éclairages au néon, ses radiateurs, ses appareils à bastringues, ses jeux variés, parfois sa télévision, retient l'ouvrier, qui diffère de retrouver un logement exigu, inconfortable, où s'associent la mauvaise humeur et la mauvaise odeur, où règne l'ennui acidulé par des récriminations. La même crise domestique installe dans les cafés beaucoup d'étudiants, de professeurs, d'intellectuels, qui connaissent la disgrâce de la chambre meublée, où le lit frôle le lavabo, la table boiteuse une penderie, qui contient une mince garde-robe que froissent les dictionnaires, tandis que du plafond tombe une lumière blanche, inamicale, aussi fâcheuse pour lire que pour écrire. Les cafés s'ouvrent, chauds, ronronnants, lumineux, avec un contact humain et tous les bruits de l'existence dans une ouate de fumée. Combien sont-ils où l'on péroré au rez-de-chaussée, comme à la terrasse, alors qu'au premier, gravement, on annote un volume ou noircit des feuillets blancs.

L'anonymat en ces établissements publics procure sans risque l'illusion de l'indépendance. On peut y cultiver sa propre solitude avec méthode et raffinement, se persuader sans effort de la gratuité de nos actes et de la densité toute relative des êtres qui nous entourent. Au cours de cet ennui distingué on conclut que rien n'explique l'existence. Pourtant, confuses dans des exhalaisons de pipes, nimbées par les lumières, multipliées par les miroirs, les choses existent, mais uniquement parce que nous les concevons. Cette réalité des choses, qui nous est entièrement due, démontre que l'existence est bien en nous, strictement en nous... Voilà l'existentialisme formulé, car le café a fourni les conditions de température et de pression nécessaires. Cette doctrine ne peut être que celle d'un habitué de café. Il a, en quelque sorte, la jouissance de tout, sans en avoir la possession. C'est bien gratuitement que sa conscience se lie à des objets extérieurs, et elle se développe dans la mesure de cette liaison. Mais penser un monde en le formant c'est devenir responsable. Ce qui est pour nous effrayer et nous inciter à nous justifier, donc on ne saurait exister sans justification... Voilà ce qu'il fallait démontrer. Bryen

avait presque raison, c'est vraiment un exercice difficile, un joli jeu qui tient des échecs par ses mille combinaisons et du jeu de l'oie par ses retours en arrière et ses prisons dans la tour ou le puits.

Si le cadre du café est le décor idéal pour la libre manifestation de l'existentialisme, il convient d'envisager aussi des protagonistes. Les habitués de l'établissement seront d'excellents partenaïres, car on les divise toujours en deux catégories : ceux qui s'ennuient en vous écoutant et ceux qui vous ennuiant quand vous les écoutez. Ceux-là sont tolérables, ceux-ci sont odieux.

Devant les premiers on se repose un peu de la difficulté d'exister, qui est la condition sartrienne par excellence. On s'imagine d'une certaine façon momentanée, qui pourra devenir définitive. On s'efforce à saisir sa nature profonde pour en faire parade ou, faute de mieux, on se crée une nature à notre goût. On agit plus ou moins à la façon de Baudelaire selon M. Jean-Paul Sartre : *Cet homme a toute sa vie, par orgueil et par rancune, tenté de se faire chose aux yeux des autres et aux siens propres. Il a souhaité se dresser à l'écart de la grande fête sociale, à la manière d'une statue, définitif, opaque, inassimilable. En un mot nous dirons qu'il a voulu être.* En public la plupart d'entre nous aspirent de la sorte à devenir, du moins à apparaître, une personnalité. Donc chacun résulterait d'un ensemble hétéroclite d'habitudes, d'attitudes, de réflexes, de préjugés et, pour acquérir une importance sociale, se pétrifie pour ses contemporains. Afin de se sentir quelqu'un il convient d'éprouver la joie d'être vu. Pour M. Jean-Paul Sartre la grande erreur de l'homme réside à préférer son reflet à sa véritable image et à se chercher dans les yeux d'autrui qu'il appelle l'Autre. C'est là que nous nous figeons et M. Jean-Paul Sartre de déclarer encore quant à Baudelaire : *L'office du regard de l'Autre n'est-il pas de le (Baudelaire) transformer en chose?*

Quant à ceux qui nous ennuiant en parlant, et c'est bien la majorité, leur cas est beaucoup plus simple. Ils jouent tous un personnage, par routine, par vanité, par intérêt. Ce ne sont pas des êtres mais des rôles. Même un peu de sincérité n'excuse pas ce cabotinage. *Un père de famille c'est jamais un vrai père de famille. Un assassin c'est jamais tout à fait un assassin. Ils jouent. Vous comprenez.* Ailleurs notre auteur ajoute : *Même les voleurs jouent à être des voleurs.* Dans *l'Être et le Néant* il va jusqu'à reprocher à un garçon de café de jouer à être un garçon de café. *Considérons ce garçon de café. Il a le geste vif et appuyé, un peu trop précis, un peu trop rapide. Il vient vers les consommateurs d'un pas un peu trop vif. Il s'incline avec un peu trop d'empressement. Sa voix, ses yeux, expriment un intérêt un peu trop plein de sollicitude pour la commande du client, enfin le voilà qui revient, en essayant d'imiter dans la démarche la rigueur inflexible de je ne sais quel automate, tout en portant son plateau avec une sorte de témérité de funambule, en le mettant dans un équilibre perpétuellement instable et perpétuellement rompu, qu'il rétablit perpétuellement du bras et de la main.* Un président de la limonade protestera que c'est à désespérer d'avoir un personnel stylé, mais notre auteur de lui répondre : *Cette obligation ne diffère pas de celle qui s'impose à tous les commerçants; leur condition est toute de cérémonie. Le public réclame d'eux qu'ils la réalisent comme une cérémonie. Il y a la danse de l'épicier, du tailleur, du commissaire-priseur, par quoi ils s'efforcent de persuader à leur clientèle qu'ils ne sont rien d'autre qu'un épicier, qu'un commissaire-priseur, qu'un tailleur.* Cette théorie des petits jeux de la convention sociale rappelle les élucubrations du charmant et inénarrable Cami, et ce divertissement réjouit depuis longtemps les humoristes. On pourrait évidemment faire remarquer à M. Jean-Paul Sartre qu'il joue à l'existentialiste, ce qui démontrerait, selon Bryen, que l'existentialisme est un jeu, un passe-temps.

Enfin il y a les consommateurs qui consomment sans vous écouter et sans vous parler. Ils sont là, plantés sur la moleskine, parfaitement tranquilles et assurés, buvant frais l'été et chaud l'hiver, selon la bonne règle. Inexpressifs comme un préjugé, monotones comme une routine, ils se donnent de l'importance pour en avoir et croire à eux-mêmes, alors qu'ils n'ont aucune importance, et si peu d'existence. *Je parcours la salle des yeux. C'est une farce! Tous ces gens sont assis avec des airs sérieux. Ils mangent. Non, ils ne mangent pas, ils réparent leurs forces pour mener à bien la tâche qui leur incombe. Ils ont chacun leur petit entêtement qui les empêche de savoir qu'ils existent. Il n'en est pas un qui ne se croie indispensable à quelqu'un ou à quelque chose,* dit en entrant un personnage de M. Jean-Paul Sartre, Roquentin de *la Nausée*, et en considérant cet assemblage de ce que l'auteur appelle « les Salauds ». A savoir les citoyens dépourvus d'angoisse ou l'attribuant à un peu d'hyperchlorhydrie.

Il y a encore les gens qui ne sont pas au café, qui ne vont pas au café. Ils se trouvent de ce fait exclus de l'univers exis-



tentialiste. On les aperçoit derrière la vitre, embus par la pluie ou tout en arêtes par la canicule. Ils passent sans bruit, ni but. Fantomatiques, ils doivent certainement reposer sur des sentiments admis pour manquer à ce point de densité et vivre une existence inauthentique, ainsi que les poissons rouges d'un aquarium. Seulement cette fois le café est dans l'aquarium et les poissons tournent autour. Ils sortent des bureaux après leur journée de travail, ils regardent les maisons et les squares d'un air satisfait, ils pensent que c'est leur ville, une belle ville, « cité bourgeoise ». Ils n'ont pas peur. Ils se sentent chez eux. Ils n'ont jamais vu que l'eau apprivoisée qui coule des robinets, que la lumière qui jaillit des ampoules quand on appuie sur l'interrupteur, que les arbres mûrs, bêtards, qu'on soutient avec des fourches. Ils font la preuve cent fois par jour que tout se fait par mécanisme, que le monde obéit à des lois fixes et immuables. Les corps abandonnés dans le vide tombent tous à la même vitesse. Le jardin public est fermé tous les jours à seize heures en hiver, à dix-huit heures en été, le plomb fond à 335°. Le dernier tramway part de l'hôtel de ville à vingt-trois heures cinq. Ils sont paisibles, un peu moroses. Ils pensent à demain, c'est-à-dire simplement à un nouvel aujourd'hui, les villes ne disposant que d'une seule journée, qui revient toute pareille à chaque matin. A peine la pomponne-t-on un peu les dimanches.

Nous avons cherché l'univers sartrien et nous sommes entrés dans un café. Nous avons espéré une doctrine et nous avons trouvé un jeu, fort complexe en vérité, qui dépasse les possibilités de beaucoup. Nous avons laissé à l'auteur le soin de nous présenter ses personnages. Ce n'est pas obsession de notre part si, dans ce café, des habitués de café jouent à un jeu de café, et si le meneur de ce jeu ressemble au cadet de l'Enfant prodigue d'André Gide. Les principaux apports du mauvais maître sont là. Nous reconnaissons son influence dans ce souci que l'homme, afin de se distinguer des choses, ne soit pas « être » mais « liberté », conséquence extrême de l'acte gidien. Voici encore cette crainte gidienne de vivre sur des sentiments admis, de même que Gide pressentait le danger du regard d'autrui pouvant incliner nos actions. Les existentialistes prétendent arriver à des conclusions fort différentes de celles d'André Gide, qui justement ne conclut pas. La bonne conclusion en pareille entreprise réside dans l'action que l'on exerce. De nombreux essais (littérature et politique) témoignent de la doctrine de M. Jean-Paul Sartre. Précédemment nous nous sommes efforcé d'en résumer le principal, de manière un peu confuse, mais on y rencontre une telle confusion sous une apparence didactique qu'on ne saurait énoncer clairement ce que l'on conçoit peu aisément. En l'occurrence la rigueur d'un esprit normalien ne fait qu'entremêler les détours d'un raisonnement tout de souplesse. Nous avons prétendu jadis que la philosophie de Paul Valéry, alors à la mode, se rapprochait de la taille des bouchons de carafe. M. Jean-Paul Sartre joue avec les reflets de semblables bouchons, et nous retrouvons encore la notion de jeu. De ses écrits une obscurité, née paraît-il de la complexité individuelle et du conformisme collectif, une négation des valeurs et de tout ordre préétabli, une préoccupation d'une liberté imprécise qui par crainte d'être perdue incite facilement à ne pas s'en servir, ont fortifié toute une jeunesse dans son aboulie, son amoralité, sa propension à de mauvaises habitudes — on ne peut même pas parler de vices. Elle estime extrêmement pratique une conception du Bien et du Mal, réalités mouvantes, relatives à des situations particulières et échappant à tout code formel. Est-ce une justification orthodoxe que d'opposer à un monde qui réserve « une situation » la formule « projet », pour user du vocabulaire sartrien ? Il n'y a point là grande nouveauté, l'existentialisme prolonge le gidisme en lui adjoignant un négligé, même vestimentaire, qui devient une valeur. Il a simplement fourni une terminologie à des adolescents désarmés par le désordre actuel. Entre deux superbooms ou après une journée consacrée aux cigarettes et aux disques américains, il assure aux « grosses têtes » des équipes une sorte de supériorité.

L'œuvre purement littéraire de M. Jean-Paul Sartre exprime cette contradiction entre un acte individuel de conscience et la discipline du matérialisme historique. Elle s'enferme dans le cercle de feu d'une impuissante liberté et à l'instar du scorpion se suicide faute d'assumer une raison de la vie humaine. Cette littérature est aussi le suicide de la littérature. Parfois le style, volontairement négligé lui aussi, s'élève, acquiert du ton, de la couleur, du rythme, surtout pour quelques brèves descriptions, qui apparaissent des inadvertances. Nul n'est plus éloigné de tout animisme que M. Jean-Paul Sartre. Son univers est limité à la conscience et rien ne peut être perçu et discuté qui ne soit conçu et défini par elle. Seulement cette conscience ne conçoit que des êtres d'une médiocrité incroyable, prompts aux abandons les plus inavouables. Toute la faune caractéristique de Saint-Germain-des-Prés ou en provenance de Montparnasse se retrouve aux portes de tous ces cafés. Personnages falots, inconsistants, amorphes même, larves

d'humanité, dénués de scrupules au point de ne pas en posséder la notion, absolument incapables de la moindre action, dont le simple projet les épuise, de suivre une idée qui devrait se formuler, d'éprouver un sentiment qui ne serait pas une sensation, ils ont une vague impression que la gymnastique sexuelle serait assez agréable mais ils en écartent toutes les conséquences durables; alors, corps moites entre des draps douteux, ce sont de répugnantes étreintes dont le plus abject est étalé. Entre ces garçons désossés et ces filles en gélatine on éprouve une impression fort désagréable d'engluement. Un mortel ennui vous envahit parce que tous ces êtres en mou de veau, qui ne sont pas de compagnie mais agglutinés, ratiocinent indéfiniment sur la justification des actes qu'ils ne commettent jamais, sur la nécessité de se récuser devant le présent et la possibilité de ne rien tenter dans l'avenir. Tout cela en méprisant le reste de l'humanité, car les autres ne comprennent pas. Pour les concevoir de la sorte la conscience de M. Jean-Paul Sartre doit grouiller comme un seau d'asticots et, dès qu'elle les définit, ce ne sont que viscères avec éructations en haut, borborygmes au milieu et flatulences en bas. Tout cela devrait circuler sur pseudopodes. Parfois certains personnages sortent du genre holothurie et se précisent un peu. C'est l'Autodidacte de *la Nausée* avec son cou de poulet. Il a droit au linge blanc, pour être mieux accablé par l'auteur, qui ne lui pardonne pas de lui rappeler ses propres origines, ses disciplines bourgeoises. C'est Marcelle de *l'Âge de raison*, une grosse fille enceinte, aux seins pesants, dont le cou sent l'ambre et la bouche le caporal ordinaire. C'est Daniel, le pédéraste honteux, et Boris, le greluchon qui ne parvient même pas à être indélicat. Roquentin de *la Nausée*, Mathieu dans *les Chemins de la liberté*, devraient être les axes des ouvrages respectifs. Ils nous échappent dans les détours confus d'une existence fuligineuse. Mathieu se solidifie un peu quand, dans *la Mort dans l'âme*, il tire sans arrêt sur les Allemands afin de gagner son pari de tenir quinze minutes. Encore un peu. Odette, sa belle-sœur, fixerait l'attention mais on l'utilise peu, alors que sans cesse revient Ivich qui se plante un couteau dans la main parce qu'elle est russe et sait encore moins que les autres ce qu'elle se veut pour se prouver qu'elle est slave. Un écoeurément vous gagne, car on use et abuse d'un réalisme bien éculé depuis Rosny et autres suites des Goncourt. On s'occupe un peu trop des fonctions naturelles de l'humanité, point toujours triomphante, et on la juche sur des pieds qu'on veut opiniâtrement sales. Dans *le Sursis*, M. Jean-Paul Sartre propage ces excès parmi un unanimité qui évoque intensément Jules Romains, surtout celui de *Mort de quelqu'un*. L'auteur s'efforce ainsi de ressusciter le trouble collectif qui précéda la conférence de Munich. Ce kaléidoscope correspond peut-être à une poétique de la masse, mais l'effet s'atténue en se prolongeant et le procédé apparait.

Pourtant il importe d'être loyal en toute critique. Dans les deux derniers tomes des *Chemins de la liberté*, M. Jean-Paul Sartre s'applique à donner une réponse aux questions assez balbutiantes des ouvrages antérieurs. Désormais, selon lui, le destin est collectif, chacun de ses instants concerne tout le monde. Cette fois apparait la notion de la situation extérieure, précise. La liberté résidera uniquement dans le choix. Ce n'est pas une grande nouveauté. C'est une des bases de la doctrine chrétienne, c'est le mot du pari de Pascal. Donc l'unique raison de s'engager sera la solidarité humaine. Afin qu'on ne puisse pas la nier, ou assurer qu'on l'ignore, M. Jean-Paul Sartre va prétendre que tout individu manifeste en soi un besoin de totalisation. De la sorte la solidarité humaine n'est pas une attitude, mais un fait. Elle s'impose dès qu'on aura pris conscience de la condition humaine, qui est l'interdépendance. Il faut évidemment retomber sur ses pieds après une longue voltige aux barres parallèles, mais cela fait un peu penser à la formule du duc Louis de Broglie : *En physique, quand on ne comprend pas quelque chose, on en fait un principe d'explication*. A moins, pour en revenir au café sartrien, que cette solidarité ne corresponde à ce contact humain que l'on vient chercher dans cet établissement ?

M. Jean-Paul Sartre est plus connu par le grand public comme auteur dramatique. Dès sa première œuvre, *les Mouches*, l'idée d'une solidarité humaine apparait. Oreste, étranger hésitant, de retour dans sa ville natale, veut par un acte se rapprocher des habitants qui l'ignorent. Mais par un acte qui lui appartiendra, un acte non conformiste, et pour cela il vengera son père. Cet auteur n'apporte pas au théâtre une dramaturgie vraiment originale, mais des doctrines qu'il illustre et propage de la sorte. *Huis clos* développe qu'on ne devient quelqu'un que parce qu'on est vu, mais que ce reflet dans d'autres yeux n'est qu'un mensonge, et l'enfer, c'est les autres. *La Putain respectueuse* s'élève contre la morale formelle d'utilité sociale. *Les Mains sales* opposent l'homme d'action à celui qui n'en a que la volonté. Dans *le Diable et le Bon Dieu*, le Bien et le Mal s'affrontent d'une manière bien simpliste et Goetz n'est qu'artifice, qu'il soit le Méchant ou le Bon malencontreux. *Nekrassov et les Séquestrés d'Altona* sont

deux satires, celle-là des milieux politiques, celle-ci de l'orgueil et du mensonge de la bourgeoisie, naturellement réactionnaire. Pièces à thèse, cette production ne propose pas des situations mais un ensemble de démonstrations méthodiques, qui se voudraient persuasives. On n'y trouve pas des personnages, mais des rôles, qui ne sont pas des caractères mais des prises de position. Ce qui fait que le public de M. Jean-Paul Sartre se recrute plutôt dans la classe moyenne et a atteint une certaine maturité. Public qu'en son temps groupait Dumas fils. C'est d'un métier de solide mélo, bien mené, avec un peu de grandiloquence et ce on ne sait quoi d'erroné qui procure l'illusion de la puissance et rend la théorie agressive.

Etre agressif. Voilà bien le complexe dont souffre M. Jean-Paul Sartre. Bourgeois par destination, destination que ne contrarient ni les aspects d'une famille ni les évolutions d'un esprit, professeur par vocation, vocation que rien ne dément et n'a jamais démentie et que précise même la forme de son talent, notre auteur a les pieds pris dans des pantoufles virtuelles et il demeure captif d'habitudes de penser en bon universitaire. Comment ne pas se souvenir de Swift : *Plus un homme a d'habitudes, moins il a d'indépendance*. Certes un grand besoin de liberté l'a possédé, mais destination, vocation, ne parvenaient pas à envisager la liberté qui libère... mais aspiraient à une liberté dirigée... et par une rigueur qui apparaît une certaine sagesse : *Cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, habile à se tromper elle-même, qui se corrompt dans le présent, qui s'égare dans l'avenir*, dont parle Bossuet. L'individualiste intelligent, un peu farceur, qu'évoquent ses camarades de Normale, est devenu un doctrinaire, et le plus souvent un doctrinaire normalien qui a pris son canular au sérieux. Ce n'est point de la sorte que l'on crée un nouvel humanisme, même au début de l'ère atomique.

M. Sartre se serait voulu non seulement agressif, ce qui n'est pas fonction d'humaniste, mais un véritable agresseur. Le militant du sombre complot portant veston de cuir et pistolet sous l'aisselle. Le clandestin tout sonore de mots de passe, lancé dans l'action directe et ses surprises, les fuites qui préparent des retours et ces retours vers le succès ou la mort. En tout écrivain un enfant sommeille pour mieux rêver. Celui de M. Jean-Paul Sartre doit posséder la panoplie du parfait conspirateur. Il ne convient pas d'en sourire. C'est le meilleur, le plus humain de notre auteur. De cette hantise il s'est un peu soulagé dans ses romans, avec Brunet par exemple. Il s'est trahi dans son théâtre, en cherchant à se libérer. Ne voulant cependant pas céder à cette secrète propension, il a exclu le romanesque de ses ouvrages. Il a écrit avec son caractère, non avec son tempérament. Son œuvre en reste déséquilibrée et perd beaucoup de son crédit. L'éthique qu'il prétend nous proposer n'accorde pas certaines tendances à d'autres convictions. Encore une raison de la faillite de l'existentialisme en humanisme. Un humanisme est à base humaine et non de système, et M. Jean-Paul Sartre, bourgeois et professeur, demeure captif du système. Son angoisse devant l'existence n'est pas cosmique mais de déconvenue. Elle peut être désespérée, elle ne créera jamais des desperados au sens espagnol du terme. Pourtant cette œuvre est en partie responsable du désordre de la jeunesse contemporaine. Il ne s'agit pas de ce qu'on nomme en France les blousons noirs. Ceux-là n'ont pas de lecture, et leur cas se présente plus tragique, social au point d'être international. Nous envisageons le scandale de trop d'établissements scolaires, les attitudes et les agissements d'adolescents dévoyés, la désagrégation de cette partie d'une génération où normalement se recrutent les élites. Serait-ce pour un existentialiste une responsabilité plus légère à porter que celle de sa propre raison d'exister?

TROIS FAISEURS

DANINOS, PAUL GUTH, DUTOURD

par Pierre Darrigrand

L'HUMOUR est le plus souvent à base d'inattendu et d'insolite. Alphonse Allais, Mark Twain, Jacques Perret, tant d'autres, ont d'abord un esprit curieux. A l'inverse, il peut résulter de la remarque très banale, très attendue, que l'on guette, si cette remarque est « en situation ». Daninos a choisi la seconde formule, et elle seule, mais pas dans le bon sens. Chez lui, rien n'est inattendu. Tout est évident. En lisant la première et la dernière ligne d'un chapitre, on peut reconstituer l'intermédiaire. C'est ce qu'on appelle en langage de boxe « téléphoner » son coup, c'est-à-dire que le coup est prévu par l'adversaire et ne lui fait pas mal.

Daninos ne fait pas rire. Et pourtant, il tire. Le *Major Thompson* doit en être au huit centième mille.

Cela tient d'abord à la crise du livre humoristique en France et ailleurs. Il n'y a plus de grands humoristes types. Pour s'amuser il faut lire Marcel Aymé, Jacques Perret déjà nommé, Blondin. Mais ce ne sont pas seulement des humoristes. Ils visent plus haut.

Cela tient aussi à un bon lancement. La recette est simple : dégustation en tranches pour vingt-cinq francs par jour dans le *Figaro*, création de poupées « Major Thompson », radio, cinéma, le Daninos est placé comme une action ou une lessive. Tant mieux pour lui.

Une douzaine de livres en quinze ans, ça compte.

Le premier succès important de Daninos, le *Carnet du Bon Dieu*, obtint le prix Interallié en 1947. Ce *Carnet* est construit sur une idée qui n'est pas mauvaise : le Bon Dieu fait naître un vieillard qui ira, le long de sa vie, en rajeunissant, pour finir bébé de soixante et quelques années, incompris de son entourage,

inadapté total. C'est la dernière idée qu'ait eue Daninos dans sa vie d'écrivain. Malheureusement, il ne l'a pas bien exploitée, il n'en a pas tiré grand parti. Trois situations dans le livre : les études et le travail, les femmes, les jouets. C'est peu. Chaque chapitre est entrecoupé de réflexions du Bon Dieu qui explique le pourquoi et le comment de cette vie inversée.

Après le *Carnet* le second succès de Daninos sera *Sonia, les autres et moi*, réflexions sur la vie ménagère et sociale d'un homme marié. Le livre obtint le prix Courteline en 1952. Le tournant est pris : plus d'œuvre d'imagination, seulement de l'humour. Puis c'est le triomphe des *Carnets du Major Thompson*, publié dans le *Figaro* en feuilleton (1954) et qui marquera l'entrée chez Hachette, suivi du *Secret du Major Thompson*, de *Vacances à tous prix* (1958) et de *Monsieur Blot* (1960). La méthode est au point.

Il s'agit de prendre une situation simple, banale à souhait, que chacun a vécue, d'en tirer les réactions que chacun a connues. Etonnement devant la panne d'automobile, occupation abusive de la salle de bains, dérision des travaux forcés du tourisme, invasion des mots anglais.

Pour trouver de telles situations, le plus facile est d'ouvrir le dictionnaire, source inépuisable. Puis le guide de l'automobiliste, des dépliants pour le voyage, le dictionnaire médical (hélas ! épuisé depuis Jérôme-K. Jérôme), la grammaire, les petites annonces. Plus d'effort d'imagination à faire, un simple commentaire suffit. Après un tricoté.

Lorsqu'on a trouvé une bonne situation, amusante en diable, on l'exploite. C'est ainsi que Daninos met la panne d'auto, bielle coulée ou mort du delco, dans au moins trois



PRÉSENTATION DU MAJOR THOMPSON
AU MUSÉE GRÉVIN
AU PREMIER PLAN : PIERRE DANINOS

de ses livres : *Sonia*, *Vacances* et *Monsieur Blot*. Rien ne se perd et, malheureusement, rien ne se crée. De même, les démêlés avec les institutrices anglaises sont racontés sous la même forme à peu près dans *Sonia* et dans *Thompson*.

Image de ce besoin du cadre pour éviter tout effort d'invention : Monsieur Blot. En répondant à un questionnaire de concours. Monsieur Blot gagne quelques millions et la considération provisoire de ses contemporains. La méthode du questionnaire a été utilisée, sur un autre ton évidemment, par Ernst von Salomon. Mais ce qu'il faut reprocher à Daninos c'est d'avoir tourné court, tout en étant trop long, de n'avoir pas inventé des situations vraiment comiques, un peu absurdes ou échevelées.

Pas d'invention. Mieux : utilisation des restes. Restes des précédents ouvrages, on l'a vu, mais aussi restes des bonnes histoires déjà entendues. *Monsieur Blot*, page 44 : histoire de l'adjudant-chef auquel le héros demande des nouvelles de sa « femme » : « *Pouvez pas dire vot' dame.* » C'est un peu remanié. Mais enfin : *Sonia*, page 143. La dame offre deux cravates à son mari. Le lendemain, il en met une. La dame : « *L'autre ne te plaît pas.* » J'ai entendu celle-là il y a environ vingt ans. Mais ça fait une page, plus une chronique amusante pour le journal du matin. Littérature de métro.

L'humour, c'est aussi le sous-entendu. On n'en trouve pas la moindre trace chez Daninos. Il explique tout, il ne perd pas une phrase. Exemple : *Sonia*, page 127 : « *L'avouerais-je ? (Fallacieuse interrogation... je ne vais pas, répondant par la négative, vous laisser retomber dans le vide.)* » C'est se moquer du lecteur.

Lorsqu'on écrit « *la fée électricité devient sorcière* », ce n'est pas mal. Pourquoi ajouter : « *et l'on ne sait jusqu'où vous mènera une sorcière électrique* » ?

Cela est particulièrement sensible dans le *Carnet du Bon Dieu* où tout est expliqué, jusqu'au plus petit détail. Une planète s'appelle *Vzrylmzs*, ce qui en soi n'est pas très drôle. Alors l'auteur précise, dans une note, pour que la drôlerie de la chose n'échappe pas au lecteur : « *Cela peut paraître imprononçable à certains hommes, et là-bas, c'est un des premiers mots que les enfants apprennent.* »

C'est au fond une des techniques de Daninos : expliquer jusqu'au bout, afin qu'on ait de l'esprit pour son argent. *Vacances à tous prix* est bâti sur ce thème. Peut-être, après tout, prend-il ses lecteurs pour des imbéciles, auquel cas on ne peut que le féliciter d'avoir trouvé un tel filon. Mais ce n'est pas le cas ; en effet, il ne se donnerait alors aucun mal, il écrirait vite, sans effort ; au contraire, il déclare travailler dix-huit heures par jour, faire des fiches, prendre des volumes de notes. C'est dommage !

A-t-il d'autres ambitions ? Pense-t-il laisser un document sur l'époque ? Là aussi il a échoué totalement. Le petit monde de Daninos est minuscule. C'est le monde des ratés, et les ratés sont éternels. Introduire l'automobile, le voyage ou le rasoir électrique dans la narration, ce n'est pas faire preuve d'actualité. C'est seulement mettre au goût du jour. Pour « porter témoignage », il faut un peu de méchanceté ou tout au moins de hargne. Il faut dénoncer avec un minimum de violence. Chez Daninos, la critique de son temps est feutrée. C'est normal, il profite de l'époque. Il ne peut tout de même pas s'attaquer à ce qui fait l'essentiel de sa clientèle. On lit Daninos au Racing, sur la ligne de métro Vincennes-Neuilly, mais entre Neuilly et le Palais-Royal seulement. Les gens qu'il ridiculise avec précaution, c'est la classe en dessous. Le succès de la réflexion de la dame qui dit à son mari sur une colline d'Agrigente : « *Jojo, mets ta laine* », c'est le succès du bourgeois, pas du grand d'ailleurs, sur le « congé payé » son frère. Seulement, comme après tout l'élévation du niveau de vie des « congés payés » les amènent à se conduire en bourgeois, il faut leur faire la part belle à eux aussi. Alors on se moque un peu des snobs, pas trop, sur des chapitres très sensibles : l'art abstrait, l'anglicisme, le yacht.

Ainsi, Daninos ne s'attaque vraiment à aucune des faiblesses de notre époque. C'est mineur, tout cela, sans nerfs. Encore une fois, ce n'est qu'un billet quotidien. Et puis, il me déplaît, à moi, ce major Thompson qui n'a affaire qu'à des Français mal élevés, qui appellent leur femme « *maman* », qui sont jaloux et prétentieux. C'est trop facile, ça a traîné partout. Pourtant, il y a un bon chapitre dans le *Major*. C'est celui qui est consacré à la conception de l'amour chez l'Anglais. C'est vraiment drôle et enlevé. Du moins ne l'avais-je pas lu ailleurs.

Tout cela, c'est l'humanisme type du lecteur du *Figaro*. C'est du niveau de Clément Vautel. Reste le style de Daninos. Il est à craindre que ce ne soit là le pire de ses défauts, tout en reconnaissant une amélioration très légère au fil des publications ; c'est le métier qui entre. On ne lit plus, comme dans *Sonia*, « *que je visse ma nef en Grèce* ». La phrase est uniforme, toujours sur le même ton, l'adjectif est toujours attendu, à la même place. C'est mécanique. Un bon causeur improviserait sur les mêmes thèmes d'une façon amusante. Daninos écrit pesamment. La

réflexion « observée finement » se situe toutes les trois pages, en fin de paragraphe, pour la mettre en valeur. Les histoires, les mots, ne s'enchaînent pas, à cause de cette manie de l'explication qu'on voudrait être un clin d'œil au lecteur et qui n'est que le rappel du professeur à l'élève distrait. Car il est difficile de lire plus de dix pages à la suite. Cet humour devient un peu sordide.

Le succès de Daninos, c'est le succès du *monoprix* : en cinq minutes on fait son marché. On n'a pas des produits de première qualité, mais c'est facile à consommer.

Il faut tout de même signaler une excellente chose dans les livres de Daninos : les illustrations de Jacques Charmoz, Pierre Pagès, Walter Goetz.



PAUL GUTH, épanoui

PAUL GUTH, c'est le Jean Nohain de la littérature. N'importe quel prétexte lui est bon pour faire son numéro, intarissable, infatigable, accaparant. C'en est aussi la deux-chevaux : roulant sur tout terrain, par tous les temps, son ronron vous berce au point qu'on ne l'écoute plus, modèle à la portée de toutes les bourses et de tous les esprits.

Il a été professeur, comme tant d'autres, et s'est fait connaître après la guerre par des articles d'un style micaschisteux, plein de faux brillant. Il devint rapidement spécialiste de l'interview dont il publia trois séries : *Quarante contre un*. Dans *Monnaie de singe*, Michel Perrin en a donné un admirable pastiche qui montrait tout l'artifice du genre.

La politesse chinoise de Paul Guth, l'air émerveillé qu'il savait prendre en face de son interlocuteur (Jeanson l'appelle « lèche-Guth »), les compliments énormes dont il l'accablait, lui ouvraient toutes les portes et tous les cœurs et forçaient toutes les confidences. Tous ces entretiens étaient bâtis sur le même canevas, propre à faire briller l'intervieweur plus que l'interviewé. On ne peut plus dire s'il s'agit d'un acteur, d'un général ou d'un académicien, ils sont en quelque sorte conditionnés dans l'emballage Guth. Autrement révélateurs sont les interviews de Gilbert Ganne du temps que celui-ci cultivait le genre avant de devenir un remarquable essayiste. Ganne employait des moyens plus francs, s'effaçait devant son patient et, à force de véritable sympathie et de

curiosité intelligente, obtenait des confessions totales. Paul Guth, lui, fait penser à ces présentateurs de radio qui, pour annoncer trois minutes de chanson, se croient obligés de faire cinq minutes d'esprit.

En 1953, Paul Guth découvre un personnage : le Naïf. Il va exploiter la veine à fond, offrant à ses lecteurs un naïf annuel, locataire, amoureux, professeur, militaire. C'est un petit homme touchant, plein de bonne volonté mais toujours rabroué, qui s'attaque aux grands problèmes par le petit bout. C'est Paul Guth faisant dans la naïveté comme le Van Putzeboom de *la Dame de chez Maxim's* fait dans les diamants.

On l'a dit cent fois : pas si naïf que ça. Assez malin, au contraire, pour présenter toutes les facettes d'un certain charme, comme un vendeur à la sauvette qui fait l'article pour un allumegaz. Candide, frais et rieur, tel il se présente. On le découvre roublard. Il manque de sincérité, il truque avec les gens et avec les situations, il les presse au point de n'en laisser qu'une chair fibreuse et sans saveur. Il est impossible de donner autant de copie, aussi rapidement, sur un sujet aussi limité, sans s'épuiser ; car les thèmes sont trop minces pour des bouquins de deux cent cinquante pages, et trop laborieux, d'une technique uniforme : solitude du naïf, incompris, mal aimé. Il manque de vivacité et d'esprit de repartie mais il n'émeut pas non plus parce que, finalement, il est médiocre. On attend toujours la situation qui fera rire, elle ne vient jamais.

Avouons-le, ce Naïf est agaçant ; en dix pages on le connaît trop et on connaît trop ses aventures. L'élément le plus drôle de ces livres ce sont les présentations imprimées au dos des couvertures. Elles placent l'auteur dans la lignée des Musset, Tchekov, Dickens, Andersen, Charlie Chaplin. Pourquoi s'arrêter là et ne pas ajouter Molière, Voltaire, Giraudoux. Étonnante modestie. En vérité, Paul Guth n'est comparable à personne.

Tout compte fait, celui qui est le plus émerveillé par ce succès c'est bien Paul Guth lui-même, et il nous le fait savoir.

Il n'en est pas encore revenu, lui, enfant d'Ossun (Hautes-Pyrénées), élève du collège de Villeneuve-sur-Lot, fils d'un mécanicien de campagne, d'être professeur agrégé. C'est très sympathique, mais il ne faut pas trop en jouer, ce n'est pas un cas unique. Ah ! cette agrégation, quel lustre elle donne au Naïf ! Comment de telles aventures peuvent-elles arriver à un professeur agrégé, à un homme si cultivé qu'il peut truffier ses discours et ses réflexions de citations hors de propos et frisant le pédantisme, à un intellectuel ? Car c'est un intellectuel, ce Naïf, ce Paul Guth, qu'on ne l'ignore pas ! Et qu'on n'ignore pas non plus qu'il est d'Ossun (Hautes-Pyrénées). Pas fier, d'ailleurs, puisqu'il y revient de temps en temps. Mais enfin, il a vécu l'aventure parisienne et il est encore tout étonné de sa réussite dans la capitale, de fréquenter tout ce beau monde. La voilà, sa véritable naïveté. Dans le fond, il n'y a pas si longtemps, il était encore un Guth-terreur. Et maintenant, il est écrivain, il entre partout, il se faufile entre les jambes du Tout-Paris, il « parle à la T.S.F. », à la télévision, tout le temps, à propos de tout et de rien, il montre sa gentillesse, son extrême gentillesse, sa totale gentillesse ; la radio, qui porte sa voix jusqu'à Ossun (Hautes-Pyrénées), où la fille du pharmacien se dit : « Quand même, ce petit Paul, il est arrivé ! » Eh ! oui, jusqu'à Paris ! Il parle avec des académiciens, des chanteuses, des champions cyclistes. Il aimerait tant être académicien, chanteur et champion cycliste ! Il parle avec des ouvriers, des banquiers, des modestes, des riches, des pauvres. Il est toujours là. Il est plein de bons sentiments.

Il paraît que nous pouvons espérer bientôt, après *le Naïf milliardaire* et *les Bonnes Œuvres du Naïf*, lire avec délectation et soulagement *le Naïf à la retraite*.

ALIRE Jean Dutourd, on ressent tout d'abord une nette sympathie pour lui, non sans quelques réserves, mais les grandes qualités l'emportent. Il y a un style ; Dutourd écrit bien, très bien même, très agréablement. C'est rare, à notre époque. Il est peut-être un peu adroit par moments, mais il peut se le permettre, il a du tempérament.

Presque tous ses livres sont bons. *Doucin* est un excellent roman. J'ai une affection particulière pour *le Déjeuner du lundi*, plein de chaleur, un peu attendrissant. *Les Dupes* sont d'un humour très réjouissant avec ce qu'il faut de méchanceté ; la biographie apocryphe de Ludwig Schnorr, « socialiste allemand du dix-neuvième siècle », tourna au canular lorsque André Breton, attentif et grotesque, la tint pour véridique et entra dans une grande fureur en découvrant la supercherie !

Au Bon Beurre est un roman qu'il fallait faire, dans lequel les outrances sont justifiées ; deux grands moments : la visite des

crémiers au maréchal Pétain et la libération de Paris, désopilants. Un coup à droite, un coup à gauche.

J'aime aussi, avec beaucoup plus de réserves, *le Complexe de César* et *le Fond et la Forme*, qu'on feuillette avec plaisir, où l'on glane ça et là les remarques d'un esprit fin et observateur. Mais dès *le Complexe de César*, son premier livre, Dutourd nous livre une de ses clés : il est ambitieux. L'ambition n'est pas mauvaise en soi ; tout dépend des moyens qu'on met à sa disposition. Les moyens de Dutourd ne sont pas toujours très loyaux.

Il se veut patriote clairvoyant, républicain pur et dur, presque révolutionnaire ; il repousse le qualificatif de non-conformiste, écrit tout ce qu'il peut pour qu'on l'en taxe cependant, mais choisit un non-conformisme de bonne compagnie. Il manie le paradoxe avec facilité mais c'est un paradoxe sans danger, pour gens de goût, acquis d'avance. Il est brutal, il dénonce les vices du système mais choisit les vices que tout le monde connaît, ceux que haïssent ces Français déçus depuis bien longtemps. Il flatte la fibre cocardière mais en prenant soin d'exalter des patriotes pris parmi les grands ancêtres ou les généraux de la Commune. Il exalte aussi, et sans mesure, le général de Gaulle.

Voilà comment il a écrit *les Taxis de la Marne*, son plus grand succès avec *Au Bon Beurre*, et son plus mauvais livre.

Dans cet ouvrage écrit trop vite, où foisonnent les contradictions, Jean Dutourd clame son amour de la France, son horreur de la défaite, son désir de grandeur. Avec de telles prémices, le livre pourrait être excellent pour qui partage ses idées. Malheureusement, à part ces grands principes, on aperçoit mal le fond. Chacun peut y trouver à première vue son plaisir et, à l'examen, son agacement ou sa colère. C'est un livre qui s'offre, qui proclame : « Regardez comme je suis grand, noble et généreux. » Comment un homme aussi intelligent a-t-il pu écrire tant de bêtises ?

Pour Dutourd, la défaite de 1940 est le fait de l'état-major. Bien sûr ! Des soldats qui ne se sont pas battus. Bien sûr ! Personne ne s'est battu, et le soldat Dutourd qui enterre son revolver à bien du regret de ne pas être un héros. Mais les raisons profondes, quelles sont-elles ? J'ai cherché dans ce livre, je n'ai rien trouvé de sérieux. J'ai trouvé par contre des choses étonnantes : si l'armée française n'existait pratiquement pas en 1939, c'est parce qu'en 1936 on n'avait pas organisé une expédition pour aider les républicains espagnols. C'est là que se serait forgée l'armée. C'est stupide. Il n'y avait pas d'armée parce qu'il n'y avait pas d'Etat. Et ce n'est pas en mourant pour Barcelone que les Français seraient plus volontiers morts pour Dantzig. Jean Dutourd s'indigne : l'état-major est lâche, la paix l'enchantait. Ecrire cela, c'est criminel. Dites que l'état-major n'avait pas su préparer la guerre, reconnaissez qu'il n'en avait d'ailleurs pas les moyens pour des raisons politiques, mais ne dites pas avec colère que la paix l'enchantait. Souhaiteriez-vous que la guerre enchantât qui que ce fût ?

Et pourquoi dire que le réalisme est la plupart du temps synonyme de lâcheté ? Ce n'est pas vrai. Ou alors, il faut admettre que l'idéalisme est souvent l'équivalent de la cruauté, lui qui tue au nom d'un principe abstrait et jamais mis en œuvre. Est-ce à ce titre que Dutourd déclare que la Révolution et la Terreur ont coupé la tête à la bêtise ? Et quand cela serait, elle a bien repoussé, cette tête. Une révolution sanglante, c'est toujours affreux, et je n'aime pas les coqs de barricades aux pieds chauds. Est-ce cet idéalisme qui pousse Dutourd à faire un portrait idyllique et ridicule de la libération de Paris, en totale contradiction avec celui qu'il en fit dans *Au Bon Beurre*, qui lui fait croire aux bons sentiments de tout le monde et qui lui fait oublier la peur ?

C'est bête d'écrire qu'en 1940 nous étions réellement les plus forts et que l'ennemi ne valait rien. C'est faux. Les avions, les chars, où étaient-ils ? Dans la poche de Dutourd ? Cet ennemi qui ne valait rien a tout de même résisté un moment à la plus forte coalition de tous les temps avant de succomber, et à quel prix ! Ce ne sont pas les généraux français qui ont saboté à eux seuls la carrière héroïque de Jean Dutourd, c'est bien plus compliqué. Il le sait, Dutourd, il est bien trop intelligent pour se satisfaire de cette fable.

Alors pourquoi ce livre qui est, finalement, une mauvaise action ?

Parce qu'il n'a pas réfléchi à ce qu'il écrivait, parce qu'il n'est pas de bonne foi. C'est l'explication la plus simple et la plus favorable.

Il y en a une autre : Jean Dutourd, après la sortie des *Taxis de la Marne*, s'est présenté à la députation. D'homme de lettres il a voulu devenir homme politique, croyant peut-être devenir homme d'action. Qu'on en pense ce que l'on voudra. Il fit une campagne électorale assez comique, se défendant d'avoir jamais pensé le moindre mal des crémiers du XVII^e arrondissement (où est situé *Au Bon*



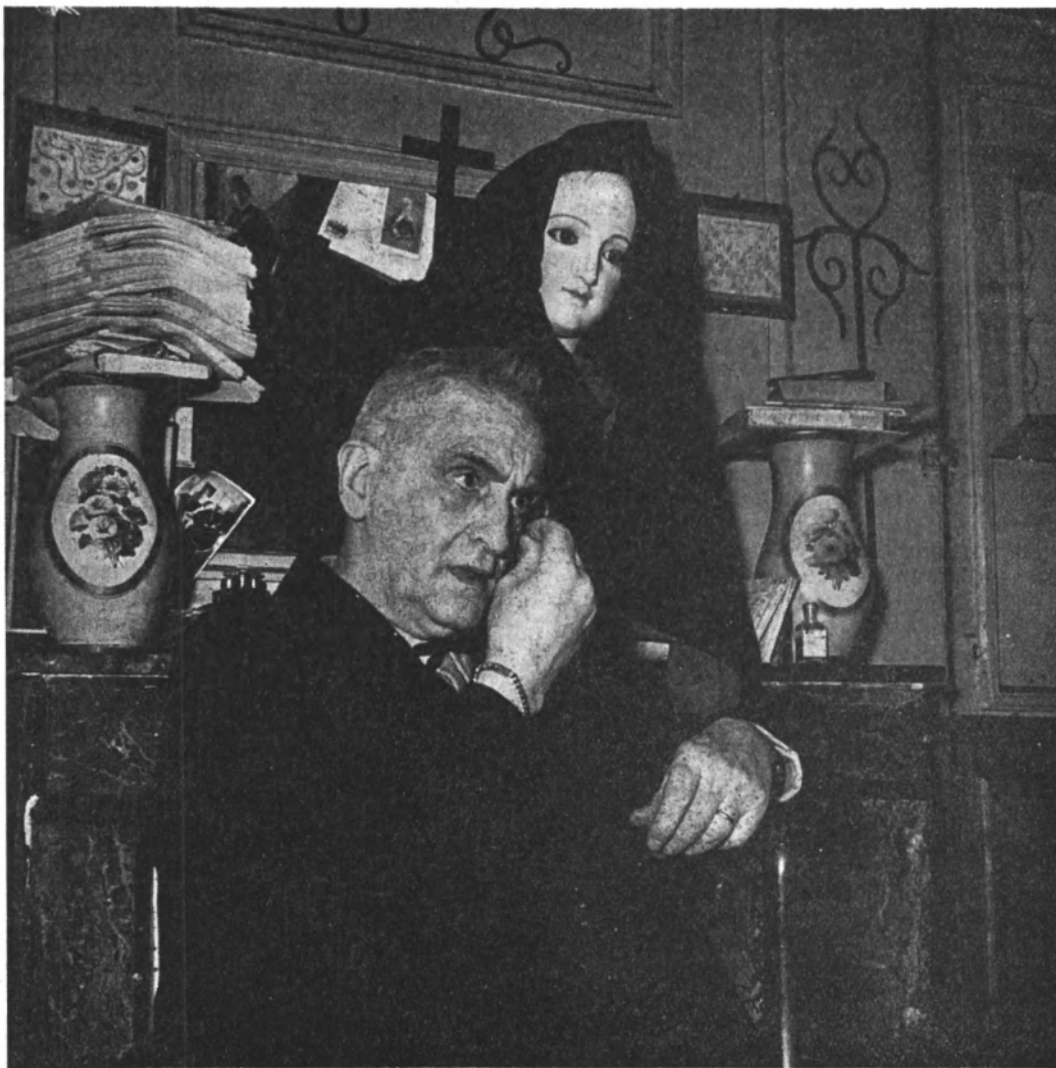
Beurre), lui, un enfant du XVII^e! Il y avait toujours un croquant ou un compère pour lui poser cette question. Gaulliste inconditionnel et de gauche, il s'émerveillait comme un enfant d'avoir reçu une lettre du général. C'était pourtant fréquent à l'époque. Mais le plus drôle était fourni chaque soir par la maison Gallimard qui déléguait un fleuron de la N.R.F. pour porter au candidat l'encouragement de la littérature la plus officielle.

Les Taxis de la Marne étaient un bon prologue à cette campagne; on les distribuait d'ailleurs à la sortie des réunions. Dutourd se posait en patriote vigilant, en justicier; il pouvait compter ses ennemis. Ce livre fut-il une manœuvre politique qui tourna court?

Enfin, le plus grand reproche que je ferai à Jean Dutourd

c'est le sentiment qu'il porte à la France. Comme lui, tout le monde l'aime grande et forte, glorieuse et rayonnante. Mais il n'a pas le droit d'écrire qu'il vaut mieux « tue(r) la patrie que de lui laisser la moindre beauté pour le bénéfice de l'ennemi ». Ce qui est tué est mort et ne revit plus. Personne n'a le droit de dire qu'on n'aime pas son pays faible et vaincu. C'est à ce moment-là qu'il a besoin d'être le plus aimé, c'est à ce moment-là qu'il faut le soigner. S'il est faible, c'est notre faute. C'est nous qui le faisons. Alors, de grâce, pas de rodomontades de ce genre.

Jean Dutourd, qui rêve conquête, qui veut une France immense, qui estime qu'en 1940 l'honneur français était à Londres, qui aurait voulu défendre ce réduit breton dans lequel il a été fait prisonnier, que pense-t-il aujourd'hui, en 1961, de tout cela?



ANDRÉ ROUYEYRE, chez lui

UN MÉCONNU

ANDRÉ ROUYEYRE

PAR PIERRE DOMINIQUE

EST-CE un écrivain qui dessine? un dessinateur qui écrit? Les deux modes d'expression ne sont pas contradictoires, mais il est assez rare qu'un maître des formes soit possédé aussi par le démon du style. C'est pourtant le cas de Rouveyre qui s'exprime par deux outils et de façon tout aussi originale par l'un que par l'autre.

Critique? Non. C'est un amateur d'âmes qui, après une longue familiarité avec certaines, très singulières, les démonte pour son plaisir, puis en expose au vulgaire le mécanisme et les secrets. Quelles âmes mieux comprises, quelles figures plus creusées que celles d'Apollinaire, de Moréas, de Soury et surtout, dans ce livre étonnant : *le Reclus et le Retors*, de Gourmont et de Gide présentés

l'un et l'autre et conjoints, comme deux êtres également en défense contre la société encore que résistant par des moyens différents.

Car André Rouveyre, qui parle volontiers de sa « dégustation » des hommes et des œuvres, professe que, « dans cette société pourrie de prostitution aux vanités », il ne fut et n'est point de place pour les hommes originaux et libres, sinon par leur étouffement, leur contre-façon et leur pillage... La société lui a donné raison. Elle ne lui a pas fait sa place et l'a tellement étouffé, étouffant tout à la fois, puisque l'homme, comme j'ai dit, s'exprimait (s'exprime) par le dessin et par l'écrit, le dessinateur et l'écrivain. Honneur suprême que d'être étouffé deux fois et par quels mirliflores, amputés de cervelle, vendeurs de tapis!

Quoi qu'il en soit — et pour ceux qu'intéresse encore la sincérité nue — car celui-là, oui, a voulu aller jusqu'au cœur de l'homme, perçant à travers la peau, le muscle et le squelette pour trouver de quoi vomir, je signale que voici un homme qui a curieusement mis d'accord sa vie et son œuvre. Réfractaire par ses livres et par sa vie, j' imagine qu'il n'a jamais fréquenté — en tout cas il ne nous a jamais montré — que des réfractaires.

Ce qui l'intéresse c'est la haute figure de l'individu persécuté par la société, contraint de se défendre, fût-ce en se repliant, en se cachant, en se contraignant. Mais, à tout prix, conservant ce bastion de sa personne, quel qu'il soit, le plus petit de ces bastions valant mieux s'il est bien délimité, muré et défendu que le plus vaste étagement de prétendues richesses intellectuelles, mais tôt pénétré par l'adversaire et forcé de devenir ce que sont devenues les personnes de la plupart de nos contemporains, un lupanar ouvert librement aux foules, et souvent de dernière catégorie.

Tout cela exprimé au long d'observations lentes, rumi-nées, lourdes d'une philosophie pessimiste, antireligieuse, en un style où la pensée est toute en retours qui la reprennent et la renforcent, la phrase elle-même enlaçante et repliée, nullement obscure, mais d'un équilibre complexe et recherché.

Vous pensez bien que l'honnête lecteur, celui qui, justement, s'en va chercher la petite secousse dans les lupanars cités plus haut que sont les pensées et les œuvres de nos plus notoires contemporains, ne s'attarde pas longtemps à ces complications subtiles et pénétrantes d'analyse et d'écriture. Foin de la difficulté. Il va au plus court, à la fille — je parle toujours des écrivains, qu'on m'entende bien — qui écarte ses cuisses et ne demande pour le sordide plaisir qu'elle offre que la modeste rémunération correspondant au prix d'un in-octavo banal et parfois moins, d'un petit bouquin d'une collection — injure au peuple — dite populaire. Car on peut vendre abondamment ce qui n'est ni rare, ni abrupt, et de découpe hautaine, ni hermétique, ou secret si l'on préfère, ni précieux même dans l'horreur, toutes qualités d'André Rouveyre.

De sa retraite fortifiée par la nature et par l'art, Rouveyre sort donc soit pour des analyses et présentations d'hommes dignes de ce nom, soit pour des séances de dissection qu'avec modestie — j'en viens au dessinateur — il intitula : *Visages*. Il faut s'entendre. La plupart des contemporains de ces dessins (le siècle débutait) avaient, tout comme la plupart des nôtres, une personnalité vraie qu'ils cachaient sous un faux nez. Ou même ils ne savaient pas qui ils étaient. Rouveyre précise et définit, écarte les masques, fait sourdre l'âme à l'extérieur et, parfois, dans son goût de la vérité profonde, retourne l'être comme une peau de lapin. Pour la comédienne surtout, quelle épreuve! Et que le modèle effrayé refuse parfois de se reconnaître, peu importe! La collection sera retenue par la postérité; elle peint l'époque.

Rouveyre a renforcé son œuvre par des monographies d'artistes, ce qui l'a contraint de tracer des images qui rappellent les vieilles amoureuses de Goya. Or, ces traduc-

tions de ruines humaines, les sots les ont trouvées cruelles. Allons donc! Cruel ce crayon honnête? Hélas! pas plus qu'il ne l'est quand, s'élevant plus haut, il saisit la femme dans l'acte essentiel de sa vie, dans l'amour. Là, une fois rejetées les deux pudeurs, celle de l'éducation, et l'autre, la naturelle, qui vise à exaspérer le désir du mâle, Rouveyre n'a plus affaire qu'à la luxure. Délibérément il néglige le mâle, encore qu'on sente celui-ci perpétuellement présent. Mais, par le trait, rien de lui, sinon l'ébauche d'on ne sait quels instruments de supplice. En revanche, les types de femmes les plus divers, la jeune écervelée, la grosse voluptueuse, la folle qui se jette en avant, tout ouverte, la hurlante, la demandeuse de pardon, et tout cela dans un débraillé de chairs qui prouve bien l'empire absolu de l'instinct. Peu à peu pourtant, au fur et à mesure que le tragique l'emporte, les chairs se plaquent au squelette en même temps que le sexe mange la femme. Alors c'est le supplice et le cadavre à la fin.

Je conclus, je crois, sur l'essentiel : Rouveyre est l'un des quelques-uns qui ont osé traduire — et lui avec une manière de génie — la féroce réalité de l'amour. Et c'est peut-être là, tout compte fait, que se trouve la raison de l'oubli dans lequel est tombé, sauf pour les rares qui savent faire la différence de l'or — même quand il est enfoui ou seulement dissimulé — et de l'immonde ferraille grossièrement dorée que les femmes du meilleur monde et les autres arborent sur leurs épaules ivres de cellulite, dans l'éclat faux de leurs cheveux, au creux des seins mensongers. Les femmes qui forment — je crois — le gros de la troupe lecturière ou, mieux, brou-teuse de pages embaumées de ce que vous savez, les femmes donc n'aiment point qu'on montre leur sexe tel qu'il est, dans toute sa pilosité bourgeoise et dans son bâillement souvent incongru d'huître qui n'est même pas perlière. Ah! non... De la tenue, que diable! Ce que ces dames appellent de la tenue : l'assoupissement rituel sur la chose qu'une jeune fille peut et doit lire, spermatique assez, mais point trop, et, surtout, rien au-delà du convenu, rien dans les détours sanieux de ce que les



PAUL LÉAUTAUD, dont Rouveyre
publia des *Morceaux choisis*

dames appellent le cœur et qui n'est en fait, — dépouillé du remords mauriacien, ce piment suprême de l'amour — que le banal orgasme de la chère guenon habillée chez Dior ou chez Balmain.

Devant de tels lecteurs et lectrices — pour ne plus parler que de ses livres — André Rouveyre eut toujours un haut-le-corps, comme Léautaud, dont il a présenté les meilleures pages, en avait un. Les lecteurs et lectrices en question lui ont rendu la monnaie de sa pièce, l'infâme billon de son napoléon. Avant d'écrire cela, j'ai demandé à un certain nombre de mes contemporains, en écartant les blancs, gris et chauves : — Rouveyre? Hein? Rouveyre? Quelques-uns ont répondu : — Ah! oui. Mais une sorte de brume bouchait leur entendement. Alors le dessin glissé devant les meilleurs d'entre eux — le petit nombre — et c'était le choc. La page lue, cinquante lignes, le portrait du *Reclus*, celui du *Retors*, et l'admiration fusait. Bien sûr. Car « le rare est le bon », comme disait Verlaine, et comme on dit du platine et de l'or — répétition justifiée de ce que j'ai dit plus haut — les métaux rares. Ah! la sale nature de l'homme qui a été jusqu'à faire un mot stupide, mondain et donc malodorant du mot « distingué », afin de m'empêcher de l'appliquer à Rouveyre, présentateur de cet *Homme de cour*, un des plus beaux livres de psychologie politique et sociale qui soient, dû à un jésuite espagnol (d'autrefois), Baltazar Gracian, un monteur et démonteur d'âmes qui plaisait à Rouveyre et à qui Rouveyre aurait plu.

Ce jésuite-là — certains jésuites ont du bon — s'il revenait sur terre, vomirait notre monde actuel qui n'a plus de *cours* politiques, et pas davantage sur le plan de l'art, de l'écriture, de la pensée, rien que des forums, comme disent les gens qui fréquentent ces foires, tout en tumulte et en désordre, d'idées et de style, hélas!



MARCEL ACHARD à vingt ans
par Jean Oberlé

MARCEL ACHARD

par Ben

Les maniaques de la rigueur et de l'équité ne manquent pas de faire la moue devant le succès qu'obtient en ce monde Marcel Achard. Qu'il ait pu revêtir l'habit vert et se coiffer du bicorne leur paraît le comble de la démesure. Lui! En si belle compagnie! Jusqu'où sommes-nous descendus?

N'est-ce pas l'esprit de rigueur qui, en l'affaire, manque de mesure? Voyons! Entre François-Poncet, Wladimir d'Ormesson,

Pasteur Vallery-Radot et le pharmacien Buisson, qui peut oser soutenir sérieusement qu'un talent encore plus mince ne serait pas à sa place?

Le sort que la presse réserve aux exhibitions de sa personne et à la carrière de ses œuvres fait grincer les dents des mêmes. Considéré comme un des écrivains vedettes de ce temps, il a toujours droit, en effet, aux flashes des photographes et aux gros titres. Hé quoi? Il y a tant d'individus qui ne devraient relever que du mépris public et à qui échoit cette chance qu'on ne saurait se plaindre qu'elle tombe ce coup-ci sur un homme qui n'a jamais volé, ni diffamé, ni assassiné, ni nui à personne.

La vérité est que Marcel Achard a de grandes, de très grandes qualités. En premier lieu il possède ce qu'il faut appeler une bonne bouille toute ronde au-dessus d'un corps bien replet, et heureusement parachevée par les deux forts cercles des immuables grosses lunettes. Il a le sens du petit détail de coiffure ou vestimentaire qui vous confère, tout de suite, un certain caractère. En bref, il a su se faire une silhouette. C'est un art. D'ordre très mineur, sans doute, mais qui dans le Tout-Paris passe les mérites de nature plus relevée.

Il est rare de voir un sourire aussi constant fendre la face d'un homme voué à écrire pour ses semblables. Il arbore sa gentillesse et sa volonté de sympathie comme d'autres leur couleur politique ou un quelconque manifeste. On ne peut nier que le cabotinage soit son péché mignon. Bah! il est homme de théâtre. Pourquoi les auteurs se laisseraient-ils, sur ce point, damer le pion par leurs interprètes? Sacha Guitry, qui était d'une autre taille, pensait-il autrement?

Bon, direz-vous, mais la ruée des spectateurs à ses dernières pièces, est-ce que cela a le moindre sens? Marcel Achard vaut-il qu'on se dérange pour ses œuvres plus que lorsqu'il s'agit de Jean Anouilh, de Marcel Aymé et de Montherlant? Là aussi, en plus des qualités que j'ai signalées plus haut, il faut reconnaître à notre auteur un certain don qui interdit qu'on s'offusque trop vite.

Considérez quels interprètes il a su trouver dans les moments d'où dépendait le lancement ou la poursuite de sa renommée. Pour *Jean de la Lune*, ce *Jean de la Lune* qui fut longtemps le symbole et la raison suffisante de son prestige, c'est Michel Simon qui fait dans le rôle de Cloclo une si ébouriffante composition que le personnage reste imprimé avec ses mines, ses bafouillelements, ses clins d'œil, sa veulerie et son cynisme dans tous ceux qu'il interprète ensuite. Quant au visage de Jean de la Lune lui-même, qu'on demande donc aux archives du cinéma si un autre que René Lefèvre pouvait lui donner autant de vérité et de charme mélancolique.

Vingt-cinq ans passent. Cloclo a pris, au frais, de la bouteille mais gardé sa saveur. Marcel Achard a l'idée de nous le resservir, en le baptisant d'un nom plus cocasse, tel que l'âge et l'expérience l'ont transformé. Résultat, Pierre Dux, acteur de la plus solide qualité et que guette la grande réussite, campe et met en scène ce *Patate* de manière telle que la pièce part pour un triomphe dont on ne sait encore quel jour en marquera le terme.

Enfin une actrice, depuis quelques saisons, monte au firmament, aussi bien à la scène qu'à l'écran. Elle a même quitté la Comédie-Française pour être plus libre d'exploiter sa jeune vogue. Il s'agit d'Annie Girardot. Et voici qu'à un nouveau carrefour de sa route fleurie, Marcel Achard fait, en la croisant, la rencontre la plus heureuse que pouvait lui ménager le destin. Il a sous le bras une pièce mal ficelée qui ne comporte qu'un seul vrai rôle, celui de *l'Idiot*. Le rôle en question colle plus ou moins à la vraie nature de cette interprète. Qu'importe! Pour voir Annie Girardot on s'écrase depuis des mois à la porte du théâtre.

On avouera que ces bonheurs n'arrivent pas à tous les auteurs. C'est donc que Marcel Achard a le don de les attirer, sinon de les susciter ou de les provoquer. L'explication est aussi raisonnable que celle qui consisterait à ne louer que la bonne grâce du ciel à son endroit.

D'autant que lorsque la pièce est faible, mal écrite, inconsistante, fut-elle du même Marcel Achard, les meilleurs acteurs du monde ne sauraient la sauver. Arletty connut et garde l'amertume de son plus noir four pour avoir paru dans *Voulez-vous jouer avec moi?*

Si Robert Dhéry et Colette Brosset eurent plus d'audience lorsqu'ils regonflèrent, au Théâtre en rond, cette bulle de savon, c'est qu'à ce moment le nom de l'académicien en puissance attirait davantage le naïf spectateur. Quand même les *Branquignols* mirent leurs talents en une autre lumière!

Yves Robert et Danièle Delorme avaient les premiers rôles dans *la Bagatelle*. Il n'empêche que le souvenir de cette plaisanterie gauloise sur le cas de la jeune fille d'un professeur contrainte, par les misères de la guerre, à se prostituer, demeure celui d'une des plus notoires goujateries qu'on ait à relever dans le théâtre contemporain.

Là où des acteurs ont brillé, c'est donc qu'il y avait un texte

qui ne peut être considéré comme négligeable. Parfaitement. Et nous arrivons au cœur du sujet. Marcel Achard a certainement une très bonne connaissance de son métier et des trucs qui portent sur le spectateur. Son dialogue a le naturel qu'il faut. Pas le moins du monde encombré de littérature. Des mots, ni trop brillants ni trop nombreux, d'un goût plus ou moins sûr, certes, mais disposés là où il convient et amenés de manière à ne pas passer inaperçus.

J'ai parlé de *trucs*. Dans *Noix de coco*, où le personnage capital interprété d'abord par Raimu fut taillé sur un patron pris chez Pagnol, il emploie le mot, il en fait le ressort du succès. Son truc à lui a été trouvé, une fois pour toutes, avec l'invention de Cloelo. Ce jour-là, Marcel Achard eut du génie. Depuis il a utilisé, avec plus ou moins de bonheur, la formule. Ainsi se font les belles carrières.

UN MÉCONNU

ALBERT PARAZ

PAR GEORGES ALLARY

VOILA des années que j'ai envie d'écrire un journal. J'en ai commencé un au moment de la libération. Je ne l'ai jamais retrouvé; si je le publie, je suis perdu de réputation. Pendant que Paris se libérait lui-même, j'étais agrafé à Villeparisis par trois Boches qui voulaient absolument baiser. Ils en pleuraient: « Ach Paris! » Ils y avaient été tellement heureux qu'ils voulaient tirer leur dernier coup avant de partir. »

C'est le début du *Gala des vaches*. Admirez l'attaque. Si vous n'avez pas envie de connaître la suite, mon travail est inutile. Quand j'ouvre un des trois livres qui constituent le journal de Paraz: le *Gala*, *Valsez*, *saucisses* ou le *Menuet du haricot* (ce dernier livre est posthume), je ne peux pas m'en détacher. Comme lorsqu'on feuillette le *Journal* de Jules Renard, on a toujours envie de lire une ligne de plus.

C'est assommant d'avoir à présenter Paraz dont la vie et l'œuvre ne sont tout de même plus à découvrir, et qui s'est raconté lui-même avec tant de franchise. Après avoir lu quelques pages d'un de ses livres, on le considère comme un vieux copain et on en arrive très vite à croire qu'il est l'ami de tout le monde. Et pourtant! Parlez de Paraz à des « jeunes », et à des moins jeunes. La plupart vous diront qu'ils n'ont jamais entendu ce nom.

Je recopie quelques lignes du « Dictionnaire des Contemporains » de *Crapouillot*:

« PARAZ Albert. — Né à Constantine (Algérie), le 10 décembre 1899. — 1 m 80; 88 kg. — Asc.: Savoie-Jura. — Événements: Mobilisé en avril 1918; rencontre de Céline en 1934. — *Bitru* en 1936. — Mobilisé en 1939, envoyé au centre de recherches de Béni-Ounif; gazé; réformé 100 % le 23 février 1940... »

Paraz est mort en 1957.

Paraz était et reste méconnu parce que son non-conformisme intégral, sa violence de ton, faisaient peur aux éditeurs. Aucun grand éditeur ne l'a vraiment soutenu. Quant aux journaux à grand tirage, depuis la guerre ils ne signalaient même pas ses livres.

Il était toujours du mauvais côté, du côté où on ramasse les coups. Pacifiste avant et pendant la guerre, anti-résistant au moment où la Résistance faisait la loi. L'insistance avec laquelle il célébrait le génie de Céline, à une époque où la presse et la radio s'abstenaient soigneusement de citer le nom du plus grand écrivain français vivant, le faisait passer pour un dangereux maniaque.

Un autre exemple: dans les dernières années de sa vie, il soutint de toutes ses forces l'œuvre de l'Union internationale des métis, s'attirant l'hostilité des racistes blancs et noirs.

« J'ai l'esprit mal fait, écrit-il dans

le *Gala*. Il suffit qu'on me montre la face d'une chose pour que j'ai envie de regarder de l'autre côté. Je me fais l'avocat du diable sans animosité ni méfiance. Je le serais contre moi-même. »

Le public français d'aujourd'hui, abruti par Dalida, Zitrone, le bruit des autos, n'aime guère les non-conformistes. « C'est du paradoxe, on n'a pas le temps de s'amuser. » Ou alors il accepte les auteurs catalogués « drôles »: c'est sans conséquence.

Pour bien goûter Paraz il faut faire la part du jeu, du goût du paradoxe, de la galéjade (au sens où Montherlant entend ce mot).

La gaieté de Paraz indispose. Les choses sérieuses, la science, la psychologie, la politique, aux gens sérieux, de préférence aux professeurs. Un étudiant trouvera gênant, à Paris, en 1961, de demander *Valsez*, *saucisses* à son libraire. Musset disait pourtant que la fantaisie est la preuve la plus précise du talent.

Et puis cet argot! On tolère l'argot à condition qu'il devienne, dans les livres de Queneau, une langue morte comme le français littéraire, un argot distingué. Queneau, d'ailleurs, découvert avec vingt ans de retard.

L'argot de Paraz révèle une connaissance extraordinaire de notre langue. Je relis mal mes notes: je lis « naissance de la langue ». C'est bien cela, l'argot. La langue à sa naissance. On ne l'apprend pas dans les livres. Paraz aimait en montrer les subtilités.

« Une calebombe, c'est une bougie; une bougie, c'est une thune. Seulement, une calebombe c'est jamais une thune. $A=B$, $B=C$, et A n'a rien à voir avec C . Comment veux-tu que les Allemands s'y retrouvent? Et les Sioux? C'est cartésien, ces primitifs. Et les Belges, les Toulousains, les Niçois? » (Une fille du tonnerre.)

Les subtilités de l'argot, il les sentait. Cette façon de parler lui était naturelle.

Grâce à l'argot il conservait ses distances. Contrairement au langage savant, l'argot se refuse à accorder aux choses plus d'importance qu'elles n'en ont.

On n'apprécie plus les polémistes. Mettre les rieurs de son côté ne paraît pas de bonne guerre. On accepte pourtant très bien que Mauriac se serve de son talent littéraire pour soutenir certains points de vue politiques qui gagneraient à être envisagés froidement, sans accompagnement de violoncelle.

Le style de Paraz était aussi trop direct, trop rapide, pour séduire ses contemporains. On aurait aimé un peu de brume. Reconnaissons qu'il manque à ce style les attraits du mystère. Mais il est beaucoup moins simple qu'il ne paraît. Si allusif, même, si elliptique, que les caves



ALBERT PARAZ

restent en rade. Dans le texte que j'ai cité au début, notez *Paraz se libérait lui-même*, sans guillemets. Evidemment, comparé à Céline, il est didactique.

Récemment, à la radio, François Nourissier, avec ce ton de supériorité blasée que quelques critiques parisiens ont adopté, faisait le procès de Marcel Aymé. Il lui reprochait sa sécheresse, sans voir (ou en feignant de ne pas voir) que dans toute grande œuvre ce qui est suggéré et même informulé est aussi important que ce qui est exprimé. *Les Contes du chat perché* suffiraient à révéler ce qu'il y a de tendresse et de douceur chez cet auteur, en qui les gens pressés ne voient qu'un auteur corrosif. Les moins méconnus ne sont pas les écrivains célèbres.

« Cet anarchisme de droite, petit-bourgeois, disait Nourissier, c'est irrespirable. » Et il ajoutait : « Il faut le dire, parce que nous sommes une tribune libre. » (Comme s'il avait jamais été mal vu à la radio d'attaquer la droite, même anarchiste!) L'anarchie dite « de droite » est pourtant la seule qui ne connaisse aucun tabou. « L'adjectif est la pourriture du style, le parasite de la pensée, déclare un personnage de Paraz. Le jargon politique en est plein. (...) Dès que les pauvres couillons ont voulu abattre la tyrannie capitaliste, ils ont oublié qu'il fallait abattre la tyrannie. Mais, nom de Dieu! c'est la tyrannie, la tyrannie substantif qu'il faut abattre. Dès que vous lui collez un adjectif, à la tyrannie, elle est sauvée... » (*Le Lac des songes*.)

Cette liberté d'esprit de Paraz lui permettait de s'intéresser aussi bien aux doctrines traditionnelles qu'à la science vivante.

On lui a reproché certaines grossièretés de langage. La grossièreté n'est pas dans les mots, ni dans les situations. Elle est dans les sentiments, dans les idées.

Robert Poulet, qui appréciait Paraz, parle de l'« effervescence » de ses romans. Le mot est juste. Le lecteur est appelé à faire un tri.

Soyons nets : que Paraz soit méconnu est un scandale dont les critiques portent pour une grande part la responsabilité. Mais il faut accuser aussi l'apathie du public à demi cultivé. Tant que *le Figaro*, *l'Express* ou la télévision ne lui ont pas signalé un auteur, il l'ignore (1). Qui se donne le mal de chercher les talents? Qui achète les *Ecrits de Paris* pour y lire la critique d'art de Georges Hilaire, si riche d'enseignement (et si claire, ô lecteurs de Malraux!)? Qui, en dehors des monarchistes, lit, dans *Aspects de la France*, le billet de Jacques Perret? Combien de gens connaissent les analyses politiques si documentées de Jean Bernier (dans *le Petit Crapouillot*, je n'y suis pour rien)? Combien suivent l'œuvre si originale, si passionnante, de Roland Cailleux? Ce n'est pas un phénomène nouveau. On ignorait Le Corbusier avant la guerre (ou on le traitait de loufoque), alors qu'il avait déjà publié ses livres les plus révolutionnaires.

A se tordre, d'Alphonse Allais, se vendait au rabais sur les quais. On ne devait « découvrir » Allais qu'en 1945. J'ai d'un éditeur une lettre datée de 1944 me disant qu'Alphonse Allais est désuet. (Puisqu'on parle des humoristes, il serait temps de découvrir Cami, dont le chef-d'œuvre, *la Famille Rikiki*, est introuvable depuis vingt ans.)

La radio et la télévision pourraient susciter une nouvelle catégorie d'écrivains, les écrivains-qui-parlent, au premier rang desquels on devrait placer Jean-François Noël (et aussi Jean Rigaux, s'il était un peu plus exigeant envers lui-même). Pas un éditeur de disques n'a eu l'idée de demander à Noël d'enregistrer ses « colères ».

Cette inertie des critiques, des éditeurs, du public est très grave. Léautaud, devenu célèbre à près de quatre-vingts ans, grâce à la radio, a écrit dans son *Journal* : « Quand on n'y est plus, avoir des lecteurs, « monter » comme dit Valette, cela fait une belle jambe. Valette oublie toute l'excitation intellectuelle que donne le succès (pour employer un mot courant) et de se savoir apprécié. On pourrait même dire que ce qu'écrit un écrivain pourrait en avoir un tout autre ton, car on n'écrit pas de même dans le plaisir de l'esprit que dans le désenchantement. »

Paraz, lui, n'était pas désenchanté pour si peu. Malgré la maladie qui le maintenait loin de la vie qu'il aurait aimé avoir, il était sûrement moins malheureux que ne le fut Léautaud. Peut-être parce qu'il avait une belle audace avec les femmes.

Curieux des choses et des êtres, il avait, paraît-il, une intuition étonnante. Son regard était un peu celui d'un mage — un mage vaguement inquiétant. Parmi les nombreux métiers qu'il fit dans sa jeunesse, quand il quittait les situations qui l'ennuyaient, celles d'ingénieur, il exerça celui de fakir, lisant dans les boules de

cristal le caractère et l'avenir (1). Il fut aussi représentant en réfrigérateurs, en stylos, bonimenteur et homme-lion à la fête de Neuilly (« Vingt sous à celui qui prouvera que le phénomène n'est pas vivant »), détective privé, revendeur de champignons... Il avait connu des gens de tous les milieux, à la différence de nos intellectuels de gauche qui ne quittent pas leur chapelle.

« Il y a des gens qui ne réussiront jamais à rien, parce que « se faire des relations » leur apparaît comme l'équivalent de la mendicité. (...) Il suffisait qu'un garçon portât col dur et manchettes pour que Bitru se tint à l'écart. Un homme arrivé, ça ne présente aucun intérêt. Ça ne souffre pas dans ses tripes, ça n'est pas inquiet. Parfois, ça aurait des vices! Même pas, ça n'a pas le temps. » (*L'Arche de Noé*.)

Comme beaucoup de polémistes, Paraz était très bon, très généreux. Il a pu commettre des erreurs, être injuste. Mais des pages comme celles qu'il a intitulées « Cladie nous quitte », dans *Valse, saucisses*, rachètent bien des choses. La grande leçon des livres de Paraz c'est qu'il faut combattre sans fanatisme tous les fanatismes.

Cette vie toute crue qu'il décrit dans ses meilleures pages, beaucoup ne peuvent en supporter le tableau. Sa description de l'hôpital, du sana, dans *le Gala des vaches*, est admirable. Jamais l'atmosphère de ces établissements n'a été mieux rendue : le malade sans défense, la pauvre humanité, la révolte un peu morbide de ceux qui ne veulent pas se laisser traiter comme des objets.

La lecture de Paraz est en définitive tonique. Peut-être parce que son rire remet tout à sa véritable place. Peut-être à cause de cette curiosité universelle d'un homme aussi doué pour les sciences que pour les arts, qui nous parle avec le même entrain des théories d'Einstein, d'occultisme, de linguistique, et dont les affirmations les plus cocasses reposent souvent sur des connaissances très précises. Peut-être aussi parce qu'on croyait avoir affaire à un écrivain et qu'on trouve un homme (la phrase est de Paraz à propos de Céline).

Dans l'œuvre de Paraz, on oppose souvent les romans aux pamphlets, pour préférer ceux-ci à ceux-là. Les romans sont trop vite écrits, surtout les derniers, où abondent des obscénités qui peuvent déplaire, mais à chaque page des remarques excitantes, des trouvailles. Et, comme dans le journal, mille « choses vues ». « *La réalité*, a écrit Paraz, est toujours plus romanesque que ce qu'on va inventer. »

On a dit de ses chroniques de radio de *Rivarol* qu'il y parlait de tout sauf de la radio. C'est exagéré, il écoutait même les radios étrangères : Radio-Moscou, la B.B.C. Mais il n'écoutait guère que ce qui se rapportait à ses préoccupations. La musique ne l'intéressait pas. Il avait bien assez à dire! On n'imagine pas la quantité de sujets qu'il pouvait traiter en cent cinquante lignes. Une édition d'un choix de ces chroniques est souhaitable ainsi que la publication des sept pièces que, paraît-il, il avait en chantier.

(1) Comme chez Céline, on trouve souvent des prophéties dans l'œuvre de Paraz. Dans la préface à la réédition de 1950 du *Lac des songes*, on peut lire : « On sait maintenant ce que Bitru et ses camarades ouvriers chimistes allaient faire dans le Sahara. Ils allaient attendre la bombe atomique. L'immense étendue balisée d'un million d'hectares finira par servir à l'essai de ces engins. »



CELINE

(1) Au moment où j'écris cette ligne, je lève les yeux, je vois dans le ciel en lettres gigantesques BRAN qu'un avion y a tracé. Plutôt que des saletés, on ferait mieux d'y écrire le nom des grands méconnus.



JEAN-LOUIS BARRAULT ET LE RHINOCÉROS

Un faux génie

Jean-Louis BARRAULT

par Ben

Le plus mauvais comédien de Paris? La concurrence est si forte qu'il faut toujours se garder de décerner aussi catégoriquement un prix de cette importance. Pour mon goût il est un acteur à qui je ne connais pas de rivaux, parmi ceux à qui on a fait un nom. Il s'agit de Raymond Hermantier. Celui-là, avec son ton faux, son goût de l'enflure, son débit ahanant, me cause une telle souffrance, exactement physique, que j'ai décidé une fois pour toutes de ne plus aller voir les pièces qu'il interprète. J'admettrais cependant volontiers qu'on me remontre que tel ou tel se tient au niveau en dessous, que sa voix est encore plus exaspérante, ses mimiques plus forcées. Je pense qu'Alain Cuny, par exemple, pourrait réunir un bon nombre de suffrages en certaines occasions.

Jean-Louis Barrault a été parfois exécration. A l'occasion d'une de ses créations, spécialement malheureuse, *Arts* eut ce titre qui fit sensation : « Jean-Louis Barrault plus mauvais encore que d'habitude ». Il lui est pourtant arrivé de faire des compositions convenables. Première explication à ces impairs, qui valaient aussi pour feu Jovet et pour beaucoup de chefs de troupe : le patron s'attribue presque automatiquement le rôle clé ou, tout au moins, celui dont il lui plaît de camper le personnage. Et il se trouve assez souvent que le rôle en question est de ceux qui dépassent ses forces et son talent. Est-il plus mauvais juges d'eux-mêmes que la plupart des acteurs?

Le pire, chez notre homme, est le manque de naturel et de simplicité. Il a tant pratiqué le mime et il s'y est tellement bien façonné qu'il est quasi incapable de se mouvoir avec une humaine

vérité. Il faut qu'à tout propos il bande le mollet, se contraigne la rotule, arque le pied, cambre le rein, joue du torse, se dévisse le cou, torde la bouche, lève le sourcil jusqu'à la naissance du cheveu et mire la salle d'un regard en coin. Et tout cela de manière raide, nerveuse, fabriquée, sans que les expressions du corps et du visage traduisent le moins du monde un véritable état d'âme.

Quand il veut bien, par hasard, oublier ces règles d'expression corporelle, jouer avec gentillesse et se borner à présenter un individu de tous les jours, il est fort supportable et même plaisant.

Hélas! le cher Jean-Louis du Tout-Paris est certainement convaincu que son génie d'acteur s'exprime pleinement dans les rôles qui exigent les marques de la perpétuelle contention d'esprit, ceux qui révèlent un cerveau laborieux, fiévreux, angoissé, tourmenté. Parce que lui-même aime à paraître ce personnage. Il est ravi qu'on le tienne pour farci d'intentions, bourré de messages, avide de traduire pour le peuple les rêves des grands poètes et dramaturges du temps.

Après tout, s'il était demeuré le locataire du théâtre Marigny ou du Palais-Royal et l'entrepreneur de vastes tournées à l'étranger, il n'y aurait pas à crier au scandale. En ce domaine, plus qu'en aucun autre, il y a tant d'engouements qui défient la raison et de gens qu'on applaudit alors qu'ils sont à siffler!

C'est à la farce du Théâtre de France qu'on en a. A toutes les proclamations, déclarations vaticinatoires, annonces de lendemains qui déclament dont sa création fut entourée.

Jean-Louis Barrault est un homme cher au cœur d'André Malraux. L'entente de l'un et de l'autre, leur mutuelle sympathie, font partie des harmonies préétablies de la nature. Elles sont à ranger dans les attirances instinctives. Même démonstration ostentatoire d'une pensée profonde, brumeuse et péremptoire. Même goût des rictus et jeux de sourcils adéquats.

Donc quand le ministre André Malraux se trouva promu à l'accélération du Rayonnement, une des tâches qui requièrent immédiatement tous ses soins fut de donner à Jean-Louis Barrault une scène enfin digne de ses éclatants talents d'animateur, de chef de troupe, de metteur en scène et d'acteur. Il était l'homme qui devait conférer, comme on aime à dire en langue prétendument noble, à la Ville Lumière son halo le plus phosphorescent de capitale des lettres, des arts et du théâtre.

Passer en revue les scènes disponibles nécessita d'abord quelques semaines. Marigny, pas question. Mme Simone Volterra considérait, à tort ou à raison, comme épuisée jusqu'à la dernière goutte cette coupe de plaisirs qu'avait été le logement d'une troupe emplissant périodiquement sa salle des bravos, des fleurs, des compliments et du tintamarre des créations fastueuses.

Courir une nouvelle aventure à Sarah-Bernhardt était impossible. Salle décidément trop grande et trop froide, où la moindre tentative d'un théâtre un peu ésotérique signifiait irrémédiablement le four. Monter *Madame Sans-Gêne*, cela va une fois, mais un homme de progrès ne doit pas nourrir sa saison de reprises d'un théâtre si foncièrement populaire qu'il fait contre lui l'unanimité de tous les théoriciens de l'abandon total au jugement du peuple.

Le Palais-Royal n'est pas à la mesure d'un génie de la mise en scène qui ne peut vraiment s'épanouir que dans les grandes machines qu'il a vocation d'animer. Théâtre de Paris? Théâtre Pigalle? Pour d'autres raisons, fermés à tout espoir d'accord.

C'est alors qu'on songea à l'Odéon. Dès que Pierre-André Touchard eut été commis à l'administration de la Comédie-Française, en 1946, afin de la sauver de l'abîme où les sottises et les infamies de l'épuration la précipitaient, il apparut qu'une des réformes les plus nécessaires pour que cette compagnie d'intérêt national se trouvât en mesure de tenir convenablement son rôle était qu'elle eût à sa disposition deux scènes. C'est pourquoi on lui rendit le vieil Odéon, croupissant depuis longtemps, sauf fugitives exceptions, dans la médiocrité et l'observance des pires routines.

La troupe fut accrue en nombre, des travaux entrepris et le plateau de l'Odéon ajusté rigoureusement, dans tous ses détails et mesures, sur celui de la salle Richelieu, afin que les mêmes décors y pussent être plantés. Ça coûta ce que ça coûta. Il importait peu. Le salut de la compagnie était à ce prix.

Tout compte fait, l'expérience fut un succès. Le public alla aussi volontiers à cette salle qu'à l'autre, faisant fi des clichés absurdes et anachroniques qui peignaient l'Odéon comme lointain (!), poussiéreux, triste, etc.

Il faut tout de suite dire que l'une des opérations les plus fructueuses fut certainement la reprise du *Dindon* de Feytaud. Hélas! si l'opération était éminemment rentable, elle fit hurler les délicats, au point d'être érigée par eux en symbole de l'indignité de ses responsables. Pour être honnêtes, ils eussent dû considérer comme un événement aussi lourd de sens la création et le chiffre des représentations du *Port-Royal* de Montherlant.

En cette affaire du *Dindon*, Malraux vit le cheval de bataille capable d'amener Jean-Louis Barrault dans la place. La remarque

qui lui servit d'argument majeur dans son annonce des décisions rénovatrices est de celles qui frappent et demeurent : « Pendant qu'on joue *le Dindon* à la Comédie-Française, on joue *le Soulier de satin* au Palais-Royal. »

O honte ! O funeste renversement des valeurs ! O déplorable dévergondage de l'intellect !

Le malheur, pour la portée de ce cri d'indignation, c'est qu'au moment même où il trouvait des oreilles extrêmement complaisantes et des plumes prêtes à le transcrire avec émotion, on ne jouait plus au Palais-Royal *le Soulier de satin*, mais *la Vie parisienne* d'Offenbach. Opérette toujours allègre et guillerette, qui ne saurait pourtant viser plus que le vaudeville de Feydau à élever l'esprit des spectateurs vers les hautes régions du sentiment et de la pensée.

Le ministre faisait part en même temps de sa volonté d'une remise en honneur de Racine, mais ce projet ne pouvait concerner Barrault, puisque, à parcourir la liste des spectacles qu'il a montés sur une scène ou sur une autre, on emporte l'impression que la tragédie classique n'a pas le don d'exciter son talent.

Jean-Louis Barrault étant installé à l'Odéon, lequel fut illico baptisé « Théâtre de France », quelque confusion qu'il en résultât, dans l'esprit des étrangers, avec le Théâtre-Français, de quelles éblouissantes manifestations d'un art théâtral rénové a-t-on été témoin et quel surhaussement du ton s'est ensuivi pour les deux saisons qui se sont maintenant écoulées ?

Ah ! il y a eu *Tête d'or*. Peut-être n'avait-on bousculé un travail de douze années de la compagnie des Comédiens-Français, modifié ses conditions d'exercice, engagé de nouveaux frais, rompu des engagements, que dans le dessein d'offrir à Barrault l'occasion prestigieuse de nous révéler *Tête d'or*. Le président de la République vint en grand appareil, le ministre montra au balcon sa tête rayonnante, tout l'arsenal de la publicité fut mobilisé. Hélas ! la séance inaugurale de *Tête d'or* méritera de prendre rang dans les plus beaux « plat ventre » dont une troupe se soit jamais vue affligée devant un public de gala, convoqué spécialement pour donner plus d'éclat au triomphe prévu.

Les bons esprits jugèrent que, hormis un ou deux passages, la pièce du débutant Paul Claudel ne méritait pas cette exhumation à grand fracas, qu'elle était boursouflée, grandiloquente, échelonnée et, sur la fin, plus ridicule que poignante. Le malheureux Alain Cuny, andouille médiévale selon Lucien Rebatet, avait sa grande part de responsabilité dans la catastrophe, d'autant que le décorateur André Masson, amateur de ferblanteries tarabiscotées, l'avait pourvu d'une carapace de langouste qui ne corrigeait pas sa lourdeur et sa raideur natives.

Bien entendu, quelques jours après, les dévots de Paul Claudel, généralement d'âge très mûr, firent entendre des cris de ravissement et jurèrent que toute la jeunesse vibrait du même enthousiasme. Il convient de préciser que de zélés maîtres d'enseignement amenaient leurs élèves par bataillons compacts moyennant un tarif global de faveur et qu'à cet âge-là on ne rechigne jamais à applaudir.

Il y a longtemps que *Tête d'or* a disparu de l'affiche et la compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault la reprendra certainement moins souvent que *la Cerisaie*, *la Vie parisienne* et surtout *Occupe-toi d'Amélie* ou *Mais n'te promène donc pas toute nue*. Car ce gigantesque effort de rénovation d'une scène subventionnée dans le sens du grand et du noble a fini ainsi. On ne joue plus *le Dindon*. Oh ! non. Feydau est maintenant si souvent à l'honneur sur les programmes du Théâtre de France-Odéon qu'il paraîtrait abusif d'ajouter ce vaudeville dont la carrière a été suffisamment brillante à ceux qui conviennent mieux aux vedettes de la troupe.

Bien qu'un si beau résultat soit tout à fait dans la ligne des mirifiques aboutissements du 13-Mai, les politiques penseront aussi qu'il est inutile, pour la solidité du régime, de trop parler de Dindon et de dindonnés.

Si l'on veut que le panorama soit complet, on se doit d'ajouter que Jean-Louis Barrault, dans sa première année d'exercice, a monté *le Rhinocéros* d'Eugène Ionesco. Mais tellement à contresens et si pesamment que même les fanatiques de Ionesco parurent déçus. Il a accueilli un scénario de cinéma de Jean Anouilh sur la vie de Molière, transformé hâtivement en pièce, avec adjonction de marionnettes et de lanterne magique. Enfin il refait une place au Libanais Georges Schéhadé, l'homme du Festival de Baalbeck, pour qui cette scène, comme celle de Sarah Bernhardt, paraît démesurée, et il pense laisser cet été le théâtre à des ballets.

Son effort le plus sérieux aurait pu être une reprise du *Jules César* de Shakespeare. Il a sans doute eu le tort de s'y choisir un de ces rôles dont il devrait se méfier. La critique qui, de coutume, l'encensait lui est tombée dessus avec une déconcertante unanimité. Funeste présage, eussent pensé les anciens. La faveur du Tout-Paris passe si vite !



ALEXANDRE VIALATTE

ALEXANDRE VIALATTE

PAR GEORGES ALLARY

Il y a plusieurs sortes d'écrivains méconnus. (Il y a même des écrivains connus qui finissent par être méconnus parce qu'on ne les lit pas assez : Gourmont, Drieu La Rochelle, voire, depuis quelques années, Nietzsche.)

Il ne faut pas confondre écrivains méconnus et écrivains destinés à être connus du petit nombre. C'est le cas de Borges, par exemple, de Frithiof Schuon ou de René Guénon. Il n'est pas possible ni peut-être souhaitable que Guénon soit aussi lu que Sartre. La pensée de Guénon risque d'être déformée en devenant sujet de discussions dans les journaux. Paul Séran a fait un beau livre de plus en écrivant une étude sur René Guénon. Il n'a pas fait de celui-ci un auteur de grande diffusion. Grâce au snobisme, Kafka est devenu populaire, mais est-ce le vrai Kafka ? Qu'avec son indiscutable mais bien anémique talent Françoise Sagan ait des tirages plus élevés que Céline, c'est dans l'ordre — du moins dans l'ordre de la mode : la revanche de Céline sera d'être classique.

Vialatte est sur la lisière qui sépare l'écrivain accessible de l'écrivain rare. Son style un peu recherché, son humour si personnel, fatiguent les lourdauds. Mais son « humanité » en fait l'écrivain de tous.

On pourrait dire, en faisant du Vialatte, qu'il commence à être connu pour être méconnu. Le rédacteur en chef d'un grand hebdomadaire artistique me confiait un jour : « Nous sommes quelques-uns à tenir *les Fruits du Congo* pour un des plus grands livres de ce temps. » Et un jeune écrivain : « Vialatte peut être

tranquille. Il est sauvé. » Seulement, tous ces gens parlent rarement de lui. Il est vrai qu'il leur en donne rarement l'occasion : en trente ans, il a publié trois romans.

« La maison de l'écrivain, du peintre, ne se bâtit que de temps perdu, écrivait-il récemment à propos de Chardonne. On a voulu supprimer le temps perdu, on a tué les réussites du gaspillage : la poésie, la dentelle à la main. Le temps gagné ne se rattrape jamais. »

Un des paradoxes de la vie de Vialatte, c'est que cet auteur parfois difficile, s'il lui est arrivé de publier des articles dans la *N.R.F.*, donne chaque semaine une chronique à la *Montagne* de Clermont-Ferrand (en Auvergne, d'où il est originaire, tout le monde ne comprend pas la chronique mais tout le monde la lit) et rédige l'almanach de *Marie-Claire*.

Voici un extrait d'une chronique de la *Montagne* : « Les brasseries s'en vont une à une ; leurs vitraux, leur dallage, leurs caves, leur bois ciré, leurs étains, leur éclairage jaune et leurs grandes ombres sur les murs. Ce ne sont plus ces souterrains noirs où la lumière, accrochant un grès, en tirait une étoile grise, où Faust pouvait rencontrer Marguerite, et le diable parler à Faust. Matisse a remplacé Rembrandt. Matisse ? ou Klee, ou Miro mieux encore. Tables fragiles, boules de couleur ; des surfaces plates, une lumière crue ; pas une ombre portée ; pas même une ombre propre ; on a envie de partir avant d'être arrivé, gêné qu'on est d'avoir trois dimensions, dans cet univers inhumain, qui ne supporte pas l'épaisseur, dans ces aquariums pour limandes. C'est d'ailleurs tout ce que demande la caisse, le buveur n'est plus qu'un client ; qu'il s'en aille vite et laisse la place à d'autres. Autrefois, sur un large banc et sur une table pesante, une large place était prévue pour le derrière et pour les coudes, autrement dit pour l'âme et la conversation... »

Récemment, *Télé 7 Jours*, qui publiait un article de Vialatte, se croyait obligé de le chapeauter ainsi : « *Humoriste, écrivain et savant, Alexandre Vialatte a étudié le soleil pour Télé 7 Jours avec des yeux neufs. Ses étonnantes révélations ne doivent bien sûr pas être prises trop au sérieux, Préparez-vous à sourire.* »

Télé 7 Jours sous-estime peut-être ses lecteurs... Mais cet article me donne l'occasion de citer :

« Le soleil favorise les sports, notamment le pédalo sans lequel l'homme ignorerait la possibilité de préserver la majesté du buste au sein de l'agitation désordonnée des jambes et de la rotation dissymétrique des cuisses, et de se montrer frivole en restant solennel. Aussi la mer, dans le voisinage des côtes, est-elle sillonnée tous les ans par un grand nombre d'hommes barbus au torse gras qui glissent à la surface des eaux, impassibles du haut et frénétiques du bas, l'effleurant de la pointe des pieds et la couvrant d'une étonnante population de rois de pique et de rois de carreau, agités d'un mouvement brownien particulièrement scientifique quand on le photographie d'avion. »

Encore que Vialatte n'écrive pas comme il parle — son style est très « écrit » — il y a identité complète entre l'homme et l'écrivain. « *Tous les livres qu'un autre que leur auteur pourrait écrire, c'est sans intérêt* », disait Léautaud. Il disait aussi que le grand écrivain, c'est celui qu'on reconnaît dès la première ligne. Vialatte est de ceux-là. On ne peut le confondre avec aucun autre. Le personnage est aussi singulier que l'œuvre. Et singulier sans la moindre trace de pose. Naturellement inattendu.

Il est un peu tôt pour écrire des « vialattana » (têtes de chapitre : Vialatte et les bains de montagne, Vialatte au restaurant, Vialatte et la clocharde, Vialatte le noctambule, etc.). Qu'il me suffise de dire qu'une promenade avec lui transforme le monde en monde de Vialatte. Il découvre aussitôt le détail insolite que personne d'autre ne verrait mais qui existe indubitablement, et le signale comme sans y toucher, puis il passe à autre chose, toujours souriant.

Une de ses passions : le catalogue de la Manufacture de Saint-Etienne. Il est intarissable sur ce sujet (le piège à tigres l'a fasciné longtemps). Mais il serait capable de trouver de la poésie et de la cocasserie dans l'indicateur des chemins de fer ou dans le Code des impôts.

Le visage d'un sage chinois, d'un pasteur anglican, mais du genre sérieux. Les lunettes d'André Gide sur les sourcils de Paul Fratellini, celui qui était en habit noir. Vialatte s'habille, lui, sportivement, de tweed, porte des chemises à carreaux, d'extraordinaires chapeaux de toile. Dans son sourire, toute la finesse française.

Il m'arrive de l'accompagner à la gare de Lyon le dimanche soir. Comme Alphonse Allais, il poste son article au dernier moment. Mais il va plus loin qu'Allais : il l'apporte au train. Je le vois revenir de son pas élastique, toujours rapide. Il remet ses gants de cuir : pour aller sur le quai, il prétend qu'il faut les enlever. Quand il les a, dit-il, l'employé exige un ticket de quai.

Nous sommes allés voir l'autre jour un logement qu'il voudrait

louer près de Paris. Je m'attendais à une villa. Nous arrivons devant un immeuble de cinq étages. « Il n'y a pas de jardin », lui dis-je. Et lui, me montrant le perron : « On peut s'ébattre dans les petits pots. Il y a des artichauts exotiques... »

Avant de quitter le personnage, je voudrais parler de sa courtoisie. C'est l'homme le plus naturellement poli qui soit. A ce degré-là, la politesse est une vertu. Elle révèle une bonté peu commune.

Les recherches formelles ne sont pas absentes dans l'art de Vialatte. Céline reproche aux romanciers actuels d'écrire des romans de journalistes. Il ne pourrait pas faire ce reproche aux chercheurs du nouveau roman, ni à Vialatte. Mais celui-ci me touche plus que ceux-là, par son humanité. Les procédés, bien sûr, c'est important. Notre auteur connaît son métier. Mais une fois qu'on a acquis la technique il reste le plus difficile, l'essentiel, qui n'est pas définissable. « *Il n'est en art qu'une chose qui vaille : celle qu'on ne peut expliquer* » (Georges Braque). Vialatte possède cette « petite musique » dont parle Céline.

On lui en voudra peut-être d'une apparente futilité — notre siècle est sérieux — mais par ce biais Vialatte voit les choses que nous ne soupçonnons pas et parfois met le doigt sur ce qu'il y a de plus grave. Il y a du jeu d'esprit dans l'art de Vialatte, mais son monde existe avec une telle force que cela ne tombe jamais dans la préciosité.

L'insolite, chez lui, n'est pas le plus important. Vialatte n'est pas dupe, il démonte admirablement le mécanisme de l'insolite, de l'humour. Cette tendance à voir l'étrange paraît d'abord un instinct. C'est au contraire très lucide. Le métier crée une seconde nature. Mais cela est trompeur. Il y a aussi une grande fraîcheur chez Vialatte.

La poésie, en tout cas, naît d'elle-même. Jamais Vialatte ne fait du poétique. Il est la poésie même.

Son premier roman, *Battling le ténébreux* (1928), est le roman de l'adolescence. C'est une œuvre fragile, délicate, comme l'est cet âge miraculeux. L'influence du romantisme allemand y est sensible, comme dans les œuvres suivantes.

On est étonné quand on lit *le Fidèle Berger* que ce livre ait paru à Paris sous l'occupation. La défaite y est ressentie avec désespoir et le héros du livre, prisonnier des Allemands, ne songe qu'à s'évader. Il est vrai que l'on a si tendancieusement parlé de ces années depuis la guerre qu'on finit par ne plus savoir ce qu'elles étaient réellement. Vialatte, qui éprouve pour son pays un amour anachronique, a poussé avec ce livre un cri que l'on aurait dû entendre. Son héros, Berger, possède les qualités les plus rares, celles qu'on ne trouvait presque plus dans les romans d'avant guerre : simplicité, discrétion, obéissance, courage, patriotisme enfin, sans qu'il y ait jamais aucune profession de foi tapageuse dans la bouche ni même dans la pensée de ce héros. Il a reçu un coup si terrible de la défaite, dont il se sent pourtant innocent, qu'il est près d'en mourir ou d'en perdre la raison. Les hallucinations de Berger sont parmi les pages les plus étonnantes qu'ait écrites Vialatte.

Mais le chef-d'œuvre incontestable c'est *les Fruits du Congo*. Un livre génial. Le titre semble fait pour mettre le lecteur possible sur une fausse piste. (Les titres équivoques de Vialatte viennent-ils d'une sorte de pudeur ?) Il s'agit d'une affiche qui symbolise l'aventure pour les adolescents de la petite ville où se déroule l'action.

Une de ces œuvres qu'il faut des circonstances particulières pour lire vraiment bien : être malade, ou passer quelques jours à la campagne avec des gens qu'on aime. Mais on peut aussi ouvrir le livre au hasard. L'enchantement vous saisit.

Ceux qui ont lu *les Fruits du Congo* échangent des mots de passe : les Iles... Pour le Grand et le Magnifique... Le « cri fondamental »... « Heureusement que nous avons vu M. Panado — Et que nous pouvons être tranquilles de ce côté-là. »

Cette dernière formule était, paraît-il, une scie de collège. Vialatte se l'est appropriée et a fait de M. Panado une créature hallucinante, incarnation de la fatalité qui pèse sur la ville.

« Produit inquiétant de la pénombre, il était issu du faux jour, de rumeurs vagues, de souvenirs confus et de nécessités poétiques catalysées par une gravure anglaise. C'était le lézard mou né dans les alluvions d'une subconscience qui se cherchait en tâtonnant... »

Plutôt que le souvenir d'une histoire, il reste de la lecture des *Fruits du Congo* une sensation précise comme une couleur. Mais le charme qu'exerce ce livre n'est jamais sinistre grâce à l'humour qui éclaire chaque page. Le personnage cocasse de M. Vingtrinier est inoubliable, au même titre que le Courtial des Pereires de *Mort à crédit*.

« Dès lors, il se sentait de taille à aborder l'heure solennelle de l'agenda. (...) Sa vraie vie était celle de ce fantôme surmené que l'agenda traînait à une cadence de rêve, de page en page, de grands

projets en grands travaux, du commencement à la fin de l'année.

» Car M. Vingtrinier ne faisait rien. Il est difficile de faire moins que ne faisait M. Vingtrinier, si l'on ne convient pas d'appeler faire quelque chose se réciter du Hérédia en face de son miroir à barbe, regarder sa chaussette percée, tuer des mouches par vingt-trois dans l'arche des David, ou compter les bons-primés d'une veuve gémissante. M. Vingtrinier ne faisait donc rien, mais ce rien, il le faisait à l'heure... »

La suite prend l'ampleur d'une épopée.

Mais ce Vingtrinier finit mal. Ses forfaits sont racontés dans une complainte aussi belle que celle de Desnos :

*Ecoutez le crime atroce
Du plus grand des scélérats,
Aviateur et avocat
Qui du crime avait la bosse...*

Il faudrait évoquer aussi le personnage de Dora, la jeune fille, reine du fleuve, Douceur des Îles, et Pied-Volage, et M. Vantre, le principal du collège...

Espérons que Vialatte se décidera à publier les romans qu'il garde en réserve. Au besoin, exigeons-le. En attendant, un choix de ses chroniques pourrait constituer plusieurs volumes succulents.

QUATRE-VINGTS ANS DE MALDONNE

PAR ROBERT POULET

« Ce sont bâtons flottant sur l'onde. »
LA FONTAINE.

TOUTE grande littérature a besoin d'influences étrangères? Seulement elle devrait en faire bon usage et les choisir à bon escient. Or, dans une large mesure, l'histoire du romantisme français est celle d'un esprit qui se trompe de poisons ou qui les assimile trop vite. Cela nous mène à la cure de crudités du naturalisme; après quoi les bêtises recommencent; nous nous jetons sur tous les produits extérieurs qui passent à portée de notre curiosité.

Notre première erreur d'optique, environ la fin du siècle, ce fut de prendre Ibsen pour un nouveau Shakespeare.

LE BOULEVARD DU NORD

IL y eut un moment où trois théâtres parisiens à la fois jouaient les pièces de ce Nordique sentencieux, que Lugné-Poe, Gémier et même Antoine interprétaient lyriquement, à travers une brume polaire; comme si le *Canard sauvage*, *Maison de poupée* et *Rosmersholm* eussent été des illustrations de la fatalité décorative que nos symbolistes avaient introduite dans le langage, mais que l'imagination scandinave, à ce qu'on supposait, avait su projeter dans la vie.

Le malentendu venait probablement de *Peer Gynt*, œuvre de jeunesse assez laborieuse, qui semblait en effet hausser le folklore jusqu'au symbole, à la façon dont Flaubert arrangeait la mythologie en imagerie dans *la Tentation de saint Antoine*. Ce n'était qu'un jeu, sans rapport direct avec ce que le bon Willy, champion du calembour, appelait joyeusement des « ibsenités ». Jules Lemaitre, guidé par sa méfiance tourangelle, fut le premier à s'en apercevoir : Henrik Ibsen, dit-il, ce n'était pas autre chose qu'une

version norvégienne et protestante d'Alexandre Dumas fils. De très bonne foi, la gentille Nora, héroïne de *Maison de poupée*, prenait la suite de *Francillon*; l'*Ennemi du peuple*, celle de *l'Ami des femmes*; les *Revenants* revenaient, en effet, de *l'Ambigu-Comique*; et cela s'entendait, non seulement de la technique dramatique, mais encore de la conception philosophique, laquelle d'ailleurs ne s'élevait guère au-dessus de la bourgeoise « moralité ».

Ce n'était pas la peine de jouer ces pièces avec des temps, des intentions, des allusions mystérieuses; elles ne poussaient pas plus loin l'audace et la révolte que leurs contemporaines, les « tragédies modernes » de Brieux ou d'Hervieu. L'étrangeté qu'on y trouvait ressortissait tout simplement au peu d'exotisme qui s'insinue entre les mœurs, la sensibilité parisiennes, et les mœurs, la sensi-

bilité d'Oslo (ou de Christiania, comme on disait alors). Il n'y avait là ni vues profondes, ni progrès notables dans la connaissance des hommes, ni forme d'art vraiment originale.

Nos prédécesseurs de cette époque, si avertis qu'ils fussent en général, vifs comme des singes et fins comme l'ambre, s'étaient laissé blouser par ce pastiche du boulevard, qui leur revenait sous des couleurs vaguement septentrionales. Ils s'assommaient aux « chefs-d'œuvre » garantis du père Ibsen, surtout entourés de soins respectueux qui en faisaient comme des messes de la haute poésie; mais ils n'auraient pas manqué pour un empire ces cérémonies, y subodorant une essence géniale, qui n'existait que dans la candeur des célébrants.

Peu à peu les ferveurs ibseniennes se refroidirent, sans que jamais l'opinion intellectuelle consentit à reconnaître expressément la bétise qu'elle avait commise. Tout simplement les Parisiens cessèrent d'y penser, et leurs guides littéraires d'expliquer combien le placide dialogue du *Canard sauvage* « allait loin »... Les uns et les autres étaient passés à d'autres



D'ANNUNZIO ET MUSSOLINI EN 1925
A GARDONE DI RIVIERA

exercices, c'est-à-dire à d'autres enthousiasmes, non moins hasardeux. Pirouette rituelle, dont il faut tirer une règle générale : en matière d'engouement pour les écrivains étrangers, un clou chasse l'autre; on ne prend pas la peine d'arracher le clou. A la fausse gloire de Norvège succéda donc, presque sans intervalle, la fausse gloire d'Italie.

LE CONDOTTIERE FASTUEUX

BIEN sûr, nous étions mieux préparés aux sortilèges de Gabriele d'Annunzio, qui ne faisaient que gonfler démesurément certaine emphase latine, partie intégrante de notre culture. Nous sommes ainsi faits que notre admiration va du même élan aux rhéteurs et aux barbares. L'auteur du *Feu*, c'était un virtuose qui prêtait habilement à la rhétorique les formes délirantes de la barbarie, sous couleur de ressusciter un mystère méditerranéen à la recherche duquel se lancent depuis longtemps nos amateurs de secrets orphiques, de préhellénisme ésotérique et de mythes crétois.

Une rhapsodie comme le *Saint Sébastien* — que d'Annunzio écrivit en « vieil français » assez fantaisiste, et où le martyr chrétien se confond tendrement avec le supplice et les délices d'Adonis — représente bien le dernier état de cette esthétique composite, entortillée, mais d'une puissante éloquence, qui touchait notamment une fibre assez abandonnée chez les Français, bien que plus sensible qu'on ne croit, à savoir la sensualité lyrique. Ce fut, dans son désir de séduire « la nation la plus littéraire de l'univers », comme il disait, la grande astuce de l'illustrissime poète et romancier : il sut se présenter comme un homme d'amour, héros et héraut tout ensemble d'une exaltation romantique fondée sur un éclatant narcissisme et toute parfumée de belles femmes.

Presque tous les récits dannunziens mettent en scène un être-paon, sur lequel fondent les bonnes et les mauvaises fées, dont il paie les bonnes et les mauvaises grâces avec des voluptés qui prennent aussitôt une signification métaphysique, en s'enveloppant d'une musique. Un tel naturisme éperdu ne ressemble guère à l'esprit gaulois, pour qui les plaisirs amoureux ne s'expriment jamais sans un clin d'œil complice, voire sans un franc éclat de rire. Toutefois le courant précieux, qui ne s'est jamais tari dans la patrie de Guillaume de Lorris et de Mlle de Scudéry, montre bien que la truculence égrillarde la laisse sur sa soif.

Nous avons toujours regretté d'avoir laissé *Tristan* sans postérité, comme de la réserve, de la pudeur, où se cantonnent les personnages de Mme de La Fayette. En un mot, il nous a manqué un développement du sentiment qui inspire fictivement les *Amants magnifiques*. C'est à quoi s'affairait le bouillant Gabriele, par ailleurs tout à fait dépourvu d'humour, protagoniste et metteur en scène d'une psychologie théâtrale qui laissait loin derrière elle les timides essais romanesques de Joséphin Péladin, voire de Jules Barbey d'Aureville. Il nous donnait le spectacle d'un histrion volubile qui parvenait, par d'astucieux arrangements de mots, à mettre constamment du sublime dans la bagatelle. Mais il lui fallait toujours un auditoire, une salle pleine, des applaudissements frénétiques, même pour les entrevues les plus intimes qui, dès lors, devaient surtout se passer en conversation.

L'enfant de volupté, la Vierge aux rochers, évoquent ainsi une espèce d'érotisme verbal, où l'idée de la mort n'intervient que sous une forme ornementale, pour donner plus de prix aux ivresses luxueuses — que le troubadour immortalise ensuite une à une dans les stro-

phes des *Laudi*. La vogue en France de d'Annunzio ne s'étendit pas au-delà de la coterie intellectuelle et du Tout-Paris jobard; d'autre part, l'admiration qu'il suscita fut toujours mêlée, même dans ce cercle, d'une certaine gêne.

Les aventures de l'homme privé — si cet adjectif s'applique en l'occurrence — et plus tard les entreprises de l'homme public, un moment dictateur de Fiume, comme un condottiere de la Renaissance, firent plusieurs fois rebondir la comédie. A la vérité, l'impression que cette œuvre hétéroclite, médiocrement appréciée en Italie, avait causée aux Français passait incontestablement ses mérites. L'auteur était merveilleusement doué, cela sautait aux yeux; il faisait de ses dons un usage que gâtaient tour à tour l'affectation et l'enflure. Puis sa conception d'une « vie inimitable », se déroulant dans les draps d'or et dans les brillantes prosopopées, ne cadrait guère avec le style ni avec le ton de notre époque.

Dans la Péninsule florissait à ce moment un très grand poète, nommé Carducci, que nous ignorâmes complètement, pour faire fête à une sorte de Hérédia déclamatoire et juponnier — qu'exaltait à ses heures, il est vrai, le sens cosmique. Ce sens, nous devions le retrouver un jour chez un jeune écrivain français, auteur du *Songe*; mais il se corrigerait vite de cette sublimité.

LES SLAVES CHATRÉS

Au même tournant du siècle, d'autres prédilections avaient enflammé les Français, pour d'autres « grands écrivains » étrangers, que nous diviserons en trois nations, à l'ancienne mode sorbonnarde : les Scythes, les Angles et les Ménapiens, c'est-à-dire les Russes, les Britanniques et les Flamands.

En ce qui concerne les premiers, il serait abusif de parler de « fausses gloires » : nul ne niera que Tolstoï et que Dostoïevsky, tout au moins, en soient de vraies, et parmi les plus hautes. Mais cela se voit surtout depuis qu'on ne les adapte plus au goût français comme le fit Eugène-Melchior de Vogüé, leur premier introducteur. Les lecteurs du *Roman russe* — où l'auteur de *Jean d'Agrèves* jugeait un peu trop les géants slaves en fonction de sa propre fadeur — n'ont eu guère à leur disposition que des textes altérés ou incomplets. Ce n'est pas par hasard que les naïfs découvreurs de Lev Nicolaïevitch s'excitèrent d'abord sur ce qu'il avait de moins bon — *Résurrection*, par exemple — et que les naïfs découvreurs de Fiodor Mikhaïlovitch n'eurent sous la main que des « sélections » informes. La ferveur russo-phile des amateurs était justifiée, avec toutes ses nuances, par des beautés qu'ils ignoraient.

Certes, une nouvelle espèce de réalisme, plus objective encore que celle de Flaubert, illuminait d'une conviction inégalable *Guerre et Paix*, *Anna Karénine* — sans doute les romans les plus solides et les plus forts qu'on ait jamais écrits dans aucune langue. Certes, le regard jeté sur Raskolnikov, sur Stavroguine, sur les Karamazov, par un génie sauvage, visionnaire du réel, s'enfonce si avant dans le cœur qu'il y rencontre les tumultes originels de la vie. Les maîtres du roman font naître en lui la chaleur de la respiration; l'auteur de *l'Idiot* y atteint la température de la fièvre; et l'étonnant c'est qu'on ait l'impression de découvrir une vérité humaine plus riche, plus large, finalement plus stable et plus saine, au fond de cette morbidité. Seulement les lecteurs de 1890 n'en savaient rien; on ne leur en donnait pas les vraies preuves. Le snobisme russe eût été le même si les écrivains russes avaient été réellement des manières de Jules

Sandau moscovites ou d'Eugène Sue lituaniens dont, avec mille cris, on nous faisait les honneurs.

L'ART D'ARRONDIR LES ANGLES

RECONNAISSONS néanmoins qu'en la circonstance les Philamintes tolstoïennes eurent l'instinct juste. Pareillement, les Armandes impérialistes, qui prirent feu pour Rudyard Kipling, en pleine lune de miel de l'Entente cordiale. On peut soutenir que le *Livre de la Jungle*, les *Simple Contes des collines*, furent quelque peu surestimés par ceux qui crurent y voir l'Enéide de l'Homme blanc, expression de cette énergie allègre qui précéda de bien peu, dans l'histoire de notre race, la grande capitulation d'aujourd'hui. L'hymne au colonisateur s'enchaîna quasi au signal de la « décolonisation », qui a pris le mouvement d'une diarrhée japhétique... Mais enfin le chant de triomphe du *Sahib*, lancé par le poète aux yeux candides et aux durs maxillaires, nous l'avons alors repris en chœur, pour l'honneur de notre sang. Nous aurions aussi bien pu nous monter la tête à propos de George Meredith, ou de Henry James, ou de Thomas Hardy, autres magistraux insulaires. Mais Kipling nous imposait par ce qu'il avait de singulier à nos yeux. (Tout au fond, les Anglais sont le peuple qui diffère le plus du nôtre; plus que les Aztèques ou les Chinois; et personne n'a jamais été, sous ce jour, plus anglais que Kipling.) Tantôt nous aimons les littérateurs étrangers pour ce qu'ils nous sont proches, tantôt pour ce qu'ils nous sont lointains, le héros kiplingien se situant, par rapport à nous, au bout du monde.

Dans la génération suivante, Shaw et Wells exercèrent en France une influence littéraire. Du second, nous avons aimé surtout les romans d'anticipation ou de science fiction, comme on dirait à présent. Le style en est si vulgaire que cela se sent jusqu'en français; mais nos grands-oncles n'avaient pas tort de goûter la force d'imagination et même la richesse de pensée qui nourrissent *la Guerre des mondes* — ouvrage qu'il serait avantageux de comparer, trente ans plus tard, avec le savant et sec *Meilleur des mondes*, d'Aldous Huxley. Si malgré tout H. G. Wells, comme son prosaïque contemporain Conan Doyle, peut passer pour une fausse gloire, ce n'est pas faute d'avoir laissé une postérité, dont la fausseté n'a rien de glorieux; elle n'a pas fini, devenue industrielle, et même « opérationnelle », d'encombrer les vitrines des libraires.

Plus restreinte et plus nuancée fut la réputation de celui qui disait de lui-même : « Avec le grand Will, il n'y a que le grand Bernard. » Nous fûmes assez réfractaires, pendant un quart de siècle, à l'humour shawien, sauf lorsqu'il tenta une narquoise réhabilitation de la proxénète, dans *la Profession de Mme Warren*. Ce n'est qu'entre les deux guerres que l'on put faire passer la Manche à la *Sainte Jeanne*, préalablement débarrassée de quelques-unes de ses ambiguïtés désobligeantes. Tout compte fait, cet art-là ne nous séduisit jamais vraiment; nous n'aimons, hors de chez nous, que les candides, les sensibles; nous ne supportons guère d'autre forme d'ironie que la nôtre. Et c'est aussi la raison pour laquelle nous n'avons pas tout à fait compris Thackeray ni Mark Twain.

PROPHÈTES ET PHILOSOPHES

Il faut revenir en arrière pour assister à l'apothéose poétique des Belges. Notons que les méthodes et l'atmosphère symbolistes leur avaient particulièrement



MAURICE MAETERLINCK
(à sa gauche Georges de La Fouchardière)

réussi (pour expliquer ce point, il faudrait se perdre dans les détours de la psychologie sociologique, qui respire un profond ennui). Bornons-nous à constater que le credo mallarméen, répété pieusement par les fils de la Mère Flandre — sans, d'ailleurs, la pointe de malice qui s'y insinue — fit surgir des brumes lotharingiennes une pléiade d'aèdes et de rapsodes en macfarlane, dont le Paris des lettres s'enticha.

En réalité, même Verhaeren et Rodenbach, avec leurs grands sentiments et leurs grandes moustaches, durent se contenter de ce que nous appellerons l'admiration de confiance, celle qu'on voue aux écrivains sans les lire et sur la seule caution de quelques connaisseurs plus ou moins qualifiés. Lemonnier, bon élève des naturalistes, n'avait pas dépassé le coefficient de notoriété de Léon Cladel. Mais Octave Mirbeau fit monter d'un coup à Maeterlinck tous les degrés du pinacle. L'auteur des *Serres chaudes* fournit même un bon exemple de la célébrité à répétition ou en cascade; car le succès qu'on fit à ses pièces de théâtre n'eut d'abord que des proportions assez modestes. Le taciturne Gantois ne tarda pas à renier ce qu'il nommait ses « shakespitreries »; tant il est vrai que peu d'artistes se font une idée juste de l'essence de leur art. Pour nous, qui avons pris du recul, il est clair que la véritable originalité de Maeterlinck se situe au niveau de *la Princesse Maleine*, de *Pelléas et Mélisande*, malgré toutes les affectations et, il faut bien le dire, tous les enfantillages qui déparent ces beautés de seconde main, où le vagissement est poussé jusqu'au génie.

Il n'empêche que les « Drames pour marionnettes » avaient de quoi intéresser, éblouir, voire horripiler, quatre ou cinq cents personnes; tandis que *la Sagesse et la Destinée*, *la Vie des abeilles*, etc., comptèrent des lec-

teurs par centaines de milliers. Il y eut un moment où toutes les dames du monde, où tous les messieurs cultivés, plus les provinciaux réfléchis, les « gens dans des coins », comme disait Léon Daudet, découvrirent avec bonheur dans ces essais mélancoliques et pédantesques une noblesse d'âme à leur portée. On n'avait pas trop apprécié « l'Hamlet aux fines herbes » (plaisanterie de Willy, déjà nommé); on se ruait sur le brouet marc-aurélien, relevé de quelques épices nietzschéens. Cette fois ce fut authentiquement la gloire, celle qui s'impose, se constate, se répand de proche en proche, et à laquelle on ne peut que rendre les armes malgré qu'on en ait.

L'anecdote ne manque pas, autour du poète confidentiel, dramaturge hagard, transformé en philosophe à la mode; le seul, estimait-on, qui fût parvenu à rendre harmonieuse l'anarchie spirituelle des hautes classes, à mettre de l'infini dans le flegme des rentiers et des propriétaires. Les démêlés du penseur avec sa première épouse — l'une des grandes Embêteuses à fracas dont l'apparition pittoresque et froufroulante signale cette drôle d'époque — défrayèrent comme il convient la chronique maeterlinckienne, jusqu'à ce que le principe qui l'avait suscitée s'évanouît par consommation, avec le groupe humain et l'humeur sociale auxquels elle avait fourni leur expression dernière.

Après la Première Guerre mondiale, il n'y eut plus d'oisifs au grand cœur pour s'enivrer de ces recettes de sérénité pour milliardaires — oracles sans trépied, comme murmurés à l'oreille par un mentor très paisible et un peu fatigué — qui avait bercé la paresse d'esprit des gens bien, au bord d'une éternité sans visage. Maurice Maeterlinck devait vivre encore vingt ans, selon l'état civil; mais, littérairement, il était mort. Pourtant la voix de Maleine, répétant sa plainte avec une obstination d'animal blessé, mériterait d'être distinguée encore au milieu de ce brouhaha qu'on appelle histoire du théâtre contemporain. Quant à la voix de Mélisande, elle demeure suspendue aux inflexions que choisit pour elle Claude Debussy, interprète phosphorescent d'une lugubre légende, qui sauvera peut-être de l'oubli le poète, par la douce violence que lui fit subir le musicien.

UNE FLEUR A LA MAIN

ACCROCHONS à la luxuriante fin de siècle quelques gloires mineures qu'elle proclama, pour les abandonner vite. *Quo vadis?*, version française d'un conte romain écrit par un Polonais qui avait lu *Salammbo*, porta aux nues, jusqu'à nouvel ordre, le nom de Henryk Sienkiewicz. Et ce fut alors, sur ce patron, une éclosion de néroneries flamboyantes, où les chrétiennes livrées aux bêtes équilibraient les orgies chez Pétrone, conjuguant ainsi les deux thèmes les plus « commerciaux », selon tous les experts : la bondieuserie et la polissonnerie. *Les Derniers Jours de Pompéi*, d'un sir anglais dont j'ai oublié le nom, comme tout le monde, réédita le phénomène, vers la même époque. Nous en eûmes la monnaie, pour toutes les bourses, avec Pierre Louys et Félicien Champsaur.

Parallèlement, comme dit Verlaine, on crut trouver chez un feuilletonniste d'outre-Pyrénées la quintessence de cet espagnolisme conventionnel auquel Bizet a donné son expression musicale, en attendant les surenchères ironiques de Ravel. Elire entre tous l'auteur des *Quatre Cavaliers de l'Apocalypse*, en pleine renaissance de la littérature ibérique, c'était aussi bien nous réclamer en première ligne de Pierre Frondaie ou de Maurice Dekobra. Mais le mélodramatique et sirupeux Vicente Blasco Ibañez avait parié juste, politiquement, au cours de la

Première dernière; et le cinéma lui élevait un trône de dollars. Il fit fureur, puis faillite, avant que Rudolph Valentino eût fini d'interpréter ses héros musclés au cœur trop vulnérable. Du robuste romancier, hildago à la joyeuse figure, il ne restera que des images de films, des trémolos castillans, accompagnés çà et là d'un meuglement mithraïque. Fortune inespérée pour une telle provende, dont le public aurait dû se dégoûter dès la première cuillerée.

Jetons une pensée, fugitive comme eux, à des Anglais compliqués, dont le premier fut annoncé chez nous par les harpes préraphaélites. L'extatique Ruskin n'eut dans les salons élégants qu'une vogue passagère; juste le temps de faire pousser quelques soupirs d'aise au jeune Proust. Oscar Wilde tint plus longtemps l'affiche, grâce au retentissement, toujours gaillardement accueilli en France, de ses scandales pédérastiques.

Comme plus tard l'incomparable Gabriele, le décadent Oscar eut l'astuce d'écrire une œuvre directement en français — cette *Salomé*, petit amas de pourriture scintillante que fixa dans l'éternité l'orchestration de Richard Strauss (comme le *mélòs* de Claude Debussy devait y fixer le petit amas d'onguents et d'encens du *Martyre de saint Sébastien*). De plus l'auteur du *Portrait de Dorian Gray* sut fournir au boulevard quelques-uns des brillants paradoxes dont on fit, vers ce temps, une abondante consommation. C'est Wilde qui indiqua le premier aux Français une nuance de cynisme moderne, dans une note encore aristocratique et esthétique, qui ne tarda pas à se vulgariser. Fausse gloire, en tout cas, et sans conteste. Même la *Ballade de la geôle de Reading* sent l'appât. Ces tapettes de talent ont insinué dans la littérature masculine des grâces et des ridicules féminins, équilibrant ainsi les fausses virilités d'Anna de Noailles. Tous les chichis poétiques relevant de l'un et de l'autre sexe, ou du troisième, se rejoignent à Byzance.

Le wildisme ne fut suivi qu'à long intervalle du conradisme, qui conduit, par une curieuse confusion entre l'idée et la forme, de *la Folie Almayer*, de *Lord Jim*, de *Typhon*, au roman d'aventure. L'huxleyisme — *Contre-point* — passa comme l'éclair.



OSCAR WILDE
portrait par Toulouse-Lautrec

LE SUBLIME BOURGEOIS

IL fallut gagner, ou regagner, l'entre-deux-guerres pour que le génie allemand devint une marchandise importable de ce côté du Rhin. Entre les épisodiques Unruh et Sieburg qui, à ce point de vue, jalonnèrent avec perplexité cette période, un accueil chaleureux et déférent fut réservé au Goethe de service, lequel se nommait Thomas Mann.

Quand il s'agit d'art tudesque, les Français ne se départent de leur méfiance héréditaire qu'en faveur des méditatifs, des solennels, qui évoquent avec bénignité cette « bonne Allemagne » sur laquelle nous comptons pour neutraliser la mauvaise. Nous aimâmes le cygne de Marbach et l'aigle de Francfort, de préférence aux novateurs fulgurants qui, sous la garde de ces deux imposants volatiles, inventèrent une poésie inconnue, née du délire et de la tempête. L'auteur de *la Montagne magique* nous rassura de même par ce qu'il avait de réfléchi, de modéré, de profond sans vertige et de hardi sans témérité, en un mot, d'intelligemment bourgeois.

Puis il pensait bien; il avait « confiance en l'homme ». Les critiques parisiens qui lui tressèrent des couronnes, parfois un peu larges pour sa tête, ne s'avisèrent pas qu'à ce compte il fallait mettre Romain Rolland au sommet de notre littérature, avec promesse de succession à Roger Martin du Gard. Pendant que les lecteurs de Giraudoux et de Duhamel s'extasiaient sur *les Buddenbrooks*, florissaient en Teutonie des écrivains comme Sudermann, comme Hoffmannstahl, puis comme Ernst von Salomon, créateur d'un genre auquel se rattachent, à retardement, Malraux, Hemingway, Sartre, la moitié du roman international. Une fois de plus, nous nous étions trompés de gloires.

Aux années quarante, le grand Allemand, pour les Français, ce fut Jünger (équivalent d'Alain ou de Benda). A présent, on vient de déterrer le bon Musil, sur lequel il y aurait beaucoup à dire... Mais n'anticipons pas. Nous n'en sommes qu'aux prodromes et prolegomènes de la dernière des dernières; et les écrivains étrangers les plus appréciés chez nous s'appellent Pearl Buck, Vicky Baum, Charles Morgan. Laissons la seconde, qui ne touche que par effleurement à la littérature. La première était une dame de cœur, avec une telle application, bientôt épaulée par un tel savoir-faire, qu'il fallait lui reconnaître du talent, et même une sorte de génie, comme on pourrait en reconnaître à un ébéniste ou à un « photographe d'art ».

Personne plus qu'elle n'a fait pleurer le monde en narrant les malheurs de ces petits Chinois pour la délivrance desquels on m'extorqua, dans mon enfance, des tonnes de papier d'étain. Les romans à la fois épiques et familiers de Pearl Buck, prix Nobel si typique, si « dans la note », ne supportent que difficilement la comparaison avec ceux d'Emilie Brontë ou de George Eliott, mais ils ont l'efficacité journalistique, à l'aune de laquelle on juge aujourd'hui le réalisme littéraire. Les lecteurs français de la dame se sont raréfiés lorsqu'elle a cessé de leur faire exclusivement les honneurs du Céleste Empire, sur lequel elle jetait le regard d'une digne fille de pasteur qui rêve d'une Utopie où les hommes se détournent du cabaret et où les filles portent des robes montantes. Pourtant, là-dessous, on sentait une inconsciente pétulance, qui se donne plus libre cours dans les récits américains de l'infatigable noircisseuse de papier. Trop tard! Sa (fausse) gloire s'était auparavant évanouie.

Quant à l'Anglais Charles Morgan, c'est un cas fort curieux, bien que parfaitement explicable : celui du grand écrivain pour l'exportation. En Angleterre on ne considérerait pas sans ironie cet auteur sous la plume duquel

la psychologie ne se séparait jamais d'une métaphysique aussi fumeuse que distinguée. En France, les intellectuels de haut vol s'absorbaient avec componction dans les histoires de cocus mystiques ou de séducteurs méditatifs que délayaient *Fontaine* et *Sparkenbroke*, dans une sauce empruntée à la pire cuisine d'André Gide, celle du néo-classicisme emberlificoté.

Il paraît d'ailleurs que les majestueux bouquins de Morgan sont médiocrement écrits. Il y en eut un, inénarrable, qui se passait en France, entre des facteurs des postes et des garçons boulangers aux allures de lamas tibétains. Le génie morgan — masculin de la fée Morgane — n'y survécut pas. Mais on avait déjà vu plus d'un phénomène semblable, dans les relations internationales. On sait depuis toujours que certains talents grossissent soudain en passant les frontières. Pouvez-vous m'expliquer, par exemple, pourquoi l'univers lettré place Mauissant au sommet de notre empyrée littéraire, plus haut que Balzac, Baudelaire, Hugo, Stendhal?... Pour la génération présente, le même privilège (du moins, du côté britannique) échoit à Mauriac et à Maurois. Bizarre, cette prédilection des Anglais pour nos Mau-Mau!... Sans doute sommes-nous, dans le sens opposé, victimes de toutes pareilles erreurs d'optique; notamment quand nous nous excitions outre mesure sur Graham Greene — et, du côté yankee, sur Hemingway, quand il y a des Faulkner et des Dos Passos.

Abandonnons ou niveau de la mer les fabricants du type Cronin, ou du type Margaret Mitchell, Autant en emporte le vent...

LA SÉANCE CONTINUE

UN autre Italiote eut en France son heure glorieuse, quand les vides béants de la scène française de l'entre-deux-guerres laissèrent filtrer en grande quantité l'incertitude pirandellienne, valorisée par une excellente traduction de Benjamin Crémieux.



RUDYARD KIPLING

On ignore encore, au bord de la Seine, que l'auteur de *A chacun sa vérité*, de *Comme tu me veux*, de *Six Personnages en quête d'auteur*, etc., fut d'abord un conteur remarquable, avant d'inventer une sorte de radiographie dialoguée, fondée sur le scepticisme universel et sur l'ambiguïté du sentiment. Ce tour d'esprit se révéla curieusement efficace, remplaçant entre cour et jardin le fatidique « qu'arriva-t-il ensuite? » par le « que faut-il en penser? ». Sans contredit, ce fut un fait nouveau dans le développement du théâtre européen; et l'intérêt marqué par le public français, plus encore que par l'italien, pendant une quinzaine d'années, aurait été pleinement justifié s'il ne s'était porté surtout sur les parties faibles du dramaturge novateur : le ton prosaïque, l'atmosphère artificieuse, l'arbitraire d'une intrigue qui escamotait certains aspects du sujet, pour prolonger habilement l'équivoque.

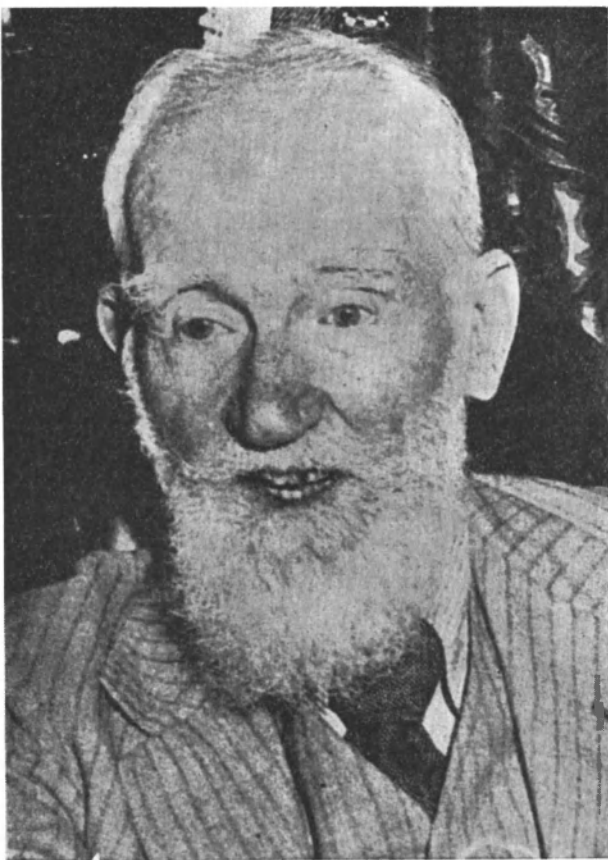
Finalement, Luigi Pirandello était une espèce d'Eugène Brieux très malin, ou bien, si vous préférez, une combinaison de François de Curel et de Victorien Sardou. Le manque de style lui fut fatal, comme à tous les « monstres sacrés » qui ont su trop bien attraper dans leurs comédies l'esprit du temps. La littérature dramatique, en dernière analyse, ne retient que les poètes; les autres doivent se contenter de l'applaudissement d'une génération. Les seules pièces de l'écrivain sicilien qui aient chance de durer sont donc *Henri IV* et les *Six Personnages*, parce que la donnée même en est lyrique. En 1939, les lampions pirandelliens s'éteignirent. On ne les rallumera désormais que fugitivement, bien qu'ils aient éclairé une révolution.

Et maintenant?... Eh bien! maintenant, nous redécouvrons Tchekov, préparé à la mode « sociale ». Point ou guère de chouchoux britanniques, puisque Somerset Maugham est mort. Quelques politesses à l'hypochondre Moravia, que Giuseppe Tomasi, prince de Lampedusa, ne vint éclipser qu'une saison. Depuis quinze ans, ni jeune Allemand, ni jeune Espagnol, ni jeune

Scandinave, n'est entré fort avant dans notre estime. La succession de Knut Hamsun, norvégien, de C. F. Ramuz et John Knittel, helvètes, de Boris Pasternak, petit-russien, demeure vacante. Chez les romanciers américains, c'est la grisaille. En tout cas, ils ne frappent plus les imaginations, ils ne lancent plus les techniques, comme en 1945-1950. Les deux Miller, l'auteur de *Lolita*, eurent plutôt des succès de scandale. On a ressuscité Melville, sans l'imposer; Henry James, sans émouvoir les foules. Les grands succès internationaux de la librairie vont à des amuseurs sans importance : Guarini, Mazo de La Roche... Au théâtre, on s'échauffe sans conviction autour du Prussien Bertolt Brecht, qui met les *Burgraves* en complaints, dont l'originalité saisissante ne trouve d'antécédent que dans les images d'Épinal. On tend le Federico Garcia Lorca jusqu'à le briser. Rien de tout cela ne fait fureur, ni ne fait époque. Il se peut que l'ère des engouements étrangers soit passée, sauf sur le plan qu'on pourrait appeler anecdotique ou documentaire.

Pour finir, on remarquera que l'époque des fausses gloires importées fut aussi l'époque d'une pénurie générale des vraies gloires dans le monde. Depuis la mort de Tolstoï, on ne voit plus, hors de France, rien qui soit à l'échelle tout à fait supérieure — tandis qu'en France il y avait tout de même quelques candidats à la couronne olympique : Proust, Valéry, Claudel, Bernanos, Céline... Une exception peut-être aux États-Unis : le poète Ezra Pound. Quoi qu'il en soit, telles sont les limites de l'enthousiasme au long cours : il ne ramène pas toujours, dans ses filets, des phénix authentiques.

Mais, faute de ceux-là, il en accepte de fallacieux, à titre illusoire et précaire. « Une chose de beauté est une joie pour toujours », susurrerait le poète anglais (que nous avons à peu près ignoré, comme la plupart de ses confrères). Acceptons de penser qu'en ce domaine comme en maint autre, il y a des beautés relatives et des joies fugaces. L'incontestable et l'immortel, même s'ils restent quelque temps inaperçus, n'en auront que plus de prix.



BERNARD SHAW

LE PETIT CRAPOUILLOT

EXTRAITS DES DERNIERS NUMÉROS DU SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE MENSUEL DE « CRAPOUILLOT »



Jean Oberlé

qui vient de disparaître à soixante et un ans, appartient à la première équipe du *Crapouillot* de paix, entre Jean Bernier, Henri Béraud et Claude Blanchard : en vingt ans il publia dans ses colonnes plusieurs centaines de dessins dont de remarquables portraits, et plusieurs dizaines de chroniques, car il avait autant d'esprit la plume ou le crayon à la main.

Son œuvre d'illustrateur est considérable : *Mitson*, de Colette; *l'Or*, de Cendrars; *les Poilus*, de Joseph Delteil; *Lewis et Irène*, de Paul Morand; *Paname*, de Garco; *les Gaités de l'Escadron* et *Germinal*; *le Capitaine Conan*, de Vercel — et aussi ma *Vie de Garçon* et ma *Belle Amour*. Il a dessiné des costumes pour le cinéma et des décors de théâtre en particulier, pour « *l'Île aux esclaves* » à la Comédie Française.

Il fut l'infatigable boute-en-train des fameux diners à La Villette.

En 1928, à vingt-huit ans, ce joyeux garçon fut terrassé par la poliomyélite : il surmonta cette crise tragique avec une volonté de fer et reprit son travail et ses amours.

Pendant la drôle de guerre, le *Journal* l'avait envoyé comme correspondant à Londres. Après la débâcle, il fut dans les premiers ralliés au général de Gaulle et devint un des *Trois Amis* de l'émission « Les Français parlent aux Français » avec le cher Pierre Bourdan et Jacques Duchesne, aux côtés de Jean Marin et de Maurice Van Moppès.

De retour à Paris, célèbre dans le monde entier pour sa verve devant le micro, il publia deux jolis livres : un de souvenirs sur Londres pendant la bagarre, un autre sur la *Vie d'Artiste*, et il se remit avec passion à la peinture qu'il avait commencé à pratiquer avant la guerre avec les conseils du grand Derain : les paysages bretons alternant avec des portraits tantôt de ravissantes vedettes, tantôt de filles de pipelètes.

Homme d'esprit et de caractère très entier, Jean Oberlé, avait autant d'amis fervents que d'ennemis vigilants : un des rois de Paris vient de disparaître.

JEAN GALTIER-BOISSIERE.

ÉCHOS CRAPOUILLOTANTS

ENCORE UN PROCÈS.

Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur,

On me communique les numéros de janvier et de février du *Petit Crapouillot*, dans les colonnes desquels vous avez déposé sous mon nom — en caractères gras, de rigueur en de tels lieux — et en divers endroits, de petits tas d'immondices.

Je savais déjà que vos diverses publications constituaient des engrais organiques d'excellente qualité. Vous m'en donnez là une

preuve surabondante. Mais comme, contre toute apparence, vous prétendez faire métier d'écrivain, j'ai décidé de vous demander des comptes devant le Tribunal Correctionnel.

A bientôt donc.

Il y aura encore, hélas ! de sombres jours pour la caisse du valeureux *Crapouillot*.

Jean GALLOT

Avocat à la Cour.

P.S. Je vous avertis que toute récidive appellerait inmanquablement une même riposte de ma part.

★ JUVÉNAL écrit à ce sujet :

« Jean Gallot, avocat de Pierre Lagailarde, est aussi l'avocat du « Figaro ».

Plaidant pour « Le Figaro » contre Galtier-Boissière, Jean Gallot n'avait pas été tendre.

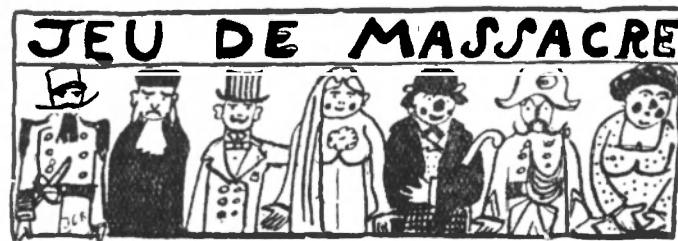
Tout se paye dans la vie.

Le jour où Jean Gallot, abandonnant la défense de Lagailarde en plein procès, se fit huer par ses confrères, le *Crapouillot* paya ses dettes : il fut traité d'avocat d'affaires, d'arrogant, de felleux, de cynique, de Frégoli du barreau, d'équilibriste, d'avocat de la police, de faux dur, ce qui, après tout, ne dépassait pas les limites de la polémique permise entre adversaires.

Or Jean Gallot porte plainte contre le *Crapouillot*.

Visiblement, ce monsieur ne connaît pas les règles du jeu. »

★ Le Grand Prix des Poètes Français a été attribué à l'unanimité à Roger Dévigne, créateur de la « Phonétique nationale », qui a publié plusieurs recueils de vers, dont le « Cheval magique » et « Poèmes d'amour ».



★ LA DERNIÈRE HISTOIRE JUIVE. — Eichmann a été condamné à mort. Les juges lui demandent s'il a quelque vœu à formuler avant d'être pendu. Eichmann répond qu'il désire devenir juif. Cette demande est agréée ; un rabbin catéchiste le néophyte et il reçoit le baptême israéliite.

Le jour de l'exécution Eichmann monte sur le gibet et lorsque la trappe s'ouvre sous ses pieds, s'écrie triomphalement :

— UN DE MOINS !

★ PETITE HISTOIRE : « *Quitte ou double* ». Un ecclésiastique, qui participe à ce concours dans le dessein de reconstruire son église, a gagné 4 millions et hésite à continuer. Tout de même, il se décide.

Le speaker lui pose donc une nouvelle question : « Voulez-vous nous dire ce qu'a pensé la Vierge Marie lorsqu'elle s'est aperçue qu'elle était enceinte. »

Le curé réfléchit en vain, ne trouve pas la réponse, et au moment où le gong va retentir, murmure piteusement :

— J'aurais mieux fait de me retirer.

— Bravo, monsieur l'abbé, conclut le speaker, vous avez gagné huit millions !

★ UN COMBLE. — A propos des discussions sur la prostitution à la Télévision dont le principal interlocuteur était M. le Juge Sacotte, magistrat sévère chargé de l'instruction des affaires de prostituées.

Le comble de la séduction pour une hétaïre après l'interrogation du magistrat :

Lever sa cotte.

★ BLEUSTEIN CONTRE TOUS. — Au cours d'une parlotte reproduite par le *Figaro*, Marcel Bleustein-Blanchet, prônant la publicité à la Télévision, réussit par ses gaffes et ses balourdises à dresser contre lui ses six interlocuteurs. Ayant déclaré : « Je ne demande pas à intervenir dans les programmes. Je suis le régisseur de la publicité de *France-Soir* et je n'interviens pas dans la rédaction... » — HEUREUSEMENT ! lui lança Pierre Lazareff. Jean Guéhenno, « l'intellectuel de service », ayant déclaré que la publicité avilissait la Radio et qu'elle « fabriquait des imbéciles », conclut : « A la Télévision, la publicité serait encore plus gênante, plus irritante, plus encombrante, et du coup plus abrutissante. » Marcel Bleustein désarçonné s'écria : « J'ai l'impression, non plus de participer à une tribune, mais de comparaître devant un tribunal ».

♣ M. Pierre Thurotte révèle dans sa « Lettre confidentielle » que le montant des fonds secrets de l'Elysée est de six milliards, de même que les fonds secrets du premier ministre.

♣ L'AFFAIRE PLANTA. — *La Semaine juridique* publie le jugement du Tribunal Civil de la Seine (3^e chambre) condamnant la Société Astra (trust Unilever) et donnant raison aux demandeurs, les héritiers du général d'Empire Kirgener baron de Planta, par les motifs suivants :

1° La Société Astra n'a aucun droit à la dénomination *Planta*, qui n'est pas un nom de lieu ou un nom commun.

2° *Planta* est une partie du patronyme de la famille Kirgener de *Planta* : cette famille a sur ce patronyme un « droit imprescriptible et inaliénable qui ne saurait faire l'objet d'aucune cession opposable à ses héritiers ».

3° Par suite de l'usage fait de *Planta* comme marque, pour un produit qui « n'a même pas l'élégance d'un parfum ou la noblesse d'un champagne », avec une publicité extensive, (un milliard par an), la famille Kirgener de *Planta* a subi un important dommage moral.

En conséquence défense est faite à la Société Astra de faire désormais usage sous quelque forme que ce soit du nom de *Planta*, autorise les demandeurs à publier le présent jugement dans quatre quotidiens, le coût total de ces insertions ne devant pas dépasser cinq millions de francs ; condamne Astra-*Planta* à tous les dépens.

A TRAVERS LES PUBLICATIONS

♣ D'après le *Miroir de l'Information* voici les tirages de quelques hebdomadaires parisiens :

<i>Paris-Match</i>	1 846 900
<i>France-Dimanche</i>	968 200
<i>Ici-Paris</i>	832 100
<i>Journal du Dimanche</i>	734 300
<i>Jours de France</i>	483 500
<i>Le Canard Enchaîné</i>	283 700
<i>L'Express</i>	216 000
<i>Aux Ecoutes</i>	152 200
<i>Veillées des Chaumières</i>	112 700
<i>Figaro Littéraire</i>	109 800

♣ Le magazine pauvertien *Bizarre*, toujours à l'affût de l'insolite, publie une extraordinaire galerie de monstres, présentée par le dessinateur Jean Boulet : les géants et les nains du cirque Barnum et Bailey, les velus (hommes-chiens, femmes à Barbe), les albinos et hommes-pies, les monstres doubles (Rosa-Josépha, Radica et Doodica), les hétéraldaphes et pygomèles, les femmes-troncs, les squelettes et les obèses, les tatoués, etc. Extraordinaire iconographie.

♣ Paul Rassinier écrit dans la *Voie de la Paix*, d'Emile Bauché : « L'opinion étant nettement partagée en deux clans au moins sur à peu près tous les problèmes de l'heure, tout homme de l'un, la droite, accepte sans discuter tout ce qui lui vient de droite, et tout homme de l'autre, la gauche, sans discuter plus, tout ce qui vient de gauche. Au jury du Goncourt, où l'on est à gauche, on donne le prix à M. André Schwartz-Bart qui a écrit quelques énormités historiques dans un style de palefrenier, parce qu'il est de gauche, et on le refuse à M. Vintila Horia qui a écrit d'autres énormités historiques dans un style étincelant, parce qu'il est de droite... »

♣ Pierre Langevin termine ainsi une spirituelle chronique sur « Les Beaux Mariages » dans le *Courrier de l'Ouest*, d'Angers : « On peut à la fois compter parmi les privilégiés de la fortune et avoir des opinions progressistes. Les deux choses vont même assez souvent ensemble. L'une équilibrant l'autre, cela permet d'accorder vie confortable et conscience tranquille. Dans cet ordre d'idée, deux « grands mariages » ont réalisé une synthèse hégélienne. Si une fille de Jules Guesde, le célèbre chef socialiste, préside aujourd'hui aux destinées de l'un des plus importants groupes métallurgiques, c'est qu'elle est veuve d'un magnat de l'industrie lourde (1). D'autre part, un des hommes les plus puissants de ce temps, celui qui représente le N° 1 des brasseurs d'affaires, M. Marcel Bleustein, a pour femme Sophie Vaillant, petite-fille du fameux révolutionnaire Edouard Vaillant.

« Comme Guesde et plus encore, Vaillant avait juré d'abattre le

capitalisme. La fille du premier et la petite-fille du second ont trouvé plus expédient d'y entrer.

« Nouvelle et élégante formule du Cheval de Troie. »

LE SOUVENIR DE JEAN OBERLÉ

♣ D'un joli article de Gaston Poulain paru dans la *Dépêche du Midi*.

« Je l'interroge sur ce qui s'est passé à Londres pendant les interminables années.

« Un soir quelqu'un qui m'a épaté, c'est Churchill. Il est venu au micro et a déclaré que l'Angleterre résisterait quoi qu'il arrive. Et d'ajouter : « Vous verrez comment « ils » seront reçus s'ils veulent débarquer ! » Et puis, il a mis la main sur le micro et il a dit : « A coups de bouteilles de bière... parce que nous n'avons pas autre chose ! » Il fallait voir Jean Oberlé mimer les scènes en imitant l'accent de Churchill. »

TOURISME

♣ Il est arrivé au V.D. de passer une nuit atroce dans le petit hôtel d'un port breton. Canceclas et fourmis n'avaient cessé de circuler sur ou sous les draps pendant des heures. Le V.D. a bien rigolé en voyant dans le dernier « Michelin » que ce bouge arborait fièrement la vignette : « Pas de chiens ».

NOUVEAUX CONFRÈRES

♣ *Hara Kiri*, « journal bête et méchant », donne dans son n° 7 un petit Guide du Voyageur dans le XVI^e avec « quelques phrases-clés indispensables » :

— Anatole France, c'est un con.

— Moi, je n'estime que deux genres de femmes : les bonnes sœurs et les putains.

— Picasso, quel gag !

— Je connais un gars qui était à Léo. Il a même bouffé un morceau de Lumumba.

— Corot, c'est de la merde. D'ailleurs, ils sont tous faux.

— Les curés ? Ils sont bien plus à gauche que les cocos.

— Le génie, ça perce toujours. D'abord, faut avoir crevé de faim pour en avoir.

— Mon père, c'est un copain. Il me prête sa bagnole, je lui repasse mes poules.

— La nouvelle vague, bien sûr, mais ça ne vaut quand même pas le muet.

— Sade est le seul écrivain français valable.

— Je ne conçois la mort qu'à 200 à l'heure ou bien en faisant l'amour.

— La Bardot, c'est un cri à gâteaux. Moi j'aime mieux Piaf, c'est de l'art.

— Quand les Chinois nous auront débarrassés des Russes...

♣ Il semble que *Haute Société*, dont le numéro se vendait 1 000 F, n'en ait publié que trois.

♣ Un nouvel illustré satirique : *le Trait*, est ainsi présenté par son créateur le caricaturiste Pinatel (1) :

« C'est une revue inutile, comme l'apéro, le pousse-café ou la bagatelle.

« Nous nous bornerons à évoquer les événements marquants par leur qualité, leur ridicule ou leur insignifiance. Nous le ferons uniquement par la caricature, ce qui réduit encore le cercle des intéressés. La caricature est la représentation graphique d'une idée. Notre formule n'est donc pas idéale en un temps où les mots ont plus d'importance que les idées. Mais nous ne visons nullement à détrôner M. Del Duca.

« — Et vous comptez tirer beaucoup ? me demande-t-on.

« — Oui. Et sur tout le monde. »

DU COTÉ DU CRAPOUILLOT

RECTIFICATION

♣ C'est par erreur que nous avons indiqué dans le numéro « Les Beaux Mariages » que le livre de Paul Lévi « Les Noms des Israélites en France » avait été publié par les éditions Nathan. Il fallait lire : « Les Presses Universitaires de France ».

♣ DERNIERS EXEMPLAIRES : Il ne reste en magasin que quelques exemplaires des titres suivants du *Crapouillot* : *les Homosexuels*, *l'Eglise et la sexualité*, *Enigmes et impostures*. Avis aux amateurs.

(1) Ecrire 22, rue Saint-Paul, Paris-4^e. Pas de vente au numéro.

(1) Charles Schneider.




Le « PETIT CRAPOUILLOT », supplément mensuel du CRAPOUILLOT (critique littéraire, polémiques et échos parisiens), n'est adressé qu'à SES ABONNÉS (et non mis en vente chez les dépositaires). Abonnez-vous pour 1961 (12 n°) : Édition de luxe numérotée sur couché : 14,50 NF. Étr. : 16 NF - édition sur glacé : 8,75 NF. Étr. 9,75 NF (c. ch. p. 417-26). L'abonnement part obligatoirement de janvier ou de juillet.

Les collections 1956 et 58 sont épuisées. NOUS POUVONS FOURNIR LES COLLECTIONS 57, 59 et 60 : SUR GLACÉ : 8,75 NF, SUR COUCHÉ : 14,50 NF. MAIS HATEZ-VOUS !

JUSQU'À 13H30 DU MATIN
BRASSERIE LIPP
 (fermée le lundi)
A S^t GERMAIN DES PRÉS
 151, BOUL. S^t GERMAIN - TEL. 33-91 - 78-64

SPÉCIALITÉS



CHOUROUTE • RIÈRE
 SAUCISSES FRANCFORT
 HARENGS BALTIQUE

BRASSERIE BALZAR
 (fermée le mardi)
QUARTIER LATIN
 49, RUE DES ÉCOLES - ODE. 13-67

ÉTUDES MÉDITERRANÉENNES Numéro - 9

Mai 1961

Au sommaire :

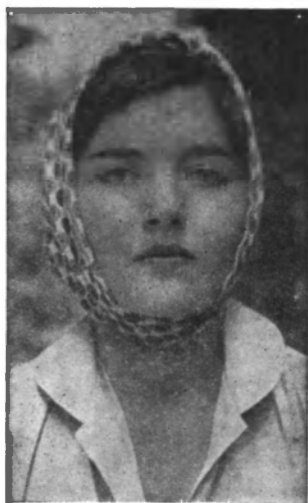
LIMINAIRE Giorgio LA PIRA
TUNISIE DE LA GRACE Jean AMROUCHE
NATIONS AFRICAINES ET UNITÉ Gabriel D'ARBOUSSIER
LE MALI MÉDIÉVAL Philippe DECAENE
ALEXANDRIE ET LA VOCATION DE L'EGYPTE Fernand LEPRETTE
LA MORT DE PHARAON Simonne LACOUTURE
SANUA, JUIF ET NATIONALISTE EGYPTIEN Irène GENDZIER
LES LIBANS DE RÉVE Henri el KAYEM
LE « CHEHABISME » Georges NACCACHE
LAWRENCE ET DURREL Patrice ALMAZIR

LECTURES :

Jacques de Bourbon-Busset.
 A. Jacob, D. Barrat.
 Extrait d'un scénario de Marie Susini
 et Marcel Moussy.

LE NUMÉRO : 5 NF

ABONNEMENT : France 19 NF — Etranger 20 NF
 RÉDACTION-ADMINISTRATION : 13, RUE DE POISSY, PARIS (5^e)
 SIÈGE SOCIAL : 51, RUE DE LA CHAUSSEÉ-D'ANTIN, PARIS (9^e)
 C.C.P. Paris 15.057.94



FRANÇOISE

PARU :

Devoirs d'une écolière

par *Françoise de LA JARRIGE*

Préface de Lise DEHARME

Album de luxe de 10 planches en couleurs reproduites au pochoir
 (format: 32x50) sous carton à dessin.
 15 exemplaires numérotés sur beau vélin d'Arches, avec une planche
 originale 180 NF
 99 exemplaires numérotés sur papier offset 120 NF

LIBRAIRIE DU CRAPOUILLOT 3, Place de la Sorbonne - PARIS

UN CHEF-D'ŒUVRE :

Louis MÉNARD

PROLOGUE D'UNE RÉVOLUTION

Préface de Jean GALTIER-BOISSIÈRE

In-4° raisin orné de 29 bois originaux de Germain DELATOUSCHE

Sur beau papier couché : 15 NF — Sur glacé : 9 NF

LIBRAIRIE DU CRAPOUILLOT, 3, PLACE DE LA SORBONNE — PARIS

OFFICE DE LIVRES DE "CRAPOUILLOT"

3, place de la Sorbonne, PARIS-V* — Tél. : ODE. 87-91 — Chèque postal : Paris 417-26

LIVRES AUDACIEUX

GRANDES ŒUVRES



RESTIF DE LA BRETONNE : *Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé*, première édition intégrale en 6 volumes in-8° carré (14×21), tiré sur papier vergé gothique, orné de 96 fac-similés et gravures d'époque hors texte, reliés pleine toile, gardes illustrées couleur, fers originaux.

Les six volumes..... 240 NF
(Plus port)

Le chef-d'œuvre de Restif

Les Aventures singulières du faux chevalier de Warwick, de DUPRÉ D'AULNAY, présentées par Perret et illustrées de 16 compositions originales hors texte en couleurs, par André Collot, in-4° sous rel. plein maroquin cerise..... 190 NF

VIENT DE PARAÎTRE

Bibliothèque internationale d'érotologie : Le Symbolisme sexuel, par Jean BOULLET..... 30 NF

Une « contribution à une iconographie des refoulements » : un ensemble extraordinaire de documents sérieux.

Anthologie de la littérature érotique, par Jacques CHARPIER (13,5 × 21), 400 pages ornées de 40 illustrations hors texte..... 24 NF

Métaphysique du Strip-Tease, par Denys CHEVALIER (20 × 20), 260 illustrations, broché 27 NF, relié..... 36 NF

Le phénomène du « burlesque » aux Etats-Unis puis du « Strip-Tease » dans le monde entier. Des photos sensationnelles!

Brigitte Bardot, par François NOURRIER, album in-8 à l'italienne. Une splendide galerie de 100 photos les plus suggestives de la fameuse B. B..... 12 NF

L'Érotisme des Mille et une Nuits, par Enver F. DEHOI, 240 pages, 200 ill..... 27 NF

L'Érotisme au Cinéma, tome II par Lo DUCA, 260 pages, 360 clichés..... 27 NF

Dawn Adams, Lolobrigida, Jeanne Moreau, Anouk Aimée, etc.

Jacques DAMASE : *Les Folies du Music-Hall* (format 205 × 405 mm), illustré de 300 documents en héliogravure, relié cartonné sous couverture en trichromie typographique..... 30 NF

Hollywood - Babylone, par Kenneth ANGER, un vol. in-8° carré (20×20) de 250 pages illustrées de 400 photographies extrêmement SEXY, papier couché de luxe..... 30 NF

Les scandaleuses révélations du fameux magazine *Confidential* avec les plus étonnantes photos de Gloria Swanson, Joan Crawford, Ava Gardner, Lana Turner, Marilyn Monroe, Jayne Mansfield...

PHOTOGRAPHIES DE NUS (Nouveautés)

Nus Antillais, photographies de R. M. CLERMONT..... 14,50 NF
Nus de Harlem, photographies de Charles STEWART..... 14,50 NF
Nus Japonais, photographies de Masaya NAKAMURA..... 14,50 NF

UNE RÉUSSITE EXTRAORDINAIRE

Maisons closes, par ROMI, 500 pages, format géant (21×28; poids : 2,750 kg), orné de 300 curieuses illustrations, nouvelle édition, relié feutrine..... 65 NF

UN INÉDIT DE LÉAUTAUD

Journal particulier (Domaine privé), édition établie par Pierre MICHELOT : I. 1917-1924. — II. 1925-1950, 2 vol. imprimés sur vergé, couverture en véritable parchemin..... 49,50 NF

LIVRES LÉGERS

ILLUSTRÉS GALANTS

Ernest FEYDEAU : *Souvenirs d'une Cocodette*, introduction de Guillaume Apollinaire, orné d'illustrations de Luc Lafnet..... 12 NF

L'apprentissage amoureux, par G. MARILY, ill. de Bécot... 12 NF

Themidore, par Godart d'Aucourt, ill. de Bécot..... 12 NF

La Belle Alsacienne ou Telle mère telle fille, ill. de Bécot... 12 NF

Point de lendemain, par VIVANT DENON, ill. de P. Noël... 12 NF

Le Souper des Petits Maîtres, par CAILHAVA DE L'ESTENDOUSE, ill. de Gandon..... 12 NF

Ma vie de garçon, par CRÉBILLON FILS, ill. de Bécot... 10 NF

L'Art du Contrepel, par L. ETIENNE... 15 NF

La redoute des contrepelleries, avec 52 ill. de Touchet... 7,80 NF



NOUVEAUTÉS CHOISIES

Mémoires d'un Parisien, par GALTIER-BOISSIÈRE, tome I, fort in-8° de 412 pages..... 16 NF (avec port : 17,95 NF)

Histoire de la Guerre 1914-1918, par GALTIER-BOISSIÈRE, in-8° Club illustrée (600 pages) et reliée... 39,50 NF (avec port : 41,90 NF)

VARIÉTÉS

Dictionnaire des Trucs (Les faux, les fraudes, les trucages), par Jean-Louis CHARDANS, gd. in-8° de 500 p. avec 500 ill. 48 NF

Un siècle d'Humour français, anthologie, Club relié, orné de nombreuses illustrations humoristiques par les maîtres du genre, nouvelles et saynètes de Henri Monnier à Marcel Aymé. 39,50 NF

ARGOT

Anthologie de la poésie argotique, par Jean GALTIER-BOISSIÈRE, préface de Mac Orlan, de l'Académie Goncourt, in-4°, ÉDITION ORIGINALE ornée de 135 ill. : 550 ex. de luxe numérotés sur couché, avec une eau-forte de Dignimont. 20 NF
3 000 ex. numérotés sur glacé..... 9,75 NF

LIVRES SÉRIEUX SUR LA SEXUALITÉ

Dr. Georges VALENSIN : *Science de l'Amour : L'appareil mâle et ses moyens — La sexualité en action — Les déficiences sexuelles mâles*. 13 NF

L'Homosexualité de l'Homme, par le Dr H. GIESE..... 18 NF

Dr. Frank CAPIO : *L'Homosexualité de la Femme*..... 15 NF

Dino ORIGLIA : *Psychologie du mariage et accord sexuel*..... 14,40 NF

Dr. HESNARD : *Manuel de sexologie normale et pathologique*... 25 NF

Magnus HIRSCHFELD : *Anomalies et perversions sexuelles : Androgynes, Homosexuels, Vampires, Nécrophiles* (400 p., relié)..... 15 NF

Dr. Kraft EBBING : *Psychopathia sexualis*, in-8° de 908 p... 25 NF
Le plus célèbre livre sur les perversions.



EMBALLAGE GRATUIT — PORT FACTURE